IMPACT

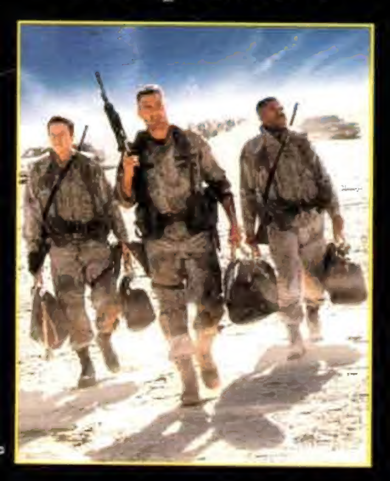
83

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



SLEEPY HOLLOW

Johnny Deep/ Tim Burton : le génie bicéphale !



LES ROIS DU DÉSERT

Clooney, fabuleux en G.I. George !

LA FIN DES TEMPS

ARNOLD TENTE LE DIABLE !

ENTRETIEN SCHWARZENEGGER

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 83 - 25,00 F - RD





SIXIÈME SENS

AU-DELÀ DU RÉEL...





PSYCHOSE, SHINING, L'EXORCISTE, ALIEN...

OPÉRATION PEUR :

la trouille en 25 films !

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

SOMMAIRE


LA FIN DES TEMPS : P. 20.


LES ROIS DU DÉSERT P. 16

EDITO

Le cinéma français va mal. Le problème refait irrémédiablement surface chaque année à l'approche des Césars, comme si cette cérémonie servait avant tout à dresser douloureusement le bilan d'une industrie en déroute. Entre crise existentielle de cinéastes et polémique sur l'hégémonie d'Hollywood, la profession s'interroge, s'inquiète, s'indigne. Mais personne ne plonge au cœur du problème et tout le monde préfère étaler ses petits tracas. Patrice Leconte ouvre ainsi les hostilités avec un courrier en réponse à une critique «agressive» publiée dans *Libération* au sujet de son film **La Fille sur le Pont**. Sur la défensive, Leconte remet en cause à la fois l'intérêt et l'intégrité des critiques : il y aurait donc des journalistes qui feraient mal leur travail, et ça embêterait les cinéastes. Ah ben ça alors ! On était plus habitué au discours inverse : à chaque fois qu'un cinéaste fait mal son travail, ça embête le journaliste ! L'affaire prend donc une telle ampleur qu'il est presque impossible de passer à côté. Et elle soulève une question primordiale : quel est exactement le but de cette missive ? L'enjeu ne peut pas être économique, puisque l'initiative en revient à un réalisateur, et non à un producteur ou un distributeur, lesquels auraient — dans l'absolu — davantage de raisons de s'en prendre aux journalistes. Non, il semble s'agir en fait d'un problème d'ego, d'une réaction d'amour propre déplacée, d'un règlement de compte sur la place publique. Car de toute façon, les lecteurs de la presse cinéma, des spectateurs potentiels, se fient-ils encore aux critiques pour décider des films à aller voir ? Pas sûr. Souvent, le public s'est déjà fait une idée avant même d'avoir ouvert un magazine, la promotion sous ses formes diverses (télé, encarts publicitaires, affichage...) faisant le travail à notre place. Mieux vaudrait en fait envisager la critique comme un simple plaisir de lecteur, parce qu'il considère la presse comme un loisir ou parce qu'il a envie de confronter son avis à celui d'un rédacteur. Mais comment un cinéaste peut-il se protéger des attaques sournoises d'un journaliste ayant le culot d'écrire ce qu'il pense ? La solution existe depuis longtemps, et c'est quand même étonnant que Leconte n'en parle pas. Il s'agit tout simplement de ne pas montrer le film à la presse. Des fois ça marche (gros succès pour Luc Besson), des fois ça rate (gros bide pour **Un Amour de Sorcière** par exemple). Eh oui, avec ou sans presse, ce n'est jamais gagné d'avance ! Une variante existe pour essayer de garder le contrôle de ce qui va être publié sur le papier : la rétention de documents. Ainsi, impossible d'obtenir, dans *Mad Movies*, des photos d'effets spéciaux du **Peut-être** de Cédric Klapish, sous prétexte que l'œuvre ne doit pas être présentée comme un film fantastique. Et nous qui pensions que Paris sous le sable serait davantage incitatif pour nos lecteurs que Belmondo en haillons. On est vraiment trop cons !

Damien GRANGER

PS : Dans le n°73 d'*Impact*, nous avions défendu **1 Chance sur 2** de Patrice Leconte. Et Leconte ne nous avait même remerciés. Scandale !

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

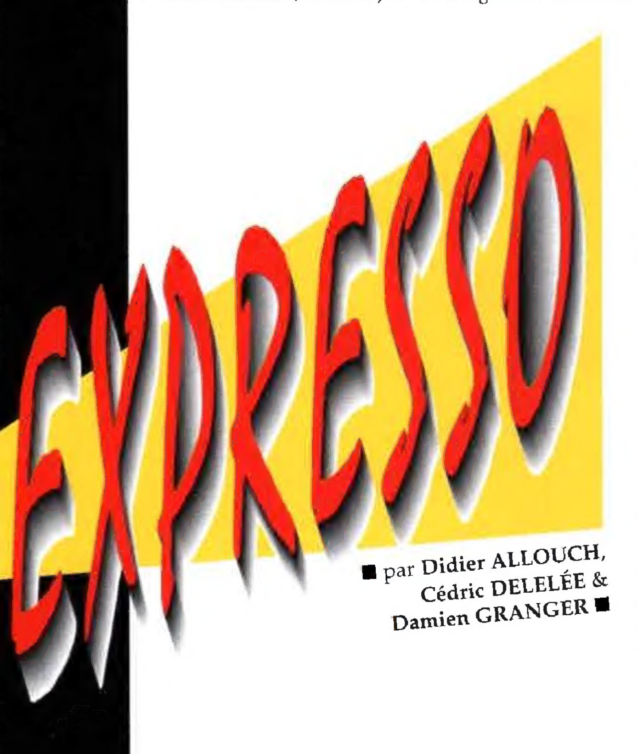
comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert **collaborateurs** Alex Benjamin - Stéphanie Billeter - Marc Bruimaud - Cédric Delelée - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Cupie Hamano - Philippe Lux - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Hélène Nunez - Marc Troonen - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel

correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

composition La Fin des Thons **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** décembre 1999 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°83** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Fabien Baron - Sophie Bataille - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - Laurence Churlaud - Nathalie Dauphin - Caroline DeVillers - Marquita Doassans - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - Mathilde Incerti - Jerome Jouneaux - Vanessa Kirsch - Anne Lara - Pascal Launay - Etienne Lerbret - Corinne Licoppe - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Olivia Malka - Annie Maurette - Elizabeth Meunier - New Tone - Stéphanie Petit - Karine Poirier - Alexis Rubinowicz - Jonathan Sayada


■ Gene Hackman, Thomas Jane & Morgan Freeman dans UNDER SUSPICION ■



■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE & Damien GRANGER ■

UNDER SUSPICION

Lorsque Gene Hackman, en 1981, voit par hasard **Garde à Vue** de Claude Miller, il est enthousiasmé et cherche un partenaire financier afin d'en acheter les droits pour en faire un remake. Il lui aura fallu plus de quinze ans pour le trouver en la personne de Morgan Freeman, rencontré sur le tournage d'**Impitoyable** de Clint Eastwood. A eux deux, ils parviennent à convaincre des producteurs français d'investir les 25 millions de dollars nécessaires au projet. Gene Hackman reprend donc le rôle de Michel Serrault, un notable accusé d'avoir assassiné deux jeunes femmes, dans ce huis-clos où il subit l'interrogatoire d'un inspecteur de police, Morgan Freeman remplaçant Lino Ventura. Tourné au Puerto Rico, dans une atmosphère moite, **Under Suspicion** est réalisé par Stephen Hopkins, plus habitué aux grands espaces qu'aux lieux confinés puisqu'on lui doit **Predator 2**, **L'Ombre et la Proie** et **Perdus dans L'Espace**. Même si **Under Suspicion**, où l'on retrouve également Thomas Jane (une star montante bientôt à l'affiche de **Peur Bleue**) et Monica Belluci, donne comme l'original dans le registre du théâtre filmé, on peut faire confiance à Hopkins pour rendre épique l'affrontement de ses deux comédiens dans des rôles (la parfaite ordure et le flic soupçonneux) qu'ils maîtrisent à la perfection. ■

CROUCHING TIGER, HIDDEN DRAGON

Après le mélo en costumes (**Raisons et Sentiments**), le mélo familial (**Ice Storm**) et le mélo à cheval (**le western Ride with the Devil**, à venir), le réalisateur taiwanais Ang Lee quitte l'Occident pour la Chine et se met au wu-xia-pan, en d'autres termes au film de chevalerie, genre auquel il affirme vouloir rendre un vibrant hommage. **Crouching Tiger, Hidden Dragon** se déroule au 19ème siècle, à l'époque tumultueuse de la dynastie Ching, et met en scène deux ardentes et farouches combattantes. L'une tente d'échapper aux contraintes que lui impose la société féodale dans laquelle elle vit, tandis que l'autre, avide de justice et d'honneur, subit les conséquences traumatiques d'un amour non consommé. Ces deux femmes au fort tempérament et rompues à toutes les techniques d'arts martiaux vont unir leurs forces dans le but de traquer l'homme responsable du meurtre d'un inspecteur de police. Deux destinées hautes en couleur, pour un film sur lequel souffle le vent d'une épopée faite de passions destructrices et de tourbillons de violence. Les nombreuses scènes d'action ont été pour l'occasion confiées à Yuen Wo-Ping, à la hausse depuis **Matrix** : huit séquences en tout, avec coups de savate et sabres tranchants au programme, filmées dans un style où l'énergie brute prend le pas sur l'esbroufe technique, le budget moyen du film (dix millions de dollars) n'autorisant pas de dépenses princières. En tête d'affiche, deux stars de Hong Kong, puisqu'il s'agit de Michelle Yeoh et de Chow-Yun Fat, tout juste sorti d'**Anna et le Roi**. C'est *Sony* qui assure la distribution de cette production *Good Machine*, ce qui devrait en toute logique permettre au film d'entamer une carrière internationale et, peut-être, de faire enfin exploser un genre encore méconnu par le grand public, même si le cinéma d'action US ne cesse de le piller.


■ Michelle Yeoh dans CROUCHING TIGER, HIDDEN DRAGON ■

● Comme certains de ses camarades, Brad Pitt enchaîne lui aussi film sur film. Il annonce ainsi sa présence au générique de Snatch, le nouveau Guy Ritchie (**Crimes, Arnaques et Botanique**), s'apprête à tenir le rôle principal de **To the White Sea**, le prochain film des frères Coen inspiré d'un roman de James Dickey (l'auteur de «Délivrance»), et commencera bientôt le tournage de **The Mexican**, que produit Lawrence Bender (**Reservoir Dogs**), au sujet d'un mafieux qui traverse le Mexique pour retrouver un de ses anciens exécuteurs. Le réalisateur de **The Mexican** n'a pas encore été choisi, mais on sait que Kevin Reynolds et David Fincher ont déjà décliné l'offre.

● Morgan Freeman reprendra bientôt le rôle d'Alex Cross pour les besoins de **Along Came a Spider**, la préquelle du **Collectionneur**, sous la direction de Lee Tamahori (**L'Ame des Guerriers**, **A Couteaux Tirés**). Il s'agira encore pour le détective fin psychologue de démasquer un serial-killer donnant lui aussi dans la séquestration.

● Après sa prestation pleine de sensualité dans le dernier Kubrick, Nicole Kidman sera à l'affiche de **In the Cut**, un thriller branché cul que dirige Jane Campion et qui raconte la liaison tumultueuse entre une prof d'anglais et un flic raciste qui enquête sur le meurtre brutal d'une jeune fille.

● Sous contrat avec *Columbia*, le producteur et réalisateur Irwin Winkler développe actuellement trois projets. Le premier, dont il vient de finir le scénario et qu'il dirigera lui-même en début d'année prochaine, est un thriller politique qui se déroule à Washington, intitulé **A Special Interest**. Ensuite, il y a **The Hunted**, qui s'inspire du roman «The Spikehouse», au sujet d'un prisonnier de la guerre du Vietnam qui a réussi à fausser compagnie à ses geôliers en 1979, soit cinq ans après la fin de la guerre ! Enfin, il produira le prochain film en tant que réalisateur de l'acteur Billy Bob Thornton (**Un Plan Simple**), **The Shipping News**, d'après un roman d'Annie Proulx.

LORD OF THE RING

Août 1998. La fièvre autour de l'Anneau bat son plein sur la Toile. Sur le site «Aint-it-cool-news», les rumeurs vont bon train. Son créateur, Harry, a alors l'idée de synthétiser les quelques milliers de sujets de conversation de ses clients, et de les réduire à un questionnaire simple qu'il e-maile au réalisateur Peter Jackson. Contre toute attente, ce dernier renvoie au site d'Harry une réponse aussi longue qu'argumentée. Elle constitue sa première note d'intention officielle. En voici quelques extraits.

Episode 2 : Peter Jackson parle

BILBO LE HOBBIT

«Nous avons décidé de passer outre l'ouvrage Bilbo Le Hobbit et d'attaquer directement la trilogie du Seigneur des Anneaux. Bilbo est une histoire beaucoup moins complexe et intéressante que Le Seigneur. Il serait plus difficile d'en tirer une aventure viable à l'écran (et cela a déjà été ardu pour Le Seigneur !). New Line *a acquis les droits d'adaptation de Bilbo* (United Artists *possédant les droits de distribution) et a bien l'intention de mettre le projet en route suite à la trilogie. Je ne me suis pas prononcé sur un quelconque engagement. J'ignore encore dans quel état je serai dans trois ans !»*

HOBBITS

«Comme beaucoup ont pu le lire, nous avons décidé de réduire des acteurs de taille normale pour obtenir nos Hobbits. Ce choix est motivé par plusieurs aspects. 1/ Il semble que c'est ainsi que Tolkien les concevait. 2/ Cela nous laisse une entière liberté de choix pour le casting. 3/ Les Hobbits sont nos héros principaux, avec lesquels nous devons nous identifier sur trois épisodes. Les Hobbits, Les Nains et les Elfes auront de discrètes prothèses. Ils doivent rester crédibles. Les Hobbits que je vais recréer ressembleront à ceux du dessinateur Alan Lee dans son édition de La Communauté de l'Anneau.»

BUDGET

«Beaucoup doutent qu'on puisse réaliser trois films tels que ceux-là pour «seulement» 130 millions de dollars. Dollar pour dollar, la Nouvelle-Zélande permet des économies substantielles. Une location de caméra qui revient à 3.000 dollars la semaine aux USA ne fait plus que 2.000 dollars ici. Ajoutez à cela le taux de change en notre faveur (1 dollar US = 2 dollars NZ) et cette caméra ne vaut plus que 1.000 dollars la semaine. Cela signifie que ces 130 millions équivalent à un budget de 350 millions à Hollywood. Et personne, là-bas, n'est prêt à tourner trois films coup sur coup d'une telle valeur budgétaire. Le Seigneur des Anneaux a été réputé «infilmable» pendant 45 ans pour cette raison. Rassurez-vous donc. Nous avons assez d'argent pour faire trois films d'exception.»

UNIVERS COMPLEXE

«Au fil des versions du script, nous avons délayé l'histoire. Certains des épisodes sont indispensables (Isildur, Elendil, etc), d'autres beaucoup moins. Mais ils contribuent tous à la crédibilité de l'ensemble. Aucun film ne peut prétendre atteindre le degré de complexité de Tolkien, mais nous allons utiliser un prologue, des flashes-back et une narration afin de décrire une Terre du Milieu qui ne soit pas superficielle. Il est vital d'éviter la confusion comme l'ont fait beaucoup de films d'Heroic-Fantasy. Initiés et non-initiés doivent pouvoir apprécier et comprendre ces films sans que nous ayons pour autant à «tirer vers le bas» et simplifier à l'extrême.»







DIALOGUES

«Nous avons essayé de coller au plus près (mais raisonnablement) au style de Tolkien. Les personnages les plus vieux (Gandalf, Theoden, Denethor) s'exprimeront dans un style purement tolkienesque. Les jeunes un peu moins sans pour autant tomber dans la modernité. Sam et Gollum seront fidèles à ce que les lecteurs en connaissent. Nous aurons recours à d'autres langages, particulièrement pour les Elfes qui, en certaines occasions, seront sous-titrés.»

EPIQUE

«Dans la Communauté de l'Anneau, le voyage qui précède l'arrivée à Rivendell sert à présenter les enjeux et les personnages, et n'est donc pas forcément mouvementé. Nous allons devoir rendre cela plus urgent et accélérer le processus, en nous concentrant sur les enjeux suivants : l'Anneau, Sauron et la menace sur la Terre du Milieu. Le film sera donc fermement ancré sur les personnages et leurs relations, mais je vous garantis que les batailles seront les plus grandes que vous ayez jamais vues sur un écran. Les artistes Alan Lee et John Howe, coutumiers de l'univers de Tolkien, travaillent d'arrache-pied. Leur travail sur Sauron, personnage presque non-décrit dans le livre, ainsi que le monstre Balrog, n'a d'ailleurs pas été aisé. Nous tournerons le film en super 35, au format 2.35. Nous avons un moment flirté avec l'idée du 70 mm, mais la logistique que ce support impose aux effets spéciaux numériques était bien trop lourde. La musique sera de type orchestrale, classique. J'aimerais qu'elle ait une touche celtique sans pour autant verser dans la caricature. Du celtique non-celtique en somme. Nous utiliserons avec parcimonie les chansons évoquées dans le livre.»

EFFETS SPÉCIAUX

«Pour décider les gens de New Line, *nous leur avons montré une vidéo de 36 minutes. Celle-ci comprenait, entre autres : un Huruk-Hai en armure et prothèses, un test d'Orque, des maquettes de Helm's Deep et Rivendell, des armes d'Elfes, le concept pour Balrog, un test pour des orques en images de synthèse et surtout des vues de la bataille d'Helm's Deep. Notre studio d'effets spéciaux,* WETA, *a développé ces deux dernières années un logiciel appelé Massive. Celui-ci permet d'obtenir environ 200.000 figurants en images de synthèse. Il a recours à une forme complexe d'Intelligence Artificielle : ils peuvent interagir entre eux, se déployer, se battre. Basiquement, vous appuyez sur un bouton et vous restez assis à regarder ces batailles gigantesques se dérouler sous vos yeux. C'est impressionnant et quelque peu terrifiant en ce que ça ouvre une toute nouvelle perspective pour les effets numériques. C'est en voyant ces scènes que le président de* New Line, *Bob Shaye, a décidé de faire les trois films. La trilogie, c'est son idée.»*

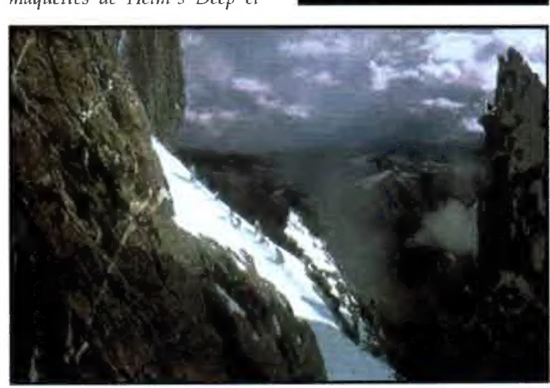
ASPECT GLOBAL

«La tonalité globale sera plutôt celle d'un film historique. Imaginez quelque chose comme ***Braveheart*** *avec l'aspect féerique de* ***Legend****. Bref, imaginez tout sauf* ***Willow*** *! Le film sera PG-13* — interdit aux moins de 13 ans non accompagnés — *mais j'aimerais en faire une sorte de hard PG-13. Bien que nos scènes de batailles ne puissent être aussi violentes que celles de* ***Braveheart****, il est fort possible que je me réserve une version un peu plus dure pour la sortie en laserdisc ou DVD. La raison qui me pousse à passer cinq années de ma vie sur ce projet est la suivante : à mon avis, tous les genres cinématographiques ont été particulièrement bien servis ces 100 dernières années, à l'exception de l'Heroic-Fantasy. C'est donc un terrain vierge que nous partons explorer. Si nous réussissons dans nos intentions, cela constituera bel et bien une première fois. J'aspire ainsi à rendre justice au genre. Mais quoi qu'il arrive, je sais bien que les fans les plus intégristes ne manqueront pas de souligner toutes les trahisons que j'ai pu faire à leur Bible. Qu'ils n'oublient pas que ces films ne seront que ma propre interprétation des livres.»*

Peter Jackson
Le 30 août 1998

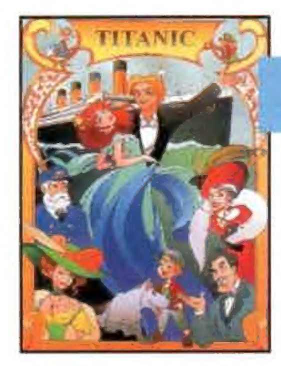
■ Propos traduits et mis en forme par **Rafik DJOUMI** ■

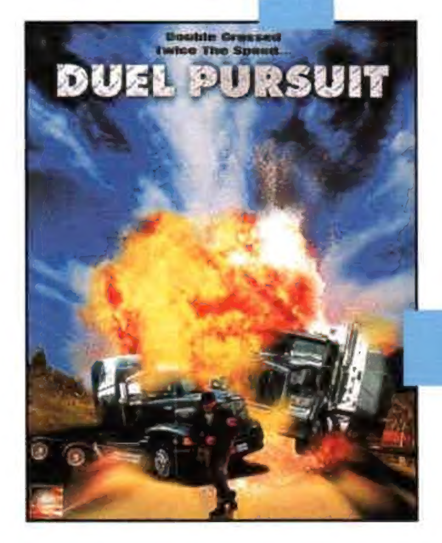
Illustrations de cette page : dessins de pré-production de ***Lord of the Ring.***



AMERICAN CINEMA INTERNATIONAL

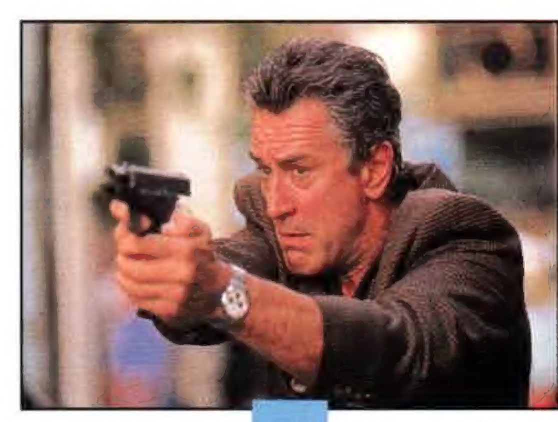
Président de *P.M. Entertainment* depuis maintenant onze ans, aux côtés des proprios Joseph Mehri et Richard Pepin, George Shamieh prend le large pour monter sa propre structure. Chauvin, il choisit l'appellation *American Cinema International*, mais ne change pas pour autant de registre puisqu'il continuera, sous cette bannière, d'alimenter le marché vidéo de séries B d'action et fantastiques, à raison de quatre ou cinq titres par an. Le premier, **Titanic : The Animated Feature** de l'italien Camillo Teti est, comme son titre l'indique, la version animée du film de James Cameron, avec sosies de Leonardo DiCaprio et de Kate Winslet à l'appui. Même si l'animation laisse à désirer et que le spectacle n'est pas toujours au rendez-vous, **Titanic : The Animated Feature** a d'ores et déjà trouvé des acquéreurs dans de nombreux pays, y compris au Japon où il connaîtra les honneurs d'une sortie en salles. Vient ensuite le film d'horreur **The Mangler 2**, qui n'entretient que très peu de rapports avec l'original de Tobe Hooper. C'est le prolifique Brian Yuzna qui se charge cette fois de la mise en scène de cette suite dans laquelle un groupe d'étudiants se retrouve aux prises avec l'ordinateur de leur lycée, animé de mauvaises intentions par un virus mystérieux qui prend petit à petit possession de leurs camarades. Andrew McCarthy et Malcolm McDowell honorent de leur présence cette version internet de **Faculty**. De son côté, **Fusion Factor** de Lorenzo Doumani se veut un croisement entre **Le Syndrome Chinois** et **Basic Instinct** et envoie une femme accusée de meurtre démanteler un complot politique qui vise à utiliser une tête nucléaire très convoitée mais pas forcément très au point. Course-poursuites, corruption, érotisme léger... George Shamieh connaît la recette sur le bout des doigts. Il la répète d'ailleurs à l'occasion de **Duel Pursuit**, une sorte de version high-tech du **Convoi** de Sam Peckinpah, où le routier Bob Thomas, chargé de livrer à Los Angeles une arme expérimentale très dangereuse, se fait voler son camion par des terroristes. Contrariées, les autorités, qui le menacent de le coffrer pour complicité, lui laissent exactement douze heures pour récupérer le chargement. Dans **The Elite**, le Colonel Barret McKay recueille cinq orphelins et les forme aux plus rudes épreuves afin d'en faire le groupe anti-terroriste parfait. Leur première mission consiste à arrêter un mégalomane qui s'est mis en tête d'ébranler le capitalisme américain. Coup de bol, c'est l'homme qui avait tué leurs parents dans un attentat ! Rien de tel pour mettre en colère les quatre bellâtres en costard (lunettes «Matrix» et cheveux gominés en supplément) et le sosie de la Nikita cathodique de ce **The Elite** forcément plus Z que B.







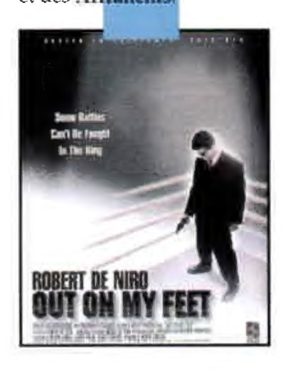
FIFTEEN MINUTES



■ *Robert De Niro dans FIFTEEN MINUTES* ■

Fifteen Minutes, réalisé par John Herzfeld (**Deux Jours à Los Angeles**), part d'un postulat intéressant : deux ex détenus tchécoslovaques découvrent, en émigrant à New York, que les criminels américains ont été élevés au rang de célébrités par les médias. Désireux, eux aussi, de connaître la gloire, ils se mettent à enchaîner une série de meurtres particulièrement gratinés qu'ils immortalisent sur bande vidéo, dans le but d'envoyer la cassette de leurs méfaits aux chaînes de télé nationales, produisant ainsi le premier snuff movie accessible au grand public. Un policier chouchou des médias et un inspecteur chevronné se lancent à leurs trousses, dans une course-poursuite où ils devront à la fois localiser leur gibier et devancer une presse toujours plus avide de sensations fortes et d'images chocs. Robert De Niro et Edward Burns (**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**) se partagent l'affiche de ce polar haute tension bourré d'humour noir et au sujet aussi actuel que polémique.

Outre ses nombreux films en cours (l'adaptation live du dessin animé **Rocky and Bullwinkle**, **Gangs of New York** de Scorsese...), De Niro est également annoncé dans **Out on my Feet**, qu'il produit et que réalise Barry Primus. Une collaboration entamée il y a quelques années avec **Hollywood Mistress**. Le grand Bobby incarne ici Vinnie Curto, un porte-flingue chargé de collecter une dette contractée par Logan, un écrivain sans le sou. Il lui propose de l'effacer si celui-ci accepte d'écrire un scénario à partir de l'histoire de sa vie. Contraint d'accepter, Logan découvre en l'écoutant que Vinnie faillit bien devenir champion du monde de boxe catégorie poids moyens. Basé sur des faits réels, **Out on my Feet** s'annonce comme un mélange de **Raging Bull** et des **Affranchis**.

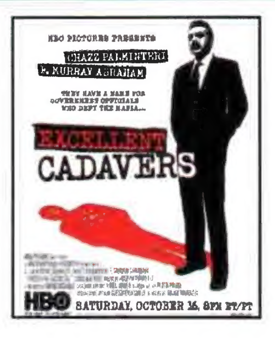


téléfilms

Du nouveau chez HBO

La chaîne câblée américaine *HBO*, principale concurrente de *TNT* en matière de téléfilms de luxe et dont les productions échouent généralement dans les rayons de nos vidéo-clubs, constituent parfois une véritable alternative au grand écran. La preuve, on retrouve des acteurs tels que Tom Sizemore, Mary Elizabeth Mastrantonio et Forest Whitaker à l'affiche de **Witness Protection** de Richard Pearce (**Sans Pitié**), qui s'intéresse au programme de protection des témoins mis en place par le FBI et aux problèmes que cela entraîne pour les familles impliquées. **The Unconcerned** (ex-**No Alibi**), réalisé par Bruce Pittman, un transfuge de la série B qui avait signé **Hello Mary Lou**, la suite du **Bal de L'Horreur**, met en scène un businessman (Dean Cain, sans le pyjama de Superman) qui devient la cible d'un redoutable gangster (Eric Roberts) le tenant pour responsable du vol de l'argent d'une livraison de drogue. **Excellent Cadavers** de Ricky Tognazzi est une co-production avec la télévision italienne interprétée par Chazz Palminteri et F. Murray Abraham, et narre la guerre que se sont livré la mafia et les agents du gouvernement chargés de la démanteler. Enfin, **RKO 281** place la barre très haut, puisque le film raconte l'histoire du tournage de Citizen Kane et le combat mené par Orson Welles contre le magnat de la presse William Randolph Hearst, qui s'était reconnu dans le personnage principal du film. Produit par Ridley et Tony Scott, cette production qui faillit bien voir le jour sur grand écran réunit un casting quatre étoiles : Liev Schreiber (Wells), James Cromwell (Hearst), Melanie Griffith, John Malkovich, Roy Scheider, David Suchet et Liam Cunningham, découvert dans Lancelot, où il tenait le rôle de messire Gauvain. Un projet ambitieux, réalisé par Benjamin Ross. Certainement bientôt dans Rayon Inédits !







Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

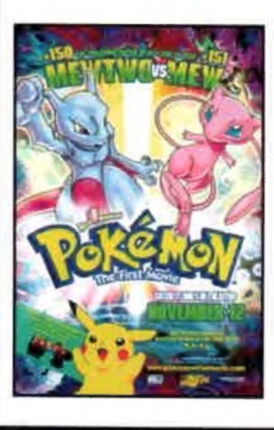
John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !





■ *Amanda prend sa douche. Amanda fait une sieste. Amanda dort. Quand est-ce qu'Amanda lit ?* ■

■ Il n'y a pas si longtemps, les chaînes de télé du monde entier se gargarisaient qu'un certain dessin animé japonais ait du être interdit de diffusion suite à un taux record de crises d'épilepsie dans les foyers. Le dessin animé en question s'appelle **Pokemon** et il a fait l'objet d'une adaptation en long métrage. Sorti aux Etats-Unis, **Pokemon the First Movie** (ben ouais y'en aura d'autres) s'est fait un premier week-end à 31,036,678 $ et caracole joyeusement, à l'heure actuelle, vers les 80 millions. Mais aucune chaîne de télé pour témoigner cette fois-ci des multiples crises d'épilepsie constatées à la tête des différentes majors d'Hollywood.



■ Le Droit de Fumer ? A Austin, Texas, vers 3h du matin, un couple, dérangé par la musique provenant de chez leur illustre voisin, Matthew McConaughey, appelle la police. La première patrouille arrivée pénètre donc chez la star et tombe nez à nez avec le beau Matthew qui danse à poil en jouant du bongo pendant qu'un ami tourne autour de lui en l'applaudissant. L'odeur persistante de marijuana dans la pièce pousse les flics à procéder à une arrestation immédiate. L'acteur se défend et proteste violemment avant qu'une seconde patrouille n'arrive sur les lieux. Là, il se calme. Il sera relâché plus tard avec une caution de 1.000 dollars, les autorités n'ayant aucune preuve à charge de sa consommation illicite. Mais quelqu'un a-t-il pensé à regarder dans le bongo ?

■ L'an 2.000 sera crétin ou ne sera pas. Les chaînes de télé rivalisent donc des concepts les plus débiles ou les plus limites. Ainsi, *CBS* cherche des participants pour son nouveau show *Survivor*, qui consistera à jeter un groupe sur une île déserte, où ils constitueront un conseil tribal, et feront voter par le public, chaque semaine, celui d'entre eux qui les fait le plus chier. Le dernier en place gagnera un million de dollars. Tout aussi intellectuel, une compagnie britannique a acquis les droits d'un film familial de plusieurs centaines d'heures appartenant à un tueur en série, Fred West. On y verra ce dernier dans toute son intimité (il s'est suicidé en janvier 95 et peut donc difficilement porter plainte). Constitué essentiellement de scènes familiales, de quelques délires porno et de confessions à la caméra, le programme, comme on s'en doute, pose quelques légers problèmes d'éthique à la profession. Un bon audimat devrait faire passer la pilule. Enfin, la télé du futur est arrivée. On la trouve sur Internet à l'adresse http://www.amandacam.com, où une certaine Amanda, qui vit à Los Angeles, a truffé son deux-pièces de webcam et vous propose donc, en live, de la regarder à son insu 24 h sur 24. Amanda regarde la télé, Amanda mange un paquet de chips, Amanda dort toute nue (caméra infra-rouge dans la chambre). Après le mass-murderer, voici la mass-exhibitor.

■ Personne n'a pensé à prévenir Rutger Hauer que les années avaient passé. Du coup, il annonce sans sourciller qu'il va tourner la suite de **Hitcher** avec le réalisateur Robert Harmon, sur un scénario écrit par ses enfants (?!?). Ces messieurs attendent maintenant que C. Thomas Howell vienne les rejoindre, ce dernier étant en train d'achever le tournage de **Soul Man 2**. Ho les gars, l'an 2000, ça vous dit quelque chose ?

■ An 2000 encore et toujours. Le magazine *Time* a lancé un grand concours sur Internet pour élire la personnalité du siècle. Si, pour l'instant, Elvis Presley est en tête, on y trouve derrière lui deux challengers intéressants : en seconde position arrive Albert Einstein suivi de près par un certain... Adolf Hitler. Apparemment, personne n'avait pensé que les groupes néo-nazis pouvaient aussi voter en masse. Comme le gagnant est censé faire la couverture d'un numéro spécial du *Time*, on imagine les sueurs froides à la rédaction.

■ A la conférence de presse française de **La Fin des Temps**, un journaliste demande à Schwarzy s'il est vrai qu'il a fait deux arrêts cardiaques sur le plateau. Bien sûr, c'est complètement faux et l'armoire autrichienne de le lui faire comprendre à coup de vannes humiliantes. Penaud, le pauvre se rassied et tente de se faire oublier. Mais qui a bien pu lui sortir une énormité pareille avec suffisamment de crédibilité ? Je vous le donne en mille, c'est bien votre serviteur, Choumchoum Jr. Niark ! Niark !

C'est fini, vous pouvez maintenant sortir des toilettes.

■ **CHOUMCHOUM Jr** ■

jeu vidéo

METAL GEAR SOLID «missions spéciales»

Créé par Hideo Kojima, **Metal Gear Solid**, l'un des meilleurs titres disponibles sur *Playstation*, plaçait la barre très haut dès les premières secondes de jeu : figurez-vous qu'il n'y avait pas de bouton de saut pour le héros Solid Snake, contraint dès lors d'infiltrer une base nucléaire en utilisant sa tête plutôt que ses jambes. Sorte de **Pac-Man** à échelle humaine auquel on pouvait jouer sans radar, servi dans un cadre de super-production high-tech et s'appuyant sur de puissantes envies de mise en scène (scénario costaud, cinématiques brillantes), **Metal Gear Solid** se distinguait également par un préambule stupéfiant de clarté et intitulé «mode entraînement». Dans un univers conceptuel de formes cubiques (entre ***Chapi-Chapo*** et **Tron**), le Snake devait, avec ou sans arme, traverser quelques courts niveaux, évidemment surveillés par des gardes très alertes. La violence du mode de jeu (vertèbres brisées, corps criblé de balles) était balayée par des très jolies idées. D'une part, le look des gardes cagoulés, habilement inspiré des stormtroopers de George Lucas, avec la déconnexion du réel qui s'impose. D'autre part un traitement cartoon de leurs réactions : un point d'interrogation au-dessus de leur tête lorsque vous les attirez en tapant sur un mur, un point d'exclamation lorsqu'ils vous repèrent, et des petits Z qui s'évaporent lorsqu'ils piquent un roupillon ! Ce «mode entraînement», qui n'avait attiré aucune attention particulière, rivalisait pourtant, mais dans un autre genre, avec le jeu lui-même. Eh bien *Konami* propose aujourd'hui la dernière folie d'Hideo Kojima : un add-on (réservé aux possesseurs de **Metal Gear Solid**, donc) prolongeant le «mode entraînement» de 300 missions supplémentaires ! Et ce qui transpirait du jeu original devient ici une évidence : Kojima possède quelque chose du «nerd ultime». Ce jeune homme imprégné de contre-culture est d'autant plus dangereux que sa passion obsessionnelle est contagieuse. Explications : au fur et à mesure que vous avalez les missions avec les différentes armes (Ah, le PSG-1 et son mode sniper !), vous débloquez d'autres épreuves qui sont autant de surprises. C'est ainsi que sans prévenir, vous vous retrouvez à bombarder une soucoupe volante référencée ***X-Files*** ou encore un garde de quinze mètres de haut dans un remake de **Godzilla** ! On atteint même quelques sommets de jouissance ludique avec les épreuves «puzzle» et «intrigue». La première propose des défis qui rendent fou (ambiance vue subjective d'un missile pour détruire des blocs !), la seconde relève du whodunit et il s'agit de retrouver l'assassin d'un garde à partir d'un indice qu'il a abandonné sur le lieu du crime. Fabuleusement astucieux, ce mode se clôt par un superbe niveau attrape-nigauds qui rappellera de bons souvenirs aux utilisateurs de ketchup dans **Metal Gear Solid**. Oui, quand je vous disais que ça rendait nerd !...



■ *Solid Snake de retour. Les gardes aussi !* ■

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Et aussi :

MISSION IMPOSSIBLE

Infogrames



Après la *Nintendo*, l'adaptation du film de De Palma débarque sur la *Playstation*. Sans plus de succès, les mariages cinéma/console s'avérant rarement concluants. Malgré un principe de jeu sympathique et de nombreux gadgets, on abandonne vite devant la laideur du titre et sa jouabilité approximative.

ONE NIGHT AT McCOOL'S

Premier projet de *Further Films* (littéralement : «les films qui vont plus loin»), la nouvelle maison de production de Michael Douglas, **One Night at McCool's** s'annonce comme une série noire excitante qui lorgne du côté de **SexCrimes**. L'histoire, qui tourne autour de la découverte d'un mystérieux cadavre dans un bar, est racontée de trois points de vue différents qui finiront par converger. Seul point commun entre ceux-ci, la présence de Jewel Valentine, une jeune femme aussi fatale que sexy qui, comme Denise Richards dans le film de John McNaughton, n'hésite pas à s'investir à fond en ce qui concerne le lavage de voitures. Liv Tyler l'interprète et fait tourner la tête à Matt Dillon, John Goodman et Paul Reiser (la sitcom ***Dingue de toi***, mais aussi **Aliens**), sans oublier Michael Douglas lui-même, à qui on fait confiance pour s'être octroyé un rôle de victime de la gent féminine comme il les affectionne. La réalisation de **One Night at McCool's** a été confiée à Harald Zwart. ■

■ *Liv Tyler dans ONE NIGHT AT McCOOL'S (du calme, les gars !)* ■

REINDEER GAMES



■ *Ben Affleck & Charlize Theron dans REINDEER GAMES* ■

Ronin ayant permis à John Frankenheimer de faire oublier sa version «autre» de **L'Ile du Dr Moreau**, **Reindeer Games**, écrit par Ehren Kruger (**Arlington Road**, **Scream 3**) et produit par *Miramax*, pourrait bien définitivement redorer son blason quelque peu terni de spécialiste du thriller à l'arraché. Ben Affleck y interprète un Rudy Duncan filant le parfait amour avec une jeune femme incarnée par Charlize Theron, avec qui il s'apprête à passer le réveillon de Noël. Problème : le frère de la belle (Gary Sinise) choisit justement cette période pour cambrioler le plus gros casino de la région, avec l'aide de comparses peu recommandables et d'un véritable arsenal d'armes automatiques en tous genres. Rudy va se voir forcé de participer à l'opération, seul moyen de la saboter et d'éviter que sa dulcinée n'en fasse les frais. Pas spécialement une partie de plaisir, sachant que le frangin, en plus d'être redoutablement intelligent, est d'une jalousie maladive. Rudy aura donc fort à faire avant de pouvoir farcir la dinde...

Les fêtes de fin d'année, des voleurs équipés comme des terroristes... L'effet **Die Hard** a encore frappé. Mais on fait confiance à Frankenheimer pour illustrer avec la brutalité qu'on lui connaît ses affrontements aussi bien physiques que psychologiques, d'autant qu'il bénéficie d'un casting de choc complété par des tronches comme Dennis Farina, Danny Trejo, Gordon Tootoosis et... Isaac Hayes !

CINÉMA TOUT ÉCRAN 1999

Du 20 au 26 septembre dernier se déroulait à Genève la 5ème édition du Festival de Cinéma et Télévision, Cinéma Tout Ecran. Ce festival, novateur dans son concept, présente des œuvres de fiction produites pour la télévision et prouve que certains films dits «de télévision» passent très bien la rampe du grand écran.

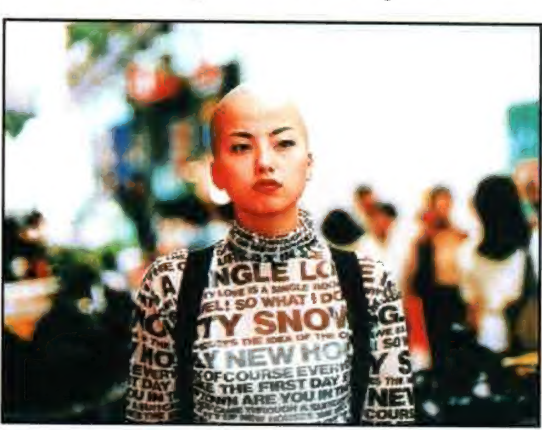

■ *G vs E : un duo d'anges gardiens pour faire le Bien* ■


■ *COPERNICUS CODE : plus musclé que DERRICK !* ■

A sa naissance, en 1995, Cinéma Tout Ecran semblait un extraterrestre débarqué de nulle-part. Comment oser présenter des œuvres de télévision au même titre que des films de cinéma ? Il s'agissait de prouver que les auteurs peuvent s'exprimer aussi bien, si ce n'est mieux, pour la télévision qu'ils ne le font pour le grand écran. Des scénaristes de renom déclarent même actuellement avoir plus de liberté d'expression à la télévision qu'au cinéma où tout devient réglementé (on pense à Steven «*NYPD Blues*» Bochco, David «*The Practice*» Kelley, ou encore Tom «*Oz*» Fontana). Les stars se rapprochent de plus en plus du petit écran où, il faut bien l'avouer, l'audience se chiffre en millions de spectateurs en une soirée. Au vu de sa première expérience télévisuelle avec **Le Comte de Monte-Cristo**, Gérard Depardieu récidive sans se lasser. Aux Etats-Unis, les stars se bousculent pour faire des apparitions dans les séries à succès (*Friends, Ally McBeal*...) ou créer leur propre série (Tom Hanks avec *From the Earth to the Moon*, Steven Spielberg prochainement avec *Taken*).

Pour célébrer son anniversaire, le festival a vu grand cette année, 18 films en sélection officielle, 16 nouvelles séries, 80 courts métrages, des avant-premières et de nouvelles sections, un programme riche pour tous les goûts, tous les âges.

Honneur aux dames. Au palmarès de la compétition officielle figurent quatre femmes. Joli coup pour un monde plutôt dominé par les hommes. La télévision redorerait-elle son blason ? En tête Claire Denis, qui a obtenu le Prix de la meilleure mise en scène pour son **Beau Travail**, produit par *Arte*, avec Denis Lavant et Grégoire Colin. Paysages sublimes, corps mis à nu, la cinéaste offre une plongée esthétisante dans le monde de la Légion Etrangère qui lui permet de reprendre, après son premier film **Chocolat**, l'exploration de l'Afrique. Tahmineh Milani, réalisatrice iranienne, était présente pour défendre son très beau film **Two Women** qui a remporté un énorme succès public et le Prix d'aide à la distribution. Histoire de femmes également avec un petit film japonais étonnant qui dévoile les dessous d'une boîte de production vidéo de films porno. Une jeune femme vient se présenter en tant qu'actrice, le temps d'un film, histoire de venger l'honneur perdu d'un de ses amis. **Blue Fireworks** d'Hisaaki Wakaizumi dissèque le Japon d'aujourd'hui, à la fois ambitieux et en rupture de communication.



■ BLUE FIREWORKS : *les dessous du porno japonais* ■

A côté d'une compétition qui s'attache aux faits de société, c'est dans le domaine des séries que Cinéma Tout Ecran a ouvert une brèche, en présentant dans une salle comble un format destiné d'abord à son canapé. Il y a quatre ans, les fans de David Lynch se bousculaient pour découvrir ***Hotel Room*** et ceux de Lars Von Trier se ruaient devant ***The Kingdom***. Depuis, le festival a instauré une section spécialement consacrée aux nouvelles séries, qu'il sous-titre logiquement «Les séries culte de demain». Dans ce domaine, les Américains tiennent toujours la vedette. Au programme, quatre séries déjantées. **Action** est de format sitcom (25 minutes), produit par Joel Silver (les **Arme Fatale** et plus récemment **Matrix**) et réalisé par Ted Demme (neveu de Jonathan). Peter Dragon (Jay Mohr) est un producteur de films d'action à la recherche du projet qui lui sauvera la mise. Il prend conseil auprès d'une ex-prostituée (la très troublante Illeana Douglas). Drôle, dynamique, **Action** est une satire du monde hollywoodien où les guest-stars ne se font pas prier (Keanu Reeves et Bruce Willis apparaissent dès le pilote). La vie après la mort a toujours préoccupé les scénaristes. Avec ***G vs E*** et ***Now & Again***, pas question de s'ennuyer. Le premier (abréviation pour ***Good versus Evil***) met en scène un jeune homme qui, après avoir été tabassé à mort, est «engagé» pour faire le bien, accompagné d'un grand Black, sorti tout droit des années 70. Couleurs criardes, montage saccadé, cette série est un vrai météorite créé par les Pate Brothers, à suivre de près. Dans ***Now & Again***, John Goodman est un agent d'assurance dépité de la vie. Après une bonne cuite, il se retrouve... sous les roues du métro, et se réveille... dans la peau d'un fringant jeune homme qui doit tout découvrir de la vie d'agent secret. Dans le registre des séries d'action, signalons ***Copernicus Code***, une série allemande qui nous réconcilie avec un genre que l'on croyait dominé par ***Derrick***. Ici, un groupe d'experts tente de mettre la main sur le Caméléon, responsable de la mort d'un de leurs camarades. Suspense, action, rebondissements, pas une minute de répit, ça nous change.


■ *John Goodman (à gauche), star de NOW & AGAIN* ■



■ *Illeana Douglas, prostituée à la retraire dans ACTION* ■

Surprise de la semaine ? **Pups** de Ash, présenté en section parallèle. Stevie et sa copine s'ennuient dans leur petite ville. Sur le chemin de l'école, ils décident, avec le revolver maternel, de braquer une banque. Encerclés par la police, ils prennent les clients en otage. S'ensuivent des revendications propres aux ados (pizza, télévision...), mais seul le commissaire (Burt Reynolds) semble réaliser le sérieux de la situation. Filmé comme un document, **Pups** nous plonge dans la tête des ados armés, sans chercher à expliquer, ni à justifier. Et c'est émouvant de vérité.

Devant le nombre grandissant de projections et d'invités et l'éclatement du Festival dans la ville de Genève, les organisateurs ont été quelque peu victimes de leur succès, un moindre mal quand on pense à l'accueil du public, des médias et des professionnels. Ils prévoient donc pour l'an prochain une concentration au Centre même du festival afin de toujours privilégier les rapports entre les professionnels et le public. Rendez-vous pris du 30 octobre au 5 novembre 2000.

■ **Stéphanie BILLETER** ■

● Dans **Anasazi Moon** de David Seltzer, Skeet Ulrich et Gary Oldman sont deux criminels à la petite semaine qui essaient de fuir la police et découvrent un enfant abandonné. L'un veut le garder tandis que l'autre, bien entendu, rêve de s'en débarrasser.

● Des rumeurs de plus en plus persistantes annoncent que Bruce Willis aurait accepté les 25 millions de dollars qui lui sont offerts pour reprendre le rôle de John McClane dans un quatrième **Die Hard**, qui l'enverrait cette fois en forêt amazonienne pour en découdre avec la guérilla locale.

● Tout en continuant à chasser les vampires de Sunnydale dans l'accoutrement de Buffy sur *M6*, Sarah Michelle Gellar tourne **Allison**, un thriller hitchcockien où elle est une étudiante qui s'attire de gros ennuis en essayant de régler une dette par tous les moyens.

● Après une incursion ratée dans le fantastique avec **L'Associé du Diable**, Taylor Hackford (**Dolores Claiborne**) revient au thriller pour les besoins de **Proof of Life**, dans lequel un négociateur tombe follement amoureux de l'épouse de l'homme qu'il est en train d'essayer d'extirper des mains d'un dangereux maniaque.

● Après **Crossing Guard**, Sean Penn devrait à nouveau diriger Jack Nicholson dans **The Pledge**. Il s'agit de l'histoire d'un flic d'une petite bourgade américaine qui promet à une mère de retrouver l'assassin de sa fille et qui va de surprise en surprise.

● A l'affiche de **La Fin des Temps** ce mois-ci, Arnold Schwarzenegger n'arrête plus d'accumuler les projets. Même s'il a définitivement tiré un trait sur **Terminator 3**, il lui reste encore **True Lies 2**, toujours de James Cameron, **Total Recall 2**, **Crusade**, la nouvelle version de **Doc Savage** et **The Sixth Day**, une histoire de clonage dont le tournage vient tout juste de démarrer. Il faut désormais ajouter à cette liste **Seven Men from now**, où il sera un shérif qui traque les meurtriers de sa femme pour s'apercevoir qu'il est en fait la cible d'un complot bien plus important.

THE GIFT & OH BROTHER, WHERE ART THOU ?

Intéressant de mettre en parallèle les carrières respectives de Sam Raimi et des frères Coen puisqu'elles furent liées à maintes reprises. Ainsi, les Coen participent au montage d'**Evil Dead** et collaborent avec Raimi aux scénarios de **Mort sur le Grill** et du **Grand Saut**, dont Sam Raimi réalise d'ailleurs une scène (celle du saut justement). Depuis, leurs chemins se sont séparés même si Raimi semble s'être appliqué à «faire du Coen» dans **Un Plan Simple**. Sorti de la post-production houleuse de **For Love of the Game** (Kevin Costner ayant publiquement insulté *Universal* après que le studio a coupé certaines scènes), Sam Raimi s'attaque à un projet plus personnel et s'essaie à un nouveau genre, à savoir le thriller gentiment surnaturel. Ecrit par Billy Bob Thornton (qu'il avait dirigé dans **Un Plan Simple**) et Tom Epperson, **The Gift** met en scène Annie Wilson (Cate Blanchett), une jeune mère célibataire pourvue de perceptions extra-sensorielles qui lui vaut d'être considérée comme une sorcière dans la petite ville de l'Arkansas où elle réside. Suite à l'assassinat d'une jeune femme, le fiancé de la victime et le shérif font pourtant appel à ses pouvoirs afin de trouver le meurtrier, qui s'avère être un fermier détraqué battant sa femme. Mais, une fois celui-ci mis sous les verrous, les visions d'Annie persistent, la poussant à croire que le véritable coupable est toujours en liberté. Seul «témoin» de son crime, elle devient la cible du tueur... Un sujet archi-rebattu que celui de la médium en proie à des visions sanglantes et qui devient la cible d'un sadique (voir **Prémonitions** et les romans de Dean Koontz), mais nettement plus proche de l'univers de Raimi que le base-ball !



Joel et Ethan Coen affichent quant à eux une belle constance dans le choix de leurs sujets. Ainsi, **Oh Brother, Where Art Thou ?** est une comédie noire et partiellement musicale dans laquelle trois bagnards évadés (George Clooney, John Turturro et Tim Blake Nelson) parcourent le Mississippi dans les années 30. Une odyssée iconoclaste basée sur celle d'Homère, ce qui promet quelques rencontres savoureuses. Détail amusant, **Oh Brother, Where Art Thou ?** provient du film **Les Voyages de Sullivan** (Preston Sturges, 1941) dans lequel un réalisateur rêve de monter un projet au titre similaire.

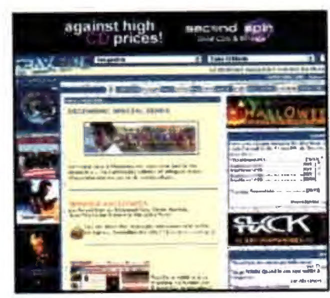


■ *John Turturro, Tim Blake Nelson & George Clooney dans OH BROTHER, WHERE ART THOU ?* ■

objectif net

TRAXZONE

(http://www.traxzone.com/)
(http://www.traxzone.com/welcome_frame.html)



Bien que basé aux Etats-Unis, le magazine de musique de film *Clicktrack* est publié en français. Dans le même ordre d'idée, il crée le site *Traxzone*, lui aussi en français, et se consacre donc à la zique qu'on aime bien dans une langue qu'on comprend. Certes, on n'y retrouve pas forcément la masse d'infos d'un *Hollywood on Line* (http://www.movie-tunes.com/) ou l'érudition des rédacteurs de *Filmscore Monthly* (http://www.filmscoremonthly.com/). Ici, la place est largement réservée aux interventions d'amateurs et collectionneurs en tous genres. A vous donc de voir si vous avez envie de connaître les raisons pour lesquels Mr Berichon adore le score du **Lion et le Vent**, ou de militer contre les CD hors de prix. *Traxzone* propose néanmoins un calendrier des sorties de disques régulièrement mis à jour. On regrettera en revanche que l'affichage soit la plupart du temps désespérément lent et lourd (risque de plantage avec les modems 28.800). Enfin, comme il se doit, le site renvoie vers une multitude d'adresses incontournables.

KIMBLE AGENT SECRET

(http://www.kimble.org)

Le Net ne lui suffit pas ! Avec l'explosion des dessins animés internautes réalisés sous Flash, nous est arrivé Kimble, le 007 bis qui venge les surfeurs de tout et de n'importe quoi. Dans son premier épisode **Kimble Special Agent**, il pénétrait les locaux de Bill Gates et le punissait sans remords pour oser sortir autant de programmes boggés. Dans **From Kosovo With Love**, il va mettre une pâtée à Milosevic. Enfin, sa mission salvatrice consiste également à vous renvoyer vers les sites les plus tordus et donc les plus indispensables du moment. Prévoyez quand même d'être équipé pour lui rendre visite. Kimble est le genre de site utilisant toutes les ressources d'affichage les plus cyber-récentes (java, Shockwave et autres noms barbares). Sinon, pas d'inquiétude, il demandera à votre browser de vous renvoyer sur un site de téléchargement adéquat.

Enfin pour vos longues soirées d'hiver, quelques sites où fouiner et grappiller du tout frais :

TOY STORY 2 (BUENA VISTA)
http://disney.go.com/worldsofdisney/toystory2/index.html
RIDE WITH THE DEVIL (USA)
http://www.universalpictures.com/ridewiththedevil/
THE INSIDER (BUENA VISTA)
http://movies.go.com/insider/index_flash.html
HOUSE ON HAUNTED HILL (WARNER BROS.)
http://www.houseonhauntedhill.com/
PRINCESS MONONOKE (MIRAMAX)
http://www.princess-mononoke.com/
THE BONE COLLECTOR (UNIVERSAL)
http://www.thebonecollector.com/
BEING JOHN MALKOVICH (USA)
http://www.beingjohnmalkovich.com/
END OF DAYS (UNIVERSAL)
http://www.end-of-days.com/
FLAWLESS (MGM/UA)
http://www.mgm.com/flawless/index1_a.html
SLEEPY HOLLOW (PARAMOUNT)
http://www.sleepyhollowmovie.com
POKEMON : THE FIRST MOVIE (WARNER BROS.)
http://www.pokemonthemovie.com/cmp/mainfr.html
DOGMA (LIONS GATE)
http://www.dogma-movie.com/

■ **Rafik DJOUMI** ■

Merci à la rédaction de *Micro Dingo* (en vente en kiosque), le mensuel qui recense les sites les plus idiots du monde.

OUVREZ-LA !

gros chagrin

Cette fois j'en peux plus ! Le n°81 m'avait déjà passablement énervé (8 pages sur **Buffy**, 8 autres sur des séries que beaucoup d'entre nous ne verront peut-être jamais, soit autant que toute l'actu ciné du mois...), le 82 m'a lui profondément déçu. Ok, vous êtes des journalistes professionnels du cinéma et vous connaissez votre métier, vous nous l'avez suffisamment prouvé par le passé, mais permettez-moi quand même de vous adresser ces quelques critiques.

Déjà la couv' sur **Austin Powers 2** (quand le **1** n'avait suscité chez vous qu'un intérêt relatif) et son jeu de mots à la Thierry Roland, ça couperait presque l'envie d'acheter. Enfin passons... Mais le contenu ! Encore 6 pages sur le «chef-d'œuvre» de Jay Roach «le maître», 8 sur les *Evénements 2000*, ce qui ressemble plus à du remplissage qu'à autre chose (et j'en veux pour preuve la taille variable de caractères, histoire de bien remplir les pages), encore une série du câble (que la majorité des gens ne reçoit pas, bonjour l'élitisme) et quelques photos coquines que vos lecteurs de 16 ans apprécieront certainement. Mais ce qui me fait enrager, c'est le traitement que vous réservez à ce qui a(vait ?) fait l'essence de la revue : 4 pages pour le dernier Fincher (qui malgré **The Game** reste plus bandant cinématographiquement parlant que Myers, non ?) et, surtout, Jarmusch et Kitano relégués dans les actus en fin de revue et sur un bout de page, ça fait mal. Mais merde, qu'est-ce qui vous arrive ? Lire *Impact* ne se résume certes pas à un simple décompte des pages, mais là j'en ai vraiment marre : vaut-il mieux chroniquer des séries B «limites» (type West, Williamson ou Ramis) ou donner la part du lion à une série Z «déclarée» ?

Enfin, *Impact* change et moi je ne suis plus. Peut-être cela vient-il de moi, mais en tant que lecteur ancien et fidèle, ça me chagrine. Et la prochaine fois, j'y regarderai à deux fois en kiosque avant de lâcher mes 25 balles. Mais pas de gaieté de cœur, croyez-moi.

Stéphane Uhlinger

Si tu n'achètes pas ce numéro en kiosque, j'espère au moins que tu pourras lire ces quelques lignes, parce que nous aussi on est très chagriné. On ne trouve pas le n°82 aussi nul que tu le dis, mais on te concède qu'on a déjà fait mieux niveau couv' et sommaire. En tant que lecteur ancien et fidèle, tu devrais cependant te souvenir qu'on a aussi fait pire ! Des numéros moyens, ça arrive. Bon, ***Austin Powers 2****, ça nous a beaucoup fait rire. Avec le recul, est-ce que c'était vraiment un film* Impact *? Pas sûr. Le dossier Evénements 2000 fait partie des choses qu'on a envie de faire, mais c'est vrai que vu la pagination, ça relègue d'autres titres sur lesquels on aurait aimé écrire plus dans les actuas. Allez, tu nous pardonnes ?*

à la page

Bonjour à toute l'équipe. Dernier numéro impeccable, comme toujours. Quel pied de voir **Guns 1748** se faire allumer — et de belle manière — par Stéphane Moïssakis ! Me voilà vengé de ces 1 h 41 d'égarement, où j'avais cru bon de faire confiance aux articles élogieux de certain(e)s de vos collègues (et néanmoins ennemis !) œuvrant dans des revues que je ne nommerai pas... C'est de ma faute. Bien fait pour moi.

Bel arrivage de nouvelles plumes ce mois-ci. Du coup les «anciens» ont moins produit. Et la question se pose avec plus d'acuité que jamais : pourquoi *Impact* ne compte que 52 pages, alors que *Mad Movies* nous en offre 16 de plus ?

Dominique *The Impactivore* **Néraud**

*Petite précision avant de répondre à ta question : nous n'avons aucun ennemi parmi nos collègues parce que nous avons toujours, je dis bien toujours, raison. Je ne comprends d'ailleurs même pas que tu puisses aller chercher un avis critique dans une autre revue. Tu as vraiment de l'argent à perdre. En ce qui concerne le nombre de pages d'*Impact *par rapport au nombre de pages de* Mad Movies*, la réponse est «Parce que !». Oui, je sais, c'est un peu brutal.*

bilan : bof...

Cher *Impact*, l'année 1999 arrivant à terme, il est temps de constater qu'elle n'a pas été aussi bonne que prévu. **Matrix** tout d'abord, qui manque singulièrement de rythme. L'histoire est trop riche en explications et informations, on n'arrive pas vraiment à s'attacher aux personnages qui sont noyés dans une suite d'éléments qui leur échappent. Pour en finir une fois pour toutes avec **Matrix**, la réalisation des Wachowski n'a rien de révolutionnaire. Beaucoup de bruit pour rien. Ne parlons pas de **Wild Wild West**, la daube de l'année à ranger au côté des pires navets du genre **Godzilla**. **Wild Wild West** est un déni total de cinéma. Le cas du **13ème Guerrier** est beaucoup plus compliqué. Premièrement, j'adore John McTiernan que je considère comme l'un des plus grands (Ah, **Piège de Cristal** ! Ah, **Last Action Hero** !, Ah, **Une Journée en Enfer** !). Mais **Le 13ème Guerrier** m'a déçu. C'est un bon film qui aurait pu être un chef-d'œuvre s'il n'avait pas subi autant de montage et de remontage. Ce qui m'a foutrement gêné, c'est la dernière scène de bataille filmée au ralenti. Un ralenti du plus mauvais goût lorsque l'on sait que McTiernan a dû faire deux plans de ce type dans toute sa carrière. Pour moi, cette scène n'est pas celle du grand John, mais celle de Crichton. Dommage. **Star Wars** n'est pas aussi mauvais que prévu, loin de là. C'est un bon film de SF qui a ses défauts comme ses qualités. La scène sous-marine est inutile pour le récit et le personnage d'Obi-Wan est beaucoup trop effacé. Des regrets aussi pour Dark Maul qui a un temps de présence trop court. La réalisation est dans la continuité de la précédente trilogie, pas de surprise à ce niveau. La vraie bombe cinématographique de l'année se nomme **Fight Club**, un film d'une virtuosité technique impressionnante. Quelle claque ! Un chef-d'œuvre de noirceur, de décadence, politiquement incorrect en plus. Une œuvre qui fait du bien par où elle passe. Ici, point de violence gratuite, on ne flingue pas les représentants de l'ordre pour le plaisir (**Matrix**). David Fincher est décidément un grand, au même titre que McTiernan. **Fight Club** est un film qui se voit deux fois, car il y a un nombre incalculable de détails à repérer quand on connaît l'étonnant dénouement.

Pour finir, quelques petites choses à vous reprocher. Pourquoi ne pas avoir parlé de **Jeanne d'Arc** de Luc Besson ? Pourquoi ne pas insérer un tableau de cotation comme chez *Mad* ? Pourquoi ne pas ajouter une page supplémentaire pour le courrier des lecteurs ?

Cédric Gentaz

Comme d'habitude, nous n'avons pas été invités aux projections de presse de ***Jeanne d'Arc*** *(d'ailleurs, y en a-t-il eu cette fois ?). Quand un numéro paraît juste après la sortie d'un film de Luc Besson, on va le voir en salle pour en parler (exemple :* ***Le 5ème Elément****). Ce n'était pas le cas avec* ***Jeanne d'Arc****. Quant au tableau de cotation et à la page de courrier supplémentaire, je te renvois aux réponses des deux première lettres. Et si le prochain parle encore de la pagination d'*Impact*, je le vire de cette page !*

star flop

Et voilà ! Je suis allé voir **Star Wars - Episode 1 : La Menace Fantôme** et j'en suis sorti attristé. Ce n'est pas un **Star Wars** que j'ai vu, mais une bouillie des films américains de ces dix dernières années. Récapitulons. Le film démarre, le générique retentit et la magie opère de nouveau. Le générique s'achève et deux faces de crapaud apparaissent à l'écran (Qui-Gon Jinn et Obi-Wan Kenobi ? Non, je vous rassure !). S'ensuivent quelques échauffourées pour que l'on puisse apprécier la puissance des deux jedis, puis on se retrouve en plein **Jurassic Park** lorsqu'ils atterrissent sur Naboo. La visite des films estampillés Spielberg continue puisqu'on retrouve les Gorgonites, les gentils jouets de **Small Soldiers**, sous un nom d'emprunt : les Gungans. Et le film se poursuit sans qu'à aucun moment je ne puisse entrer dedans. J'ai bien essayé de m'intéresser à l'histoire mais il y a toujours eu un gag (magnifique, le pet de synthèse en Dolby Surround !) ou des clins d'œil aux fans de la première trilogie (C3PO n'a pas de raison d'être dans ce film) qui ont eu raison de ma volonté. Alors c'est bien beau Mr Lucas, de faire joujou avec des ordinateurs et de sous-utiliser un méchant (Dark Maul, au look pourtant travaillé qui aurait pu lui permettre d'intégrer le panthéon des super-vilains) pour, au final, nous resservir un **5ème Elément** qui sentait déjà pas mal le réchauffé. Si j'ai un souhait à émettre pour la suite des aventures d'Anakin, c'est que George Lucas laisse sa place de réalisateur et de scénariste, et que les prochains films soient plus dignes de la précédente trilogie. Mes salutations à toute l'équipe de *Mad/Impact* et que la Force soit avec les prochaines victimes de **La Menace Fantôme** (ils en auront besoin).

Bénédict Arellano

*D'abord bravo : tu n'as pas parlé du nombre de pages d'*Impact *! Concernant l'**Episode 1**, on se demande où sont passés les défenseurs de Lucas et de sa saga. Le nombre de lettres de lecteurs déçus, je vous raconte pas !*

V.G.

La légende du cavalier sans tête : quand Tim Burton sonde l'inconscient collectif américain...

■ *Ichabod Crane (Johnny Depp) au pied de l'arbre des morts, fief du Cavalier sans tête* ■

SLEEPY HOLLOW



Hollywood, le 17 novembre dernier. Le Chinese Theater accueille la première mondiale du nouveau film de Tim Burton, **Sleepy Hollow.** *Les stars du film défilent sur le tapis rouge et répondent les unes après les autres, Chacune à leur manière, aux questions des journalistes alignés gentiment derrière un cordon de sécurité. Johnny Depp cherche les réponses les plus longues et les plus compliquées possibles aux questions les plus bébêtes des journalistes de télé américains (et, croyez-moi sur parole, ils peuvent faire très, très bête). Le but est bien sûr de faire en sorte que les reporters ne puissent absolument rien utiliser des propos qu'ils ont recueillis ! Christina Ricci excelle dans l'art de ne surtout pas sourire aux photographes. Et puis, quand on demande à Tim Burton s'il se sent bien dans ce genre d'occasion, il laisse passer un petit silence, prend son regard le plus malin et répond enfin : «Je me sens comme chez moi», avant d'exploser de rire.*

Bref, ce soir-là, nous avons pu assister à la moins hollywoodienne des «premieres» hollywoodiennes. Normal puisque l'événement célébrait le moins hollywoodien des réalisateurs hollywoodiens. Tim Burton échappe à tous les moules, à toutes les définitions faciles, à tout contrôle que voudraient lui imposer les studios. Il fait partie de ces rares cinéastes capables de dire non à un projet d'envergure s'il ne peut pas en faire ce qu'il veut. C'est ce qui s'est passé avec **Superman.** *Il devait réaliser une nouvelle adaptation du comics pour la Warner. Le film, il l'avait déjà parfaitement en tête, mais le studio a refusé certaines de ses visions du super-héros, jugées par trop excentriques. Il lui a été demandé de revoir sa copie dans une logique davantage «normalisante». Burton a refusé. Ce gars-là ne travaille pas contre-nature.*

Pour rebondir, le cinéaste est parti faire un film en Angleterre, loin là-bas, de l'autre côté de l'océan, histoire d'être le plus tranquille possible. Et ce qui sur le papier apparaissait comme une œuvre de transition, après l'échec public aux Etats-Unis de **Mars Attacks !** *et ce* **Superman** *avorté, se révèle en fait comme l'un de ses meilleurs films.* **Sleepy Hollow** *se déroule à la veille du siècle dernier, dans un petit bourg au nord de New York terrorisé par le fantôme d'un cavalier sans tête. Les villageois entendent le spectre chevaucher chaque nuit, et découvrent, le lendemain matin, l'un des leurs décapité. Pour épaissir le mystère, la tête de la victime reste introuvable. Le procureur de New York envoie un de ses enquêteurs, le jeune Ichabod Crane, pour démêler ce sanglant sac de noeuds.*

Outre-Atlantique, cette histoire, tirée d'un roman centenaire, est aussi connue que Le Petit Poucet chez nous. Elle donne l'occasion à Burton de s'en donner à cœur joie et de nous offrir une œuvre à la plastique sublime, visuellement le plus beau film d'horreur jamais vu, et de rendre hommage à tous les titres d'inspiration gothique qui ont bercé son enfance (les Hammer, les Bava, les adaptations de Poe par Corman...). **Sleepy Hollow** *réussit là où le* **Dracula** *de Coppola avait échoué. C'est un film d'horreur grand public, réalisé avec maestria et sans concession, par quelqu'un qui admire et respecte le genre. Sans doute parce qu'il le porte en lui.*

Didier ALLOUCH

talking head

TIM BURTON

EDWARD AUX MAINS D'ARGENT, BATMAN LE RETOUR, ED WOOD, MARS ATTACKS !... Tim Burton vient d'enchaîner une série de quatre chefs-d'œuvre, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Cet ancien animateur de chez DISNEY, devenu le plus extra-terrestre des réalisateurs hollywoodiens, ne compte pas s'arrêter là. La preuve avec SLEEPY HOLLOW.

Pourquoi avoir choisi de raconter l'histoire d'Ichabod Crane et du cavalier sans tête ?

C'est une histoire qui fait partie de l'enfance de chaque petit Américain. Un mythe folklorique comme vous en avez des dizaines en Europe. Chez nous, c'est beaucoup plus rare. Mais tout le monde connaît la légende de **Sleepy Hollow**, même si peu de monde a lu le livre. Moi-même, je ne connaissais que le cartoon *Disney*, où Mickey se bat contre le cavalier sans tête. Je n'ai lu le livre que pour travailler sur le film. Mais cette histoire est une partie intégrante de l'inconscient collectif américain, et je me suis dit que ce serait intéressant d'en donner ma propre version.

Les références aux films d'horreur anglais des années 60 produits par la *Hammer* sont évidentes dans *Sleepy Hollow*. Pourquoi avoir voulu les citer ?

Tout simplement parce que je suis un grand admirateur de cette période qui a vu soudainement le cinéma d'horreur devenir visuellement beau. En ce sens, les films *Hammer* sont la parfaite continuation de ce que faisait le studio *Universal* dans les années 30 et, bien sûr, Mario Bava en Italie. L'horreur prenait place dans un


■ Tim Burton, le plus talentueux des «rêveurs éveillés» hollywoodiens ■

univers onirique absolument magnifique. Tous les films produits par la *Hammer* s'installaient dans cette ambiance rare. Du coup, ils étaient facilement identifiables, ils avaient un style qui leur était propre. Le concept même de studio adoptant un style particulier pour chacun des films qu'il produit me paraît follement excitant. C'est un concept totalement impensable aujourd'hui. Je ne crois pas que je serais capable de vous dire quel est mon Hammer préféré tant ils paraissent indissociables dans ma mémoire de cinéphile. C'est pour cette raison que dans **Sleepy Hollow**, j'ai essayé de ne pas citer un film directement. Je voulais de façon plus générale retrouver cette atmosphère qui faisait tout le charme de la Hammer.

Il y a quand même *Le Masque du Démon* de Mario Bava que vous citez directement.

Oui, c'est un de mes films préférés au monde. Bava y a parfaitement capturé la pureté et le dynamisme nécessaires à la réussite du parfait film d'horreur. Et c'est aussi sans doute l'un des films les plus plastiquement réussis de tous les temps. L'image du **Masque du Démon** est d'une beauté hallucinante. Quand un réalisateur aussi génial que Bava arrive à une telle perfection dans le mélange de la beauté et de l'horreur, le cinéma atteint une dimension magique. J'avais juste envie de dire dans mon film à quel point j'admirais le talent de ce grand Monsieur.

Comment avez-vous travaillé sur ces hommages ? Avez-vous, par exemple, demandé à votre directeur de la photo, Emmanuel Lubezki, de passer un coup de fil à Freddie Francis ?

Pas besoin, Emmanuel connaît tout ça par cœur. Il est mexicain d'origine et grand fan de fantastique. Lui, il a grandi avec les films de vampires et les films de catch que produisait son pays. Je crois que je l'ai pas mal épaté quand je lui ai cité tous les films d'Abel Salazar. Que voulez-vous, je connais ces choses-là, je n'y peux rien !

Vous avez poussé la référence à la *Hammer* jusqu'à embaucher Christopher Lee pour un petit rôle.

Oui, quel bonheur ! Il est fascinant. Dès qu'on se trouve en face de Christopher Lee, on comprend pourquoi il a été choisi pour jouer Dracula. Avec ses grands yeux, il vous hypnotise dès le premier regard. Et sa voix est si forte que vous ne pouvez qu'obéir à ce qu'il vous ordonne ! Je fais aussi ce métier pour rencontrer les gens que j'ai admirés pendant toute ma vie. Là, rien qu'entendre Christopher Lee dire «Sleepy Hollow», c'est déjà la récompense de tous mes efforts.

Il est assez curieux de constater qu'à l'époque où les effets spéciaux digitaux règnent en maître dans le cinéma américain, vous choisissez de ne finalement leur accorder qu'une place minimum dans votre film. Vous n'avez pas l'impression d'aller à contre-courant ?

Non, je ne crois pas, puisque nous avons quand même deux grosses séquences fournies par *ILM*. Mais pour **Sleepy Hollow**, je n'avais pas envie de me reposer trop lourdement sur les effets spéciaux réalisés en post-production. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons construit une bonne partie de nos décors en plateau. Je voulais montrer le plus possible d'effets réalisés pendant le tournage, donner au spectateur


■ Katrina Van Tassel (Christina Ricci) : une malédiction pèse sur sa famille ■

un profond sentiment de réalisme. J'avais envie qu'il ait vraiment l'impression d'assister à une décapitation ! **Sleepy Hollow** est déjà un film qui joue pas mal sur le caractère onirique de son atmosphère. Pour contre-balancer cela, il fallait que le déroulement du récit paraisse le plus crédible, le plus réaliste possible. J'ai donc opté pour le plus grand nombre d'effets «live».

Johnny Depp est un excellent acteur, mais il n'est jamais aussi bon que quand vous travaillez ensemble ? Comment expliquez-vous cela ?

Je ne l'explique pas. J'aime beaucoup travailler avec lui, c'est tout. Il fait partie de ces rares acteurs qui n'hésitent pas à se transformer totalement pour un rôle, aussi bien mentalement que physiquement. C'est un vrai comédien. Il est différent dans chaque film qu'il fait. Je trouve ça très excitant, ça me permet de savoir que je peux lui demander à peu près n'importe quoi et qu'il est prêt à essayer de le faire. Il sait trouver le ton qu'il faut à chaque fois. Pour moi, c'est très important d'avoir une telle sécurité. Sur ce film, niveau casting, je n'ai pas eu à me plaindre. J'ai eu une chance formidable. Les acteurs étaient tous absolument parfaits pour leur rôle. Et en plus, ils venaient de partout. Des Anglais, des Américains, des Ecossais, des Irlandais, on entendait toutes sortes d'accents sur le plateau.


■ Ichabod Crane : un détective cartésien plongé dans un univers surnaturel ■

■ Le Cavalier sans tête et sa fidèle monture : la version maléfique de Zorro ! ■

J'ai adoré ce mélange des culture anglo-saxonnes. Pour moi, il n'y a rien de plus réjouissant que de voir de grands acteurs donner vie au matériel sur lequel je travaille. Quand tout marche et que tout s'enclenche automatiquement entre les acteurs et le texte, le plaisir de metteur en scène est immense.

Tous vos acteurs disent que vous n'arrêtiez pas de les faire rire sur le plateau.

Moi ? Alors là, c'est pas vrai ! C'est eux qui n'arrêtaient pas de faire des blagues ! Michael Gambon s'est même pointé un jour sur le plateau avec un gadget qui faisait des pets !

Vous avez toujours eu dans vos films, une affection particulière pour vos méchants. En est-il de même pour le cavalier sans tête ?

Je ne peux pas m'empêcher d'aimer mes méchants, de leur trouver une humanité touchante même dans le cas d'un personnage aussi cruel que le cavalier sans tête. J'ai toujours considéré que, dans la plupart des cas, il fallait se fier à son instinct, agir sans accorder trop d'importance à la réflexion. C'est pour cela que j'aime bien mon cavalier. Sans tête, il ne peut pas réfléchir beaucoup ! C'est l'exact opposé d'Ichabod Crane. Ichabod est un personnage qui passe son temps à penser. Il vit à l'intérieur de sa tête.


■ Le Cavalier (Christopher Walken) : un être sanguinaire voué corps et âme à la guerre ■

Et le voilà qui doit affronter un adversaire qui n'a pas de tête. Cette juxtaposition de personnages totalement opposés est un des éléments qui m'a le plus intéressé dans cette histoire.

Un journaliste américain du *L.A. Times* a récemment écrit qu'après l'échec au box office de *Mars Attacks !*, il vous fallait absolument un succès. Une citation qui prouve bien qu'avant tout, le cinéma est un business Outre-Atlantique. En êtes-vous conscient ?

Avant de répondre à votre question, laissez-moi d'abord dire à quel point je suis content que ce monsieur du *L.A Times* s'enquière de mon bien-être financier. C'est gentil. Je suis évidemment conscient qu'un film représente un investissement conséquent. Le fait que ce ne soit pas mon argent qui est investi dans mes propres films me donne donc une certaine responsabilité. Mais je ne passe pas mon temps à penser à ça parce qu'après tout, je ne peux pas faire grand-chose d'autre que mon métier, c'est-à-dire réaliser les meilleurs films possibles. Des fois, le public suit, d'autres fois, il ne suit pas.

Dans *Sleepy Hollow*, vous ne lésinez pas sur les effets gore, notamment pour les nombreuses décapitations. D'ailleurs, savez-vous combien de têtes volent dans le film ?

Attendez, je ne sais plus. Laissez-moi réfléchir... Non, je ne sais plus. Une dizaine, je crois. Mais je peux me tromper. Je n'ai pas compté. Vous avez compté, vous ?

J'ai essayé. Si je ne me suis pas planté, il y a douze têtes tranchées.

Une douzaine. Comme les oeufs dans le caddie de la ménagère. J'aime bien l'idée !

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Un film complètement délirant pour mieux comprendre l'absurdité de la Guerre du Golfe !

LES ROIS DU DÉSERT

Ça y est ! La Guerre du Golfe a son APOCALYPSE NOW ! Son M.A.S.H. ! Son PLATOON ! Son GOOD MORNING VIETNAM ! Le tout dans un seul titre : LES ROIS DU DÉSERT. Le film de David O. Russell est une œuvre iconoclaste tournée dans un style inédit. Les héros ? Quatre soldats américains qui n'ont rien compris à la guerre venant de se terminer et au cours de laquelle ils se sont à peine battus une demi-fois. Ils découvrent, cachée dans l'anus (!!!) d'un soldat irakien, une carte décrivant la route vers un bunker où Saddam Hussein a caché les lingots d'or volés aux Koweitiens. Ils décident donc d'aller s'en mettre plein les poches, histoire de ne pas rentrer du Golfe les mains vides.

LES ROIS DU DÉSERT est une sorte d'OVNI, un film indépendant produit par un studio. Un truc indescriptible, passionnant, drôle et touchant, qui massacre les idées reçues du public US sur une guerre atroce, idiote, et finalement inachevée. Evidemment, les spectateurs américains, comme les soldats du film, n'ont rien compris à ce qu'ils voyaient ! LES ROIS DU DÉSERT n'a rapporté que 50 millions de dollars au box-office, et ce uniquement grâce au prestige de ses acteurs. Il sort en France le 23 février prochain. Ne le ratez surtout pas, vous risqueriez de passer à côté d'une expérience unique. En attendant, présentation du film par son réalisateur, David O. Russell et son acteur principal, George Clooney.

DAVID O. RUSSELL

Pour le public français, David O. Russell est un illustre inconnu. Demandez à un ami s'il a vu ses films et il vous répondra : «Qui c'est?». Le premier, SPANKING THE MONKEY — malgré l'accueil chaleureux qu'il a reçu au festival de Sundance en 1994 — est toujours inédit chez nous, et le second, la comédie FLIRTER AVEC LES EMBROUILLES, est passé inaperçu dans l'hexagone après sa présentation anonyme au Festival de Cannes en 1996. Avec LES ROIS DU DÉSERT, David O. Russell s'est fait un nom à Hollywood. Et on parie qu'il en sera de même dans le reste du monde.



■ *David O. Russell et George Clooney : deux activistes à Hollywood !* ■

Pourquoi avoir eu envie de raconter une histoire située pendant la guerre du Golfe ?

J'ai vu ce film comme une opportunité de montrer de manière réaliste la dernière grande guerre terrestre de ce siècle. En tant que cinéaste, je voulais raconter cette histoire pour dire ce qui s'était vraiment passé, pour décrire le bordel dans lequel nous avons laissé l'Irak à la fin de la guerre. C'était un conflit étrange, qui oscillait entre le ridicule et le catastrophisme. C'est pour cela que **Les Rois du Désert** est à la fois drôle et touchant. Quand j'ai commencé à m'intéresser à cette guerre, je ne connaissais que l'histoire officielle : «Nous avons envoyé nos troupes au Moyen-Orient pour virer Saddam Hussein du Koweit. On est les meilleurs et les plus forts», et toutes ces conneries... Mais plus je regardais les choses en détail, plus je me rendais compte que tout clochait, qu'aucune promesse n'avait été tenue. Par exemple, George Bush a laissé Saddam au pouvoir, et a encouragé son peuple à se dresser contre lui en promettant de l'aider. Quand le peuple s'est soulevé, quand les Irakiens se sont fait massacrer par leur propre armée, Bush a fermé les yeux. Il les a laissé tomber ! Je me suis dit que ça serait donc une bonne idée d'installer les soldats de mon histoire dans cette atmosphère surréaliste et ultra-corrompue d'après-guerre.

Quelle est la part de réalité dans votre vision de cette guerre ?

Presque tout ce que vous voyez dans le film est véridique. Saddam Hussein a bel et bien volé l'or du Koweit, qui n'a pas été retrouvé pendant un bon moment. Et quand il l'a finalement rendu, il manquait des lingots. Autre vérité : la majeure partie des soldats américains envoyés dans le Golfe n'ont participé à aucun combat, et on les a pourtant qualifiés de «héros». Beaucoup parmi eux ont fait la gueule quand Bush a sonné la retraite avant d'avoir délogé Saddam de son trône. Ils savaient que Saddam allait massacrer son propre peuple. J'ai fait énormément de recherches pour aboutir à ces conclusions. J'ai regardé une tonne de documentaires sur la guerre, tous les rushes des journaux télévisés qui me tombaient entre les mains, j'ai lu tous les livres qui ont été écrits sur le sujet, j'ai étudié toutes les photos de presse que je pouvais me procurer. J'ai également rencontré des spécialistes de cette guerre et discuté avec des soldats qui m'ont raconté ce qu'ils avaient vécu de l'intérieur.

Dans *Les Rois du Désert*, vous adoptez un ton qui oscille entre la description quasi-anthropologique et un humour délirant. D'où vous vient cette façon de voir les choses ?

Avant de devenir cinéaste, j'ai travaillé comme éducateur en Amérique Centrale. Je pensais dévouer mon existence au progrès social. J'ai changé d'avis, mais cette expérience m'a fait toucher du doigt le chaos qui existe dans ces régions, et surtout l'humour — évidemment non-intentionnel — qui ne manque jamais de naître dans les situations les plus dures, les plus délicates et les plus sordides. Je crois que c'est là que j'ai acquis mon sens de l'observation, ainsi que mon sens de l'humour.

Visuellement, *Les Rois du Désert* est étonnant. Pourriez-vous nous décrire le look que vous avez décidé de donner à votre film ?

En fait, le film adopte trois points de vue visuels différents. **Les Rois du Désert** commence avec des soldats qui fêtent la fin de la guerre et partent en Humvee dans le désert pour aller voler de l'or. Ensuite, des événements bizarres commencent à arriver et leur plan bien établi prend l'eau. Puis, tout devient carrément incontrôlable. Je voulais que le style visuel des **Rois du Désert** suive cette progression vers une folie de plus en plus incontrôlée. Le début du film, quand la guerre se termine à peine, devait se dérouler sous une lumière âpre, rappelant les images d'actualité diffusées à l'époque par *CNN*. Ce choix cadrait aussi avec le désenchantement des soldats, pour lesquels la fin du conflit laissait un goût d'inachevé. ■ ■ ■

■ Les «rois du désert» ont décidé de s'en mettre plein les poches avant de rentrer au pays ! ■

■ Gates, Barlow et Elgin débarquent dans un village irakien : le début des ennuis... ■



■ Elgin intègre un groupe de rebelles irakiens et prend conscience du véritable enjeu de la guerre ■

■ ■ ■ Pour cette partie, nous avons utilisé un procédé chimique lors du développement, qui laisse une sorte de couche argentée sur le négatif. Pour la seconde partie, celle de la chasse au trésor, je voulais donner au spectateur le sentiment de se trouver, comme les soldats, dans un endroit où rien n'a l'air familier, où vous ne savez pas si celui qui vous fait face est un ami ou un ennemi. Visuellement, j'ai donc opté pour quelque chose de très rare au cinéma : j'ai changé la pellicule au cours du tournage. Ça a rendu fou mon chef-opérateur, parce que l'Ektachrome, que nous avons choisi, est une pellicule extrêmement sensible. Mais le résultat est étonnant : toutes les couleurs sont exagérées ou déformées, toutes les lumières semblent surexposées. On est un peu perdu, un peu désorienté, et c'est l'effet que je désirais obtenir. Dans la dernière partie du film, mes héros ont fait un choix moral et retrouvé du même coup un semblant de stabilité. Je suis donc revenu à une pellicule plus classique. J'ai simplement saturé les couleurs pour donner une ambiance plus sympathique, plus chaleureuse. J'ai toujours pensé que la transformation des personnages devait être suivie par une transformation de l'image, mais c'est la première fois, avec **Les Rois du Désert**, que j'applique ce principe.

Ils ont du être inquiets, chez *Warner*, quand vous leur avez annoncé que vous aviez envie de traiter ce film sur un mode aussi osé et novateur ?

Ben, figurez-vous que non. *Warner* a eu les couilles de me laisser faire **Les Rois du Désert** comme je le voulais. Je leur tire mon chapeau. Je ne savais pas ce qui allait arriver quand j'ai proposé le projet. Je leur ai expliqué que je n'avais pas envie d'écrire le film sans être certain de pouvoir le tourner comme je l'entendais par la suite. Ils m'ont répondu que je n'avais pas de soucis à me faire. Ce n'était pas le premier risque qu'ils prenaient. Ils avaient déjà produit des films comme **JFK** ou **Tueurs Nés**. Ils disaient ne pas avoir peur. Et ils ont tenu leur promesse. Je trouve ça vraiment bien.

Les quatre personnages semblent chacun représenter une image différente de l'Amérique.

En effet, ils représentent quatre archétypes différents. George Clooney est le roc, l'adulte désillusionné : il est responsable et intelligent, mais pas du tout heureux de ce qui est arrivé pendant cette guerre. Mark Wahlberg est un gars «normal» : il veut juste ramener un peu d'argent à la maison. Ice Cube ressemble à Mark, le côté black révolté en plus. Et Spike Jonze, c'est l'instable, la bombe à retardement capable d'exploser à tout moment et de tout foutre en l'air. Ils forment un quatuor de types qui essaient simplement de savoir ce qu'ils foutent là.

Je suppose que vous n'avez pas tourné en Irak ?

Euh, non. Pas vraiment facile pour avoir les autorisations de tournage là-bas ! En fait, nous avons tourné dans trois déserts. Un au Mexique, un second en Californie et le dernier en Arizona. Ce fut un tournage long et difficile. Trois mois et demi de bataille ardue contre le stress, les tempêtes de sable et la chaleur. Mais si le public trouve le film intéressant, drôle et novateur, je considérerai cette bataille comme une immense victoire.

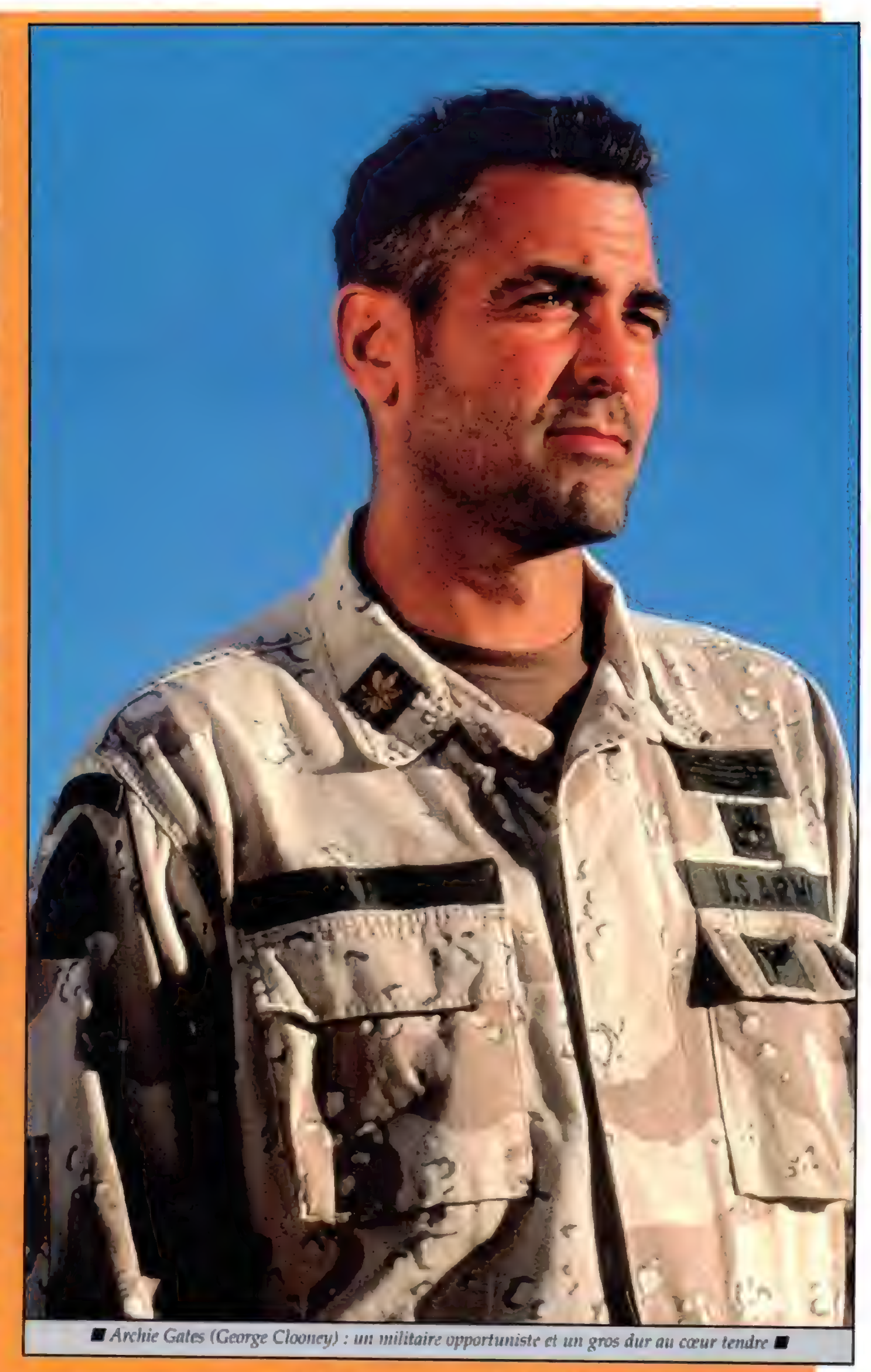
■ Propos recueillis et traduits par **Alex BENJAMIN** ■

■ Elgin (Ice Cube), Barlow (Mark Wahlberg) et Gates (George Clooney) : trois soldats qui n'ont rien compris à la Guerre du Golfe ! ■

l'aventurier de l'or perdu

GEORGE CLOONEY

Pour George Clooney, la période glamour d'URGENCES, UN BEAU JOUR et BATMAN & ROBIN est révolue. C'est ce que laissait déjà croire HORS D'ATTEINTE, le polar de Steven Soderbergh. Confirmation avec LES ROIS DU DÉSERT, où il incarne un militaire baroudeur. Un rôle taillé sur mesure pour cet acteur qui a plus d'une corde à son arc, puisqu'on le découvrira prochainement dans OH BROTHER, WHERE ART THOU ? des frères Coen et THE PERFECT STORM de Wolfgang Petersen. Eh oui, l'ancien sex-symbol télévisuel est en passe de devenir la coqueluche des réalisateurs aventuriers d'Hollywood !



■ *Archie Gates (George Clooney) : un militaire opportuniste et un gros dur au cœur tendre* ■

Les quatre soldats subissent une véritable transformation au cours de leur aventure. Pouvez-vous nous décrire cette métamorphose ?

Ce sont des personnages qui arrivent dans l'histoire avec des œillères. Ils sont aveuglés par leur mission On leur a inculqué que le destin de l'humanité reposait sur leurs épaules de bons soldats américains. Ils doivent détruire l'ennemi, un ennemi qu'on leur a présenté comme haïssable. Ces soldats débarquent dans le désert avec cet état d'esprit. Mais voilà, il s'avère que la guerre est vraiment bizarre : personne ne sait à quoi elle sert, personne ne sait ce qu'il fout là. Nos héros se trouvent donc un autre but : piquer l'or que Saddam a déjà volé aux Koweitiens. Au cours de cette aventure, ils ne sont plus sous le contrôle de l'armée américaine. L'ennemi haïssable d'hier dévoile un caractère humain. Ça leur prend du temps, mais les soldats se débarrassent de leurs œillères. Et c'est irréversible.

La description de la guerre dans *Les Rois du Désert* semble extrêmement réaliste. On est loin des images électroniques diffusées par *CNN* à l'époque, ici tout a l'air bien plus vrai...

Pourquoi en rajouter quand on parle de la guerre ? Il suffit de la montrer en se rapprochant le plus possible de la réalité. Dans les deux premières pages du scénario, il y a cette scène où Mark Wahlberg se demande s'il doit tirer sur des gens ou pas. Il aperçoit un type sur une dune avec un fusil à la main. Alors il tire et le descend. Il est content, il rigole et danse avec ses potes. Pendant ce temps, l'autre gars agonise sur sa dune. Ça ramène tout de suite à la réalité de cette guerre stupide, étrange et cruelle. David O. Russell a un point de vue unique et incroyablement intelligent sur cette question.

Justement, David O. Russell m'a dit que la *Warner* avait «eu les couilles» de produire *Les Rois du Désert*. Partagez-vous son opinion ?

Totalement, oui. Dans l'état actuel de fonctionnement d'Hollywood, ce n'est pas un film facile à monter. J'imagine assez bien le «pitch» du film : «Une comédie noire sur la Guerre du Golfe». Je ne suis pas sûr que beaucoup d'acheteurs seraient prêts à signer ! Ça fait un bail que nous n'avons pas vu de films comme **M.A.S.H.**, dont **Les Rois du Désert** se rapproche pas mal. Comme le film de Robert Altman, il rend légère et drôle une situation extrêmement sérieuse sans jamais faire de clins d'œil au spectateur. **Les Rois du Désert** passe d'un instant à l'autre de la comédie au drame, et ce de façon très intelligente. Je ne crois pas que tous les studios suivraient. Il a fallu à la *Warner* des nerfs solides pour donner leur accord. C'est bien et ça peut faire changer les choses.

N'y-a-t-il vraiment eu aucun moment où le studio est intervenu ?

Si, une fois. Je me souviens qu'ils voulaient se débarrasser du plan où la femme se fait tirer dans la tête. Mais ce plan est primordial dans le film. C'est un moment clé où les personnages changent du tout au tout. Je leur ai parlé sans commencer par ce point précis. Je leur ai juste demandé s'ils avaient aimé le film. Ils m'ont répondu qu'ils l'avaient adoré. Je leur ai alors fait remarquer que sans ce plan, ils n'auraient peut-être pas autant été concernés par cette histoire. Ça a marché : ils ont réfléchi et décidé de le garder.

■ Propos recueillis par **Alex BENJAMIN** ■

Le retour d'Arnold dans un blockbuster où les flingues ne suffisent pas pour combattre le Diable...

■ *Jericho Cane (Arnold Schwarzenegger) : un ex-flic alcoolique et suicidaire à la poursuite de Satan* ■

LA FIN DES TEMPS

« I'll be back ! »

ARNOLD SCHWARZENEGGER

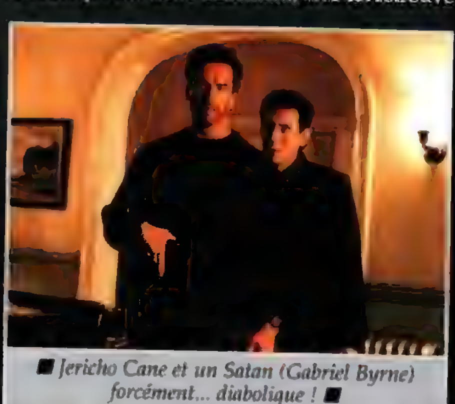
Ces derniers temps, Arnold Schwarzenegger annonçait plus de projets qu'il n'en tournait. A tel point qu'on le pensait porté disparu ! Il faut dire que depuis cinq ans, la carrière du géant autrichien connaissait une sérieuse perte de vitesse. Ses derniers films, L'EFFACEUR et BATMAN & ROBIN, ont tout simplement décrédibilisé son statut de «Last Action Hero», déjà bien endommagé par JUNIOR et LA COURSE AU JOUET. C'est donc transformé qu'il revient dans LA FIN DES TEMPS, en jouant un ancien flic alcoolique et suicidaire, un homme vulnérable qui doit empêcher l'Enfer de s'installer sur Terre. Un rôle de transition à l'aube du nouveau millénaire.

Dans *La Fin des Temps*, vous semblez mettre de côté vos capacités physiques, comme si vous vouliez changer votre image ?

Les temps ont changé. D'après le scénariste, les spectateurs désirent aujourd'hui du suspense. Ils ne veulent plus que les enjeux et la direction du film leur soient clairement exposés dès la première scène. Avec moi sur l'affiche, il redoutait que le public connaisse à l'avance le dénouement. Il voulait donc que mon personnage soit vulnérable afin que le public soit surpris, qu'il ne sache pas si j'allais finir victorieux, possédé ou à la morgue ! Je ne suis pas toujours en mesure de protéger Christine dans le film. Sa belle-mère a de terribles pouvoirs, et elle m'envoie par exemple valdinguer à l'autre bout de la pièce. Aux projections-test, nous avons eu sur cette scène une excellente réaction des spectateurs qui ne savaient plus dans quelle direction le film allait partir.

***La Fin des Temps* est-il plus important pour vous que vos précédents films ? Doit-il vous permettre de vous imposer comme LA star du film d'action du nouveau millénaire ?**

Chaque film que j'ai pu faire était pour moi le plus important. Maintenant, bien sûr, avec du recul, je me demande comment j'ai pu le croire en ce qui concerne certains d'entre eux. La Fin des Temps représente plusieurs choses. Comme vous l'avez dit, il annonce mon retour. J'ai repoussé des projets moins ambitieux lorsque celui-ci m'est parvenu, car il signifiait une sorte de big-bang, un film à gros budget avec un sujet très marqué dans le temps. Je le trouvais bien écrit. De plus, ses implications religieuses me satisfaisaient à plus d'un titre. Quand le script a été fini, j'ai suggéré qu'on le montre à plusieurs leaders religieux afin qu'ils pointent, le cas échéant, des choses importantes que nous aurions pu oublier. Finalement, on s'est retrouvé



■ *Jericho Cane et un Satan (Gabriel Byrne) forcément... diabolique !* ■

à changer radicalement la fin du film ! On voulait résoudre le problème de manière inédite, ce qui s'est traduit par deux mois de tournage supplémentaires. Je ne souhaitais pas avoir recours aux armes, à notre propre création du Mal. Concrètement, à la fin du premier script, le Diable n'avait plus de pouvoir et je le renvoyais chez lui en sortant l'artillerie lourde. Les leaders religieux étaient unanimes et pensaient que, puisque ce film se voulait à cheval sur les deux millénaires, son message devait être un message de paix, de dialogue, de négociation et de force intérieure. Le scénariste n'était pas très content qu'on retouche à son œuvre, mais je pensais de mon côté qu'il s'agissait là d'une suggestion brillante. Je me suis dit : «Voilà le vrai sens de l'histoire. Et personne ne s'attendra à ça de ma part !». D'habitude, c'est moi qui déclenche les flammes de l'enfer. Dès lors, la confrontation dans l'église a été chamboulée. Je n'ai plus le choix des armes : il ne me reste que la foi.

Les religieux que vous avez consultés n'ont pas objecté à la manière dont ils étaient décrits ?

Seule une infime partie du Vatican est décrite de manière négative. Mais le message de paix dans **La Fin des Temps** est dicté par le Pape en personne. Il faut se souvenir que dans chaque religion, vous trouvez des gens mauvais. Le catholicisme a eu ses mauvais moments, comme les Croisades, et dans toutes les religions, vous trouvez des gens qui pensent que la violence aide à résoudre les problèmes. Dans le film, le Pape dit non à la violence. Même dans les pires situations, il faut savoir garder la foi.

Quelle est votre position au sujet de la polémique actuelle sur les armes, avec Charlton Heston qui milite en faveur de leur libre possession ?

Je connais très bien la question. Il dit en fait qu'on devrait davantage respecter la loi. Je ne suis pas toujours d'accord avec le discours de Charlton Heston, mais je pense qu'il a raison de souligner que le problème n'est pas tant les armes elles-mêmes, mais plutôt les lois qui sont transgressées. Primo, on a une loi stipulant qu'on n'a pas le droit d'être armé. Deuxio, il est interdit à tout mineur de posséder une arme. Pourtant, si un gamin veut en avoir une, il peut la trouver. Il peut même se procurer un fusil à pompe. Donc, ce n'est pas tellement la question des armes qui est en jeu, mais celle de savoir si on décide de faire ou non appliquer la loi et de punir ceux qui l'enfreignent. L'administration libérale ferait mieux de la suivre à ■■■

■■■ la lettre, pour que les vendeurs d'armes restent en prison. Lorsqu'ils sortent, ils recommencent, et personne ne fait rien contre ça. Après, on se demande comment ces armes arrivent entre les mains des enfants. Voilà ma position. Par ailleurs, ce ne sont pas les armes qui tuent, mais ceux qui s'en servent. Les armes sont les outils, mais pour qu'il y ait meurtre, il faut que quelqu'un pousse la détente. Que se passe-t-il dans le cerveau d'un gamin qui vient à l'école avec un revolver et qui tire sur ses camarades ? Tout est possible. Ils peuvent aussi venir avec des explosifs et tout faire sauter. C'est l'esprit en question qui est dérangé. Et comment en arrive-t-on là ? Parce que l'enfant n'est pas assez surveillé, parce qu'il est livré à lui-même. C'est un gros problème aux Etats-Unis. Les parents travaillent du matin au soir, alors que les enfants sortent de l'école à deux heures de l'après-midi, et passent le reste de la journée sans aucune surveillance. Ils veulent faire partie d'une famille, mais LA famille n'est pas là. Alors ils intègrent des gangs, qui sont comme des familles. C'est le résultat d'un terrible laisser-aller. Et les politiciens, plutôt que d'assumer leur part de responsabilité, préfèrent montrer du doigt les groupes de rock, qui sont accusés de pousser à la violence à travers les paroles de leurs chansons. Ils accusent aussi Hollywood, les journaux télévisés, tout le monde sauf eux-mêmes. En revanche, si quelque chose va bien, ils se félicitent d'avoir pris les bonnes décisions et d'avoir su si bien gérer la situation. C'est la contradiction typique. Mais les sondages parlent d'eux-mêmes, puisqu'on s'aperçoit que les deux professions les moins respectées par les citoyens sont avocat et politicien. Personne ne leur fait confiance.



■ *L'église à l'heure de l'informatisation : pratique pour la chasse au Diable !* ■

Vous avez créé plusieurs associations caritatives qui semblent représenter beaucoup pour vous. A votre avis, que devrions-nous faire au siècle prochain pour éviter les erreurs passées ?

C'est avant tout une question de tolérance : ne pas juger la religion, la couleur, le passé des autres. Il faut vivre et laisser vivre. Je viens d'un pays dont l'histoire, sur le plan de la tolérance, est terrible. L'Europe en général est concernée. A moi de démontrer aux nouvelles générations ce qu'elles doivent éviter. Ceux qui ont évité de vivre ces préjudices l'ont toujours fait grâce à l'éducation, en apprenant à comprendre l'autre. J'ai vu cela aux Etats-Unis, à UCLA, où un chef indien expliquait le massacre de son peuple. J'étais outré. Il faut arrêter cela et seule l'éducation vous permet de réagir ainsi. Le préjudice est inscrit à plus ou moins grande échelle dans nos comportements animaux. A la différence des bêtes, nous avons un cerveau qui nous permet de nous confronter à ces problèmes, et de les contrôler. C'est une émotion, apprenons à nous en rendre maître. C'est ce que j'ai toujours prêché.

Vous pensez que c'est votre rôle ?

C'est le devoir de chaque être humain d'aider ceux qui en ont besoin. Je crois à cette phrase de John Kennedy : «Ne vous demandez pas ce que le pays peut faire pour vous, mais plutôt ce que vous pouvez faire pour le pays». Je crois qu'il faut se demander ce que l'on peut faire pour atténuer la souffrance des autres. C'est notre devoir à tous. Si chaque matin, on se lève en se demandant ce que l'on peut faire pour aider les autres, c'est un bon début. Ça peut être donner à manger à un sans-abri, ça peut être n'importe quoi. La plupart du temps, on ne pense qu'à soi, mais en vieillissant, et en ayant une famille, on commence à penser à ce genre de choses.

Croyez-vous au surnaturel, au Diable ?

Je crois en un Dieu et un Diable. Je crois en tout cas qu'il y a quelque part dans cet univers une force diabolique. Appelez-le Satan si vous voulez. Dans **La Fin des Temps**, nous avons tous projeté ce que nous pensons être le Bien et le Mal et ce à quoi ils ressemblent. C'est notre version des choses, basée sur notre religion.

Jusqu'à récemment, la religion n'était pas considérée comme quelque chose de porteur...

MORTEL COMBAT

Idée lumineuse pour Arnold Schwarzenegger que d'effectuer son come-back dans le contexte d'un film fantastique. Un genre auquel il ne s'est frotté que via la SF, avec pour résultat certains de ses meilleurs films (**Terminator**, **Predator**, **Total Recall**). Mais qui dit Schwarzie dit [illegible] action pyrotechnique. Intégrée par de véritables metteurs en scène (Cameron, McTiernan, Verhoeven), celle-ci devient un élément essentiel au [illegible] dynamise sa cohérence. Placidement mise en place par le fonctionnaire d'Hollywood qu'est devenu Peter Hyams, elle se borne à faire acte de présence et semble tout droit sortie d'un autre film. Etouffé dans l'oeuf par la volonté d'une star de [illegible] un public déçu par ses dernières pitreries (**L'Effaceur**, **Batman & Robin**), bâclé par un tournage chaotique (Hyams a remplacé au pied levé l'as du clip Marcus Nispel, viré du projet), **La Fin des Temps** n'est donc pas un grand film, loin s'en faut. Arnold y incarne Jericho Cane, un ex-flic reconverti dans la sécurité, rendu alcoolique et suicidaire par la perte de sa famille. Un [illegible] au bord du gouffre, à l'approche du réveillon de la fin du siècle, qu'il devra passer seul avec sa douleur à moins de mettre fin à ses jours. Une période de liesse et de démence collective dont Satan profite pour prendre forme humaine dans le but de s'accoupler avec Christine York, une jeune femme qui lui a été promise dès sa naissance, et que convoitent également les commandos du Vatican. Sitôt cette union consommée, il [illegible] sur Terre... C'est là qu'intervient Jericho, [illegible] d'abattre un prêtre qui avait pour mission d'éliminer Satan, lequel se déplace désormais sous les traits d'un respectable banquier. Son enquête conduit Jericho jusqu'à Christine, qu'il prend sous sa protection.

Si **La Fin des Temps** redore tout de même le blason terni de l'Autrichien, c'est parce qu'entre deux scènes d'action bruyantes qui semblent avoir été tournées avec des moufles tant elles sont bordéliques (avec l'inévitable ambiance glauque à la **Seven**), Hyams fait surgir des images choc, voire carrément flippantes. Par exemple lorsque Satan prend possession du corps qu'il a choisi ou qu'il fait revivre à Jericho l'assassinat de sa famille, ou encore quand il précipite un ado sous les roues d'un bus en l'interpellant doucement alors qu'il traverse. Difficile aussi de ne pas être troublé par la scène où il embrase la libido d'une femme et de sa fille, les amenant à partager sa couche dans une étrange séquence de triolisme incestueux. Mais s'il est vrai que Lucifer se taille la part du lion, donnant l'occasion à Gabriel Byrne de nous offrir un cabotinage réjouissant, l'image la plus mémorable reste celle de Jericho, [illegible] Diable a fait [illegible]. Une image qui renvoie directement au terrifiant Prince des Ténèbres de John Carpenter. Ces quelques passages rattrapent partiellement un script bourré d'incohérences flagrantes et de raccourcis narratifs. Et puis, bien sûr, il y a Schwarzenegger, dont le charisme intact prend ici une forme de noblesse. **La Fin des Temps** offre donc une dose généreuse d'action et de satanisme apte à satisfaire le plus grand nombre. Un pur produit, en somme, mais traversé d'images brutales et déstabilisantes qui le rendent cent fois meilleur que **Le Témoin du Mal** et autre **Associé du Diable**.

■ Cédric DELELÉE ■

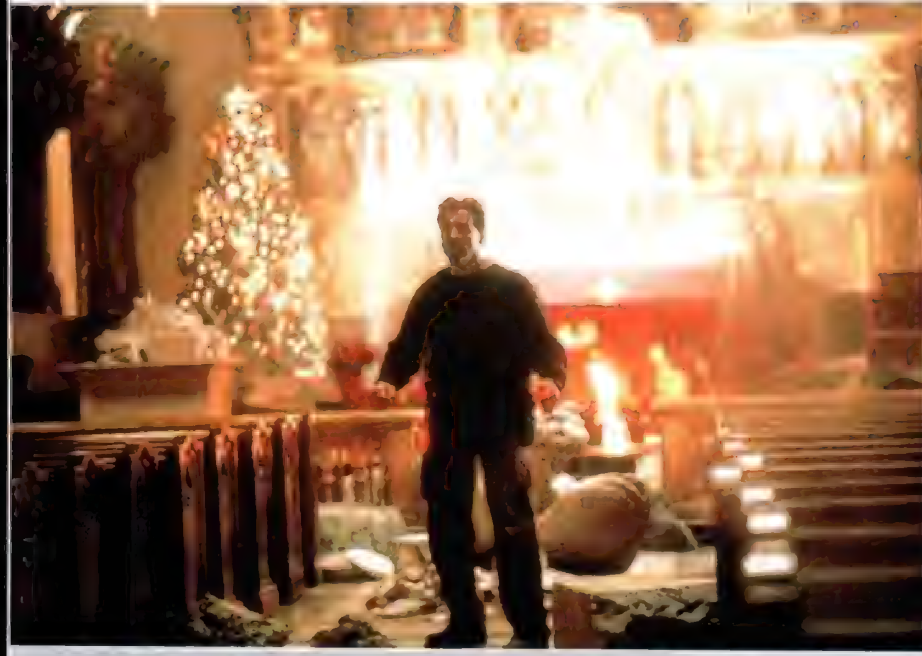
Metropolitan Filmexport présente Arnold Schwarzenegger dans une production **Beacon Pictures** *LA FIN DES TEMPS* (*END OF DAYS* - USA - 1999) avec Gabriel Byrne - Kevin Pollack - Robin Tunney - Rod Steiger - Matt Gallini - Udo Kier **photographie** de Peter Hyams **musique de** John Debney **effets spéciaux supervisés par** Eric Durst **créatures conçues par** Stan Winston **scénario de** Andrew W. Marlowe **produit par** Armyan Bernstein et Bill Borden **réalisé par** Peter Hyams

15 décembre 1999 **2 h 04**

On peut actuellement constater une plus grande vulnérabilité chez les gens, qui sont inquiets à l'heure où le changement de millénaire approche. Certains redoutent même véritablement la fin du monde. C'est pour cette raison que **La Fin des Temps** m'intéressait, parce qu'il traite de cet événement et arrive au moment où tout le monde en parle. Le timing est parfait. Vous pouvez ainsi considérer le film comme vous considérez le changement de millénaire, sérieusement ou comme un pur divertissement.

Il semblerait que le FBI soit très concerné par la fête du millénaire à New York et qu'on y craigne des actes terroristes. Qu'en est-il ?

Si j'en avais la moindre idée, j'appellerais le FBI pour leur donner des tuyaux ! Tout ce que je sais, c'est qu'il y a une véritable fièvre au sein des foules, que beaucoup s'imaginent que quelque chose est sur le point de se produire. Je ne pense pas que quoi que ce soit d'important arrive, mais c'est seulement mon opinion. Beaucoup de gens, surtout les plus religieux, croient en une sorte d'armaggedon. Ils ont fait le plein d'eau et de provisions. Avec la complicité active des médias, qui ont imposé la réalité du changement de millénaire, l'excitation est à son comble, quand bien même il nous reste encore un an avant ce véritable changement.



■ *Un final explosif où l'arme fatale de Jericho Cane n'est pas celle qu'on croit* ■

Votre nom est associé à de nombreux projets, comme *I Am a Legend, Terminator 3, Total Recall 2, Doc Savage,* mais aucun d'entre eux ne voit le jour. Rencontrez-vous des difficultés à obtenir le feu vert pour certains projets ces derniers temps ?

C'est plus facile pour moi que pour beaucoup d'autres. Il y a en fait très peu de studios qui peuvent se permettre des films à gros budget. Ils se font constamment racheter les uns les autres. Beaucoup de projets sont mis en attente, mais personne ne prendrait la décision d'annuler un des miens. Pour **I Am a Legend**, par exemple, les producteurs Terry Simmons et Bob Daily venaient tout juste d'accuser cinq bides consécutifs. Ce qui arrive fréquemment. Mais ils se sont quand même retrouvés sur le banc des accusés alors que deux ans auparavant, ils cumulaient les succès. Ted Turner a néanmoins déclaré qu'il fallait arrêter les frais, qu'il limitait les budgets à 80 millions de dollars. Or, ils avaient estimé le budget du film à 170 millions. Ils m'ont demandé si je voyais un moyen de faire ce film pour 80 millions, en tout cas sous la barre des 100. Je leur ai répondu qu'il fallait voir avec Ridley Scott, qui avait en tête un film épique. Comment voulez-vous filmer avec un budget raisonnable un Los Angeles déserté, sans personne, sans voiture, avec des immeubles délabrés à perte de vue ? Je leur ai dit qu'en attendant la résolution du problème, je m'engageais sur **La Fin des Temps**, un projet lui aussi déjà en attente depuis un an et demi. Il en est de même avec **Crusades**. Quand des projets coûtent aussi cher, il vous faut y réfléchir à deux fois, vous assurer que le studio soit confiant à 100%. Mais tous ces films se feront.

Est-ce difficile de trouver un bon scénario à Hollywood ? ■ ■ ■

■ *Séquence action dans le métro : quand Satan attrape de justesse dans le dernier wagon...* ■

■■■ C'est la complainte la plus récurrente chez les acteurs. Je crois que ça a toujours été le cas. Les studio se plaignent aussi. C'est normal, tous les scénarios ne peuvent pas être bons. Le vrai problème, c'est d'arriver à se protéger des mauvais en ne se laissant pas séduire par l'argent. Souvent, plus les scénarios sont mauvais, plus les budgets sont gros. On m'a proposé le double de mon salaire habituel pour certains films qui s'annonçaient épouvantables. Avant de me lancer dans un film, je me demande toujours si j'accepterais de le faire gratuitement. Ce qui ne veut pas dire que j'ai fait que des bons films ! J'ai aussi commis quelques erreurs. Le truc, c'est d'arriver au moins à faire plus de bons films que de mauvais.

Etant donné votre âge et vos récents problèmes de santé, avez-vous pensé à changer de registre en tant que comédien ?

Je n'ai jamais eu de problèmes de santé. J'avais un problème génétique au niveau du cœur : il est réglé. Je n'y pense plus, c'est de l'histoire ancienne. Quant à ma carrière, je continuerai à faire des films d'action car physiquement et mentalement, je suis plus rusé, plus talentueux que je ne l'étais il y a dix ans. Il est donc naturel que je choisisse des projets où je mettrais cela à contribution. Sur mes films récents, j'ai fait mes cascades comme je le faisais il y a dix ou vingt ans. Vieillir, c'est pour les lavettes ! J'ai une famille, des enfants, de l'expérience. Nous changeons de millénaire, nous sortons d'un siècle qui fut le plus violent que l'humanité ait connu. J'ai la possibilité de me retourner et de constater ce qui a été accompli dans ma carrière. Je grandis, je deviens plus sage et comme on ne cesse jamais de changer, j'aimerais que mes prochains films d'action soient plus positifs. On pourrait aborder le millénaire avec ce type de message.



■ *Christine York (Robin Tunney), la fiancée du Diable* ■

Que pensez-vous des résultats aux électorales de Mr Haider en Autriche (un néonazi très populaire, NDR) **?**

Trois quarts des Autrichiens ont quand même voté contre lui. Ce qui signifie qu'ils sont tout de même engagés dans la bonne direction. Ils veulent intégrer la communauté internationale et endosser les responsabilités qui vont avec, alors qu'Haider continue de penser l'Autriche comme une entité détachée du monde. Il est venu dernièrement à New York rencontrer des représentants de la communauté juive et leur montrer sa bonne foi. Je pense néanmoins que s'il montre patte blanche, il peut se révéler un bon leader pour l'Autriche. Il a l'intelligence, le charisme, mais il faudra bien à un moment qu'il annonce clairement ses opinions et ses vues, qu'il se dévoile. A-t-il fait et dit toutes ces choses par le passé uniquement pour se faire élire ? Est-il juste un opportuniste ? A l'heure qu'il est, c'est une girouette. Et l'Autriche doit faire partie de la communauté internationale. Aucun de nous ne peut rien faire seul. Moi, si je n'ai ni public, ni équipe, pas de caméraman, pas de réalisateur, je fais quoi ? Rien. On fait tout ensemble. Gagnons de l'argent ensemble et prospérons ensemble.

Vous avez récemment déclaré vouloir réaliser un nouveau film pour la télé. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit de la vie d'un immigrant prusse qui fut le premier grand boby-builder. Il intégra un cirque, devint une célébrité et connut une fin dramatique. Cela fait partie d'un cycle de films sur l'immigration que je veux faire.

Quel sera votre prochain film ?

Je viens de commencer le tournage d'un thriller d'action dont le sujet est le clonage. C'est un thème qui revient de plus en plus dans le cinéma actuel. Le scénario est formidable et pose la question du clonage de l'être humain. Je suis assez optimiste quant au résultat.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** et **Hélène NUNEZ** ■

■ *Jericho Cane & son collègue Chicago (Kevin Pollack) dans les ruelles d'un New York fin de millénaire* ■

le Diable dans la peau

GABRIEL BYRNE

Les producteurs de LA FIN DES TEMPS s'en sont vite rendu compte : opposer Schwarzenegger à un jeunot est un concept à éviter. D'abord pressenti, Vincent Gallo est donc rapidement remplacé par Gabriel Byrne, un acteur irlandais chevronné avec vingt ans de carrière derrière lui. Egalement scénariste (LE CHEVAL VENU DE LA MER) et producteur (AU NOM DU PÈRE), il était un gangster dans MILLER'S CROSSING, un éducateur dans NOM DE CODE : NINA et même D'Artagnan dans L'HOMME AU MASQUE DE FER. Pour l'heure, il se glisse dans la peau d'un Diable venu réclamer sa promise.



■ *Satan (Gabriel Byrne) : quoi de mieux qu'un respectable banquier pour passer inaperçu ?* ■

Quelle est votre vision du Diable ?

Quand j'étais enfant, je l'imaginais de façon plutôt primitive, comme un homme drôle et cruel à la fois, qui riait aux éclats en contemplant les damnés brûler dans les flammes éternelles de l'enfer. A l'instar de beaucoup de gosses, je croyais qu'il avait un corps écarlate, une longue queue fourchue et deux cornes dressées sur la tête. En grandissant, je l'ai identifié à Hitler, à des hommes ouvertement mauvais, qui aiment faire et voir souffrir les autres.

Ça vous a aidé à construire votre personnage ?

Absolument. Sinon, comment voulez-vous jouer le Diable ? C'est tout simplement impossible. Personne ne sait à quoi il ressemble ni même s'il existe ! Comme je voulais éviter d'être influencé, j'ai délibérement refusé de voir ce qu'avaient fait Robert De Niro, Jack Nicholson ou Al Pacino. J'ai donc laissé divaguer mon imagination pour composer ce rôle moi-même de A à Z, en essayant qu'il ne soit pas trop sérieux. Je voulais le jouer avec un certain sens de l'humour, car les hommes maléfiques sont souvent cyniques.

Vous en avez discuté avec Peter Hyams ?

Non, pas vraiment. Peter s'occupe davantage des effets et de la technique. D'ailleurs, il assure lui-même la photographie de ses films, ce qui lui demande beaucoup de temps. Ses indications restent donc minimales. Il vous demandera d'atténuer ou de renforcer votre jeu à différentes occasions, mais c'est tout. Ce n'est pas plus mal pour un acteur, parce que certains réalisateurs, à force de vous diriger, peuvent vous rendre fou. Jouer doit venir de l'intérieur, il faut se sentir en sécurité pour se laisser aller. De toute façon, un acteur ne peut pas respecter un rôle à la lettre tel que le réalisateur l'a imaginé. On ne peut jouer que sa propre version d'un personnage. Le metteur en scène peut vous aider en vous donnant quelques indications, ce qui est bien suffisant. Mais le pire, c'est de tomber sur un réalisateur qui vous dit : «Quand tu lèves ton verre de la main droite, mets ta main gauche dans la poche». Du coup, vous vous concentrez sur un détail et ça coince. Jouer doit être quelque chose de naturel, d'instinctif.

Vous jouez le Diable dans *La Fin des Temps*, et bientôt, on pourra vous découvrir en prêtre qui vole à la rescousse d'une jeune fille possédée dans *Stigmata*. C'est plutôt ironique...

Tout à fait. Et pourtant, c'est un hasard total. Je n'étais même pas au courant de l'existence de **La Fin des Temps** lorsque je tournais **Stigmata**. Lorsqu'on m'a proposé de jouer le Diable, j'ai accepté en trouvant le défi amusant. Je venais d'interpréter un homme d'église foncièrement bon et voilà qu'il fallait que je me glisse dans la peau d'une ordure. C'est très agréable de passer d'un extrême à l'autre. J'aime autant jouer les gentils que les méchants. Je veux faire des westerns aussi bien que des polars, comme **Usual Suspects**. Ou des films de gangsters, comme **Miller's Crossing**. J'ai joué des rôles très différents tout au long de ma carrière : des gitans, des pirates, des gangsters, des prêtres, et maintenant le Diable. C'est presque une consécration !

A vos débuts, vous étiez attiré par les rôles très sombres, comme dans *Excalibur* et *La Forteresse Noire*...

Je n'ai pas vraiment choisi, en fait. Ce sont tout simplement les deux premiers films qu'on m'a proposés. A cette époque, comme je ne faisais que du théâtre, je n'étais pas vraiment en position de choisir mes rôles. Ne gagnant pas bien ma vie, je voulais à tout prix faire un film. Alors je passais des auditions dans l'espoir d'être retenu. Je garderai toujours un bon souvenir de ma collaboration avec Michael Mann sur **La Forteresse Noire**. C'est un réalisateur exceptionnel, j'ai beaucoup de respect pour lui. Ça fait maintenant presque trente ans qu'il travaille à Hollywood, sans forcement se plier aux normes habituelles.

Vous avez publié un livre, «Pictures in my Head». Vous écrivez depuis longtemps ?

J'avais écrit une série de textes pour la radio et quelqu'un m'a conseillé de les réunir pour en faire un livre. Je crois que c'est important de réfléchir à sa propre vie, à ce que le monde représente pour vous. Ça fait partie du travail de comédien, où il s'agit d'exprimer ce qu'on est. Mais c'est très difficile d'être écrivain à plein temps. J'ai commencé par faire du journalisme au début de ma carrière. J'ai écrit des petites histoires, puis j'ai rejoint la rédaction d'un journal. J'adorais écrire ces histoires, faire des interviews. Mais une fois rentré chez moi, il fallait les retravailler, remettre un bout ici, en enlever un là et c'est quelque chose qui m'ennuyait terriblement. Vous, ça vous plaît ?

Oui.

C'est la différence entre nous !

Niveau bière, vous préférez la *Guiness* ou la *Smithwicks* ?

(rires) Mon père travaillait à la fabrique *Guiness*. J'ai passé une grande partie de mon enfance à ses côtés, dans cette usine. D'un point de vue émotionnel, c'est bien plus fort pour moi. Il n'y a aucun doute, c'est la *Guiness* !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

Par l'auteur des TETSUO, l'histoire d'un «salary man» plongeant dans les bas-fonds de Tokyo.

BULLET BALLET

dans l'enfer des gangs

SHINYA TSUKAMOTO

Peut-être ne connaissez-vous pas encore Shinya Tsukamoto, l'auteur cultissime de TETSUO 1 et 2, d'HIRUKO THE GOBLIN et du tétanisant TOKYO FIST. Mais de toute façon, vous avez déjà certainement fantasmé son cinéma : jusqu'au-boutiste, hyperactif, intensément physique, une conjugaison stupéfiante de cinéma dit «d'auteur» et de pulsions explosant à l'écran sans la moindre retenue. Obsédant et graphiquement inoubliable. Comme si Chris Marker se mettait à filmer à la sauce TEKKEN 3 sur des scripts de David Cronenberg. Après l'hyperbolique TOKYO FIST, Tsukamoto nous livre un BULLET BALLET qui renoue avec le style commando de ses débuts. Attention, ce type dangereusement doué vous livre une fraction de sa recette.



■ Goda (Shinya Tsukamoto) : le suicide de sa compagne l'a coupé de la réalité ■

***Tokyo Fist* était en couleur. Qu'est-ce qui vous a poussé, sur *Bullet Ballet*, à revenir au noir et blanc ?**

Je ne considère pas le noir et blanc comme un élément particulier. Pour moi c'est de la couleur, dans sa version simplifiée. Et cette simplicité me plaît lorsqu'on a moyen de combiner ces «couleurs». Dans mes films précédents, y compris ceux en couleur, j'ai essayé de ne pas trop recourir à la gamme complète. **Tetsuo II**, par exemple, combinait surtout deux couleurs, le bleu comme symbole de l'urbanité et l'orange comme symbole de la chair humaine. Ces couleurs sont sélectionnées en fonction du thème du film. Sur **Bullet Ballet**, je cherchais à donner aux personnages et à l'histoire une teinte réaliste. Avant ce film, j'avais recours à des angles larges qui amenaient des images plutôt exagérées, mais cette fois-ci, je voulais donner l'impression d'événements réels. J'ai ainsi eu recours fréquemment à des objectifs photographiques. Je crois que Tokyo ressemble de plus en plus au New York du passé en ce qu'il devient un centre du crime, et l'utilisation du noir et blanc renvoie à une certaine image qu'on a eue de New York.

Une fois de plus, votre héros est un salary-man. Que représente cette condition à vos yeux ?

Les salary-men représentent la croissance rapide du Japon, et ils sont également responsables de ce que Tokyo est progressivement devenu. Ils travaillent en groupe et ont créé une société qui, en retour, les protège. Elle les protège même du risque de voir ou de sentir la mort, tout en leur conférant un stress terrible, le stress lié au besoin de carrière, de succès, de gagner. Je crois que ce sont eux qui réagiront le plus violemment quand leur degré de stress aura dépassé le point de non-retour. Lorsque je décide de faire un film sur Tokyo, ces salary-men me sont indispensables.

Il semble que vous refaites le montage de vos films en fonction de l'accueil du public dans les différents festivals. N'est-ce pas ici une forme de projection-test typiquement hollywoodienne que vous vous imposez ?



■ Chisato (Kirina Mano) : une jeune fille auto-destructrice en quête d'émotions fortes ■

J'espère être celui qui juge de l'équilibre final entre les éléments artistiques et les éléments de divertissement. En ce qui concerne les changements au montage, il m'arrive de m'opposer aux producteurs sur certains points, mais en ce qui concerne le public, tant que leurs réactions ou suggestions me semblent appropriées, intéressantes, je ne suis pas du tout opposé à l'idée d'opérer des changements. J'assure moi-même, cela va sans dire, ces changements.

Bien que vos films soient à la croisée de multiples influences (manga, cinéma d'auteur, underground, scène post-punk/industrielle...), vous incarnez un genre à vous tout seul. N'avez-vous pas peur d'être piégé par le style que vous avez créé ?

Je ne me suis jamais senti piégé par mon propre style. A vrai dire, «mon propre style» m'importe peu, et rien ne m'empêchera de tenter de multiples expériences.

Le public adolescent semble répondre presque instantanément à vos images. Croyez-vous qu'un effort de distribution mondiale pourrait révéler le potentiel vraiment commercial de vos films ?

Je ne me considère pas suffisamment optimiste pour croire que mes films puissent être des succès instantanés. Néanmoins, je suis conscient de la manière avec laquelle le budget d'un film affecte la portée de son public. Si je devais faire un film à vocation internationale, ma manière de le faire serait différente. D'ailleurs, cette éventualité me séduit. J'aimerais explorer ce potentiel commercial tout en tâchant de conserver une certaine exigence artistique. J'ai toujours considéré mes films comme des œuvres «cultes et divertissantes», mais le sens de cette définition évolue de film en film.

De jeunes réalisateurs américains, tel l'auteur de *Pi*, Darren Aronofsky, vous citent ouvertement. On a même vu un clip de Billy Idol qui reprenait totalement le visuel de *Tetsuo*. Quels sont vos sentiments par rapport à cette reconnaissance et ces «emprunts» ?

Je suis flatté. Lorsque je travaillais sur des œuvres plus commerciales, j'avais moi-même le sentiment d'emprunter énormément aux autres, et je me voyais bien devenir celui que l'on copierait. Alors pourquoi pas... Tout ça n'est pas désagréable. Mais je ne suis pas du genre à me reposer sur des lauriers passés. Je ne serais pas contre l'idée de faire un film aux Etats-Unis qu'on titrerait «This is it ! This is the film !».

Justement. Je suis de ceux qui pensent que votre style s'exporterait plutôt bien à Hollywood. Si vous avez l'occasion d'y faire un film, quels seraient vos exigences ?

Ce serait d'abord un film indépendant, une manière de m'assurer un contrôle artistique maximal. Si ça marche, je passerais au stade supérieur. J'ai d'ailleurs plusieurs projets et idées qui sont inconcevables en dehors d'une production à gros budget. Il faudrait donc que je me crée un CV filmique sur place afin de mieux influencer la production de tels projets. Mais il ne s'agit que d'un souhait de ma part, et je ne suis pas sûr de pouvoir un jour le concrétiser. Je me vois plus comme un artiste que comme un réalisateur capable d'influer, politiquement parlant, sur la manière dont se monte une grosse production hollywoodienne.

Le Japon reste perçu en Occident comme une société schizophrène, tiraillée entre une extrême modernité et le poids d'un passé culturel très rigide. Pensez-vous incarner cette schizophrénie ou plutôt en être une forme d'échappatoire ?

Quel mal y-a-t-il à être schizophrène ? C'est quelque chose de logique pour un être intelligent que de se tourner vers une évolution technologique tout en se basant sur son héritage culturel. C'est l'équilibre de ces extrêmes qui fait toute la différence. Effectivement, le Japon a du mal à conserver cet équilibre. La coexistence serait idéale mais je doute qu'une telle société voie le jour.

Alors que le jeu vidéo se découvre de nouvelles ambitions artistiques, voyez-vous un pont entre vos films et cette industrie très présente au Japon ?



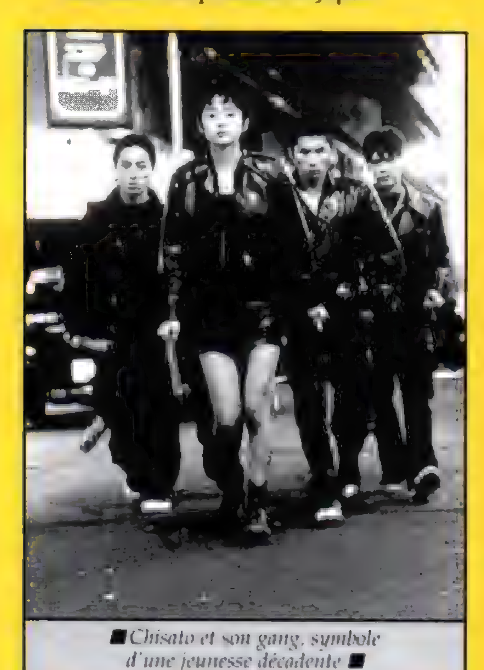
Le gang avant un affrontement qui va tourner au bain de sang

La vérité, c'est que je ne joue pas. On me l'a même souvent demandé. Je suis conscient des progrès de modes d'expression dans ce domaine, mais je crois sincèrement que les jeux et les films restent des médias très différents quels que soient les éléments qui les rapprochent.

Ayant flirté avec la pub, n'avez-vous pas peur que, à la manière d'un David Fincher, celle-ci vous poursuive ? Qu'au lieu de vendre un produit, vous vous retrouviez à vendre un concept ?

Les avantages et les inconvénients du fait de travailler dans la pub sont multiples. Lorsque j'en faisais, je n'avais pas le temps de lire ou de travailler des scripts. D'un autre côté, j'étais très entraîné à faire en sorte qu'un concept ou une image fonctionne immédiatement. Ceci pourrait être considéré comme un désavantage. Mais c'est ce désavantage même qui m'a fait me détacher de la subtilité, qui est une des données fondamentales du cinéma indépendant japonais. De plus, l'industrie de la pub m'a permis d'en savoir bien plus sur le découpage et la technique en général. Ceci acquis, je peux aujourd'hui me concentrer sur l'écriture tout en restant par ailleurs conceptuel. Ce serait idéal que ces deux éléments se conjuguent harmonieusement dans mes films à venir.

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**



Chisato et son gang, symbole d'une jeunesse décadente

DE BRUIT ET DE FUREUR

Même si Tsukamoto s'est essayé, en quatre films (**Hiruko the Goblin** était alimentaire), à des genres différents, il a conservé une certaine constante d'une œuvre à l'autre, avec cet élément récurrent qu'est le rapport entre la chair et le métal : évident et fortement sexuel dans les deux **Tetsuo** (rappelez-vous cette énorme vrille qui remplaçait le phallus du héros), il devient plus accessoire dans **Tokyo Fist** (la copine du personnage principal est une adepte du piercing outrancier), pour finalement n'être plus qu'un détail scénaristique dans **Bullet Ballet**, sous la forme d'une arme à feu, un objet qui sert à infliger toutes sortes de châtiments et que le réalisateur filme de manière fétichiste. Comme si Shinya Tsukamoto avait enfin dépassé son fantasme pour le maîtriser complètement.
Goda (Tsukamoto lui-même), un employé modèle, apprend en rentrant chez lui que son amie s'est suicidée à l'aide d'un revolver. Un événement tragique qui le déconnecte de la réalité et le plonge dans un monde de violence. Désormais, Goda nourrit un désir de vengeance contre ses propres démons, et ceux d'un quartier malfamé de Tokyo, où il déambule chaque soir désespérément à la recherche d'un flingue. C'est ainsi qu'il rencontre Chisato (Kirina Mano), jeune femme auto-destructrice et membre d'un gang qui prend un malin plaisir à le racketter et à le dérouiller. Jusqu'au jour où le hasard met un revolver entre ses mains. Goda laisse alors libre cours à ses pulsions les plus refoulées et va même prêter main forte au gang, devenu la cible d'un mystérieux tueur...

Plus encore que de raconter une histoire, Tsukamoto s'applique avant tout à montrer des faits, tel un sociologue plongé dans une société décadente. Ainsi, sa dénonciation des armes et de la violence (parallèle entre un simple revolver et des images de guerre) passe d'abord par la fascination de cette forme de pouvoir (l'obsession de Goda pour les armes se substitue peu à peu à sa compagne). Un bon moyen pour montrer sans retenue la dégénérescence de Tokyo et d'une partie de sa population. Par extension, Tsukamoto s'en prend bien sûr à la société japonaise en général, concluant cette fable très sombre en donnant à un assassin mystérieux le rôle de la Mort, comme pour signifier que les plus «enlisés» ne peuvent échapper à leur destin. **Bullet Ballet** est le film le plus abouti et le plus mâture dans le style que le cinéaste s'est imposé : décadrages constants, dialogues abstraits, musique industrielle... Un univers passionnant, déconseillé toutefois aux spectateurs peu friands de forme agressive de cinéma !

Damien GRANGER

SWIFT présente Shinya Tsukamoto dans ***BULLET BALLET*** (Japon - 1998) avec Kirina Mano - Tatsuya Nakamuradei - Takahiro Murase - Kyoka Suzuki - Hisashi Igawa **photographie de** Michiya Tenma & Shinya Tsukamoto **musique de** Chu Ishikawa **écrit, produit et réalisé par** Shinya Tsukamoto

26 janvier 2000 **1 h 37**

CHARISMA

radiographe de l'archipel

KIYOSHI KUROSAWA

Kiyoshi Kurosawa a beau avoir tout juste 44 ans, il compte déjà pas moins de 19 films à son actif. Des longs métrages qui abordent de nombreux genres en les effleurant à travers un cinéma de série B auteurisant : le thriller (CURE), la comédie (THE EXCITMENT OF DO-RE-MI-FA GIRL), le film érotique (SUIT YOURSELF OR SHOOT YOURSELF : THE HERO) et le polar métaphysique avec CHARISMA, qui sort ce mois-ci.



Kiriyama (Ikeuchi Hiroyuki) : le défenseur acharné du «charisma»

***Charisma* commence comme un polar très classique, mais très vite vous faussez les pistes et pervertissez les règles établies.**

Quand l'idée d'un film me vient à l'esprit, je pense d'abord au genre auquel il pourrait appartenir. Cette démarche est vraiment fondamentale pour moi. Le genre dicte la structure, le cadre et le rythme de l'histoire à raconter. Mais d'un autre côté, la vie, telle que je peux la ressentir dans mes faits et gestes quotidiens, n'obéit absolument à aucune règle ; rien n'est vraiment prédéterminé, tout peut arriver. Surtout à Tokyo. La réalité est quelque chose qui ne peut-être capturée par le biais de conventions ou de règles bien établies. D'une intrigue très classique où une enquête ressemble vraiment à une enquête, j'aboutis donc à un film qui s'amuse à détruire en cours de route les éléments ou les repères auxquels le spectateur a l'habitude de se rattacher. Par ailleurs, dans la mesure où je ne fais pas des films hollywoodiens, je peux travailler comme je le veux, d'une façon complètement indépendante, sans vraiment me soucier de respecter telle ou telle autre règle de mise en scène, de narration.

L'histoire de *Charisma* est-elle spécifiquement japonaise ou s'adresse-t-elle à un public universel ?

C'est difficile pour moi de répondre à cette question. Jusqu'à présent, j'ai toujours vécu au Japon et je connais assez mal la culture occidentale ou européenne. Dans le sens où ma culture est celle du Japon, je suis avant tout parti de ce que je connaissais. Mais il y un autre élément à prendre en compte : la plupart de mes films, avant d'être japonais, sont conditionnés par le fait qu'ils se déroulent à Tokyo, une mégalopole qui ne ressemble à aucune des autres grandes villes occidentales. Tout part vraiment de là, de ce rapport fait d'amour et de haine avec cette cité tentaculaire.

Cure (1) faisait pourtant explicitement référence au conte de Barbe Bleue.

La raison pour laquelle j'ai intégré cette référence dans le film est assez simple. Barbe Bleue, plus qu'un simple conte pour enfants, est avant tout un instrument de travail pour les psychanalystes. Le principe est assez édifiant et très simple en soi : vous faites lire certains passages choisis à des personnes nerveusement instables ou souffrant d'une quelconque maladie psychique afin de les faire réagir. Le but, par ce procédé, est de comprendre l'origine et la nature du mal qui les ronge de l'intérieur. J'ai été très étonné de découvrir cela pendant les recherches préalables au tournage.

L'hypnose semble vous fasciner.

Pas tant que ça. Ici, en France, on me parle beaucoup de ça et surtout de la relation que je peux avoir avec le film de Lars Von Trier, **Element of Crime**. On me demande également si le document en noir et blanc sur la séance d'hypnose est bien d'époque. Cette question de l'origine des choses semble beaucoup intriguer le spectateur occidental. Rien ne m'étonne plus car il s'agit d'un faux, d'une habile supercherie. En même temps, ce n'est pas quelque chose de complètement gratuit. Je ne cherche pas délibérément à tromper le spectateur : il y a une logique derrière tout ça. L'hypnose, le mesmérisme, tout cela occupe une place importante dans le scénario, mais ce n'est pour moi qu'un matériau de base me permettant de mettre en place tout un univers, d'imposer un certain rythme et de jouer avec ce rapport de fascination que le spectateur entretient avec l'image. Généralement, avant même de faire des recherches, je couche sur papier tout ce que le sujet peut m'inspirer comme idées. Ce n'est qu'après que je cherche à savoir si la réalité correspond avec ce que j'ai pu fantasmer. Le décalage entre les deux détermine alors l'ambiance du film plus qu'il n'inspire un look spécifique.

Tous vos personnages, à commencer par les plus normaux, ont une faille.

Oui, c'est vrai. Mais vous savez, les gens sans faille, même dans la réalité, ça n'existe pas. L'inverse serait même pure fiction. Peut importe que l'on soit japonais ou français : à partir du moment où vous appartenez à l'espèce humaine, vous avez forcément une zone d'ombre et des obsessions. C'est ce qui rend le fait d'être humain si intéressant d'ailleurs.

Considérez-vous, comme vous semblez le montrer dans *Cure*, que le crime soit une sorte de thérapie ?

Je ne pense pas que le crime soit une maladie en soi. D'une façon ou d'une autre, le crime est pour celui qui le commet le manifeste ou la preuve même de son existence, de sa raison d'être. Bien sûr, d'un point de vue social et moral, le crime est inacceptable. Pourtant, la psychanalyse regorge de cas d'études où des individus ne peuvent se libérer ou guérir qu'en commettant des actes normalement réprimés par la société. Ce paradoxe me fascine énormément.



Yabuike et Kiriyama : des liens se tissent autour de l'arbre



■ *Yabuike (Yakusho Koji) : un flic perturbé en quête d'isolement* ■

Dans vos films, la violence survient toujours de façon inattendue.

Je préfère ne pas faire de différence entre les séquences violentes et celles dites «normales» où la violence est absente. J'ai voulu filmer la violence comme un geste banal de la vie quotidienne, simplement comme une conversation entre deux personnes et sans grand effet de mise en scène. Je voulais à tout prix éviter de la rendre... disons plus attirante. Le résultat n'en est que plus saisissant et surprenant. Je voulais en fait montrer qu'on peut tuer comme on peut se préparer une tasse de thé, que l'acte même ne requiert aucune énergie particulière, aucune prédisposition quelconque. Nous sommes tous des assassins en puissance. Dès fois, il ne suffit pas de grand-chose pour basculer.

Vous aimez projeter le spectateur dans un univers où le bruit et le silence cohabitent de manière harmonieuse. Comment travaillez-vous le son ?

J'enregistre des bruits réels captés dans la nature et je les combine entre eux de toutes les façons possibles. Il y a des moments, des séquences où je me suis amusé à «cacher» des bruits divers comme des cris : le spectateur ne peut pas les entendre mais ils sont là quelque part et contribuent ainsi à rendre l'atmosphère encore plus inquiétante. Et puis pour moi, le bruit et le silence fonctionnent vraiment de pair comme deux entités inséparables.

Pensez-vous appartenir à cette même génération «no future» que Tsukamoto ?

Shinya est un ami, donc je le connais très bien. Question cinéma nous sommes vraiment sur la même longueur d'ondes, nous partageons les mêmes inquiétudes et nous avons une vision de la vie qui est à peu de choses près semblable. Cela dit, chacun fait ses films de son côté. Ce que je veux dire, c'est qu'au Japon il n'existe pas, au sens où vous l'entendez en Occident, de véritables familles ou de communautés d'artistes engagés dans le même combat. Vous savez, Shinya est un peu plus jeune que moi. Et même si la différence en années n'est pas bien grande, on peut presque dire que nous n'appartenons pas à la même génération. C'est là tout le paradoxe de la culture japonaise.

■ Propos recueillis par **Marc TROONEN** et **Philippe LUX** et traduits du japonais par **Cupie HAMANO** ■

(1) **Cure** est un autre film de Kyioshi Kurosawa, un thriller orienté serial-killer cette fois, actuellement sur les écrans. Voir critique in *Mad Movies* 122.

L'ARBRE QUI GÂCHE LA FORÊT

Il faut croire que la société japonaise contemporaine a atteint un stade d'aliénation tel qu'une majeure partie des films du pays en porte les stigmates. **Charisma**, comme **Cure** (du même réalisateur), est ainsi une œuvre témoignant d'un rejet massif de la vie citadine, où l'individu, tour à tour maltraité puis délaissé au profit du groupe, est progressivement condamné à devenir un pantin, vidé de toute essence.
L'inspecteur Yabuike, le héros du film, ne vit que pour et par son travail. Lors d'une prise d'otage, il se rend responsable de la mort du ravisseur et de la victime. Viré par ses supérieurs, Yabuike se réfugie dans la nature. Le réalisateur ne se contente pas pour autant de comparer de manière manichéenne la vie citadine à celle, bien plus calme, de la forêt. Au contraire, un malaise encore plus grand réside dans celle-ci, l'être humain ayant déjà, sans le savoir, complètement bousillé son écosystème. «Charisma» est ainsi le nom d'un arbre étranger que l'on y a malencontreusement fait pousser. Ses racines sécrètent un poison qui contamine peu à peu toutes les plantes avoisinantes. Autour dudit arbre gravitent un psychotique qui lui voue une grande admiration, quelques gardes forestiers chargés de l'abattre, des industriels voulant le racheter, une biologiste qui prend la forêt pour un champ d'expérimentation...

Difficile d'imaginer un résumé qui rendrait justice à **Charisma**. Le film abandonne progressivement tout repère pour s'enfoncer dans un ésotérisme croissant. Kiyoshi Kurosawa souligne juste que l'être humain, comme le «charisma», est un écosystème parasite, incapable de s'intégrer à d'autres sans les détruire. Et à l'image de cet arbre paria, son dernier film est une œuvre hybride, complètement symptomatique d'un malaise récurrent dans la société japonaise. A n'en point douter, Kiyoshi Kurosawa est un auteur, possédant un sens du découpage et une dialectique bien à lui. Vous l'avez compris : découvrir ses films est vivement conseillé.

■ **Erich VOGEL** ■

Goutte d'Or Distribution présente Yakusho Koji dans une production **Nikkatsu Corporation** ***CHARISMA*** (Japon - 1999) avec Ikeuchi Hiroyuki - Jun Fubuki - Yoriko Doguchi - Ren Osugi **photographie de** Hayashi Jun'ichiro **musique originale de** Gary Ashiya **produit par** Atsuyuki Shimoda & Satoshi Kanno **écrit et réalisé par** Kiyoshi Kurosawa
8 décembre 1999 **1 h 43**

La vie professionnelle et sentimentale des avocats d'un cabinet pas comme les autres...

■ Bobby Donnell (Dylan McDermott) : une passion dévorante pour son métier ■

THE PRACTICE

Des séries décrivant la vie d'un cabinet d'avocats, la télé américaine en a vu défiler des dizaines. Mais pas une seule qui ressemble à THE PRACTICE. Ici, les avocats ne sont pas des héros. Ils essaient uniquement de s'en sortir, en acceptant n'importe quelle affaire pour éviter que la firme connaisse la faillite. Au début de THE PRACTICE, les clients de Donnell and Associates sont quasiment tous coupables ! La série joue ainsi la carte d'un certain réalisme tout en conservant le schéma connu du feuilleton américain : oui, il y a des histoires d'amour dans le cabinet ; oui, certaines affaires jouent sur le sentimentalisme à fond. Et c'est tant mieux. Car le génie du créateur David E. Kelley (par ailleurs scénariste hors-pair), c'est d'injecter de l'ultra-classicisme dans un concept à la base anti-glamour au possible. Regardée chaque dimanche soir par vingt millions d'Américains, THE PRACTICE est diffusée en France sur SÉRIE CLUB. L'essayer, c'est l'adopter !

guide des épisodes

SAISON 1
(1996-1997)

1 - PREMIERE (PILOT)

Réal.: Mick Jackson. Scén.: David E. Kelley.

Dans le pilote de la série, Bobby défend une jeune fille de 17 ans accusée de possession de narcotiques, Eugene et Ellenor représentent un exhibitionniste, Lindsay attaque un fabricant et plaide contre son ancien professeur. Du sordide, de l'humour et des drames personnels. Dès le premier épisode, tous les ingrédients qui feront de *The Practice* une série unique répondent à l'appel.

2 - PART II

Réal.: Michael Pressman. Scén.: David E. Kelley.

Pour faire face à de gros problèmes financiers, Bobby demande à un de ses vieux amis de lui avancer de l'argent. Il est même prêt à fermer les yeux sur l'origine apparemment louche des billets. Pendant ce temps, Ellenor se cherche un boyfriend dans les petites annonces.

3 - TRIAL AND ERROR (PART III)

Réal.: Rick Rosenthal. Scén.: David E. Kelley.

Bobby se prépare pour le procès contre Ronald Martin, qui a tué brutalement son ancienne maîtresse, et embauche un nouvel avocat, Jimmy Berluti.

4 - PART IV

Réal.: James Frawley. Scén.: David E. Kelley.

Le verdict du procès de Ronald Martin tombe et étonne Bobby. De son côté, Lindsay gagne contre le fabriquant de cigarettes défendu par son ancien mentor.

5 - PART V

Réal.: Michael Shultz. Scén.: David E. Kelley.

Lors d'un procès aux conclusions incertaines, Bobby se retrouve opposé a un client représenté par un rabbin. Ellenor va enfin rencontrer le pédiatre avec qui elle a passé des heures au téléphone.

6 - PART VI

Réal.: Dennie Gordon. Scén.: Ed Redlich.

Bobby soulève un tollé général quand il affirme dans sa plaidoirie que son client a commis un meurtre «moralement justifiable». Eugène représente un jeune de dix-neuf ans accusé du viol de sa petite amie de quatorze ans.

7 - DOG BITE

Réal.: Steve Miner.
Scén.: David Shore & David E. Kelley.

Nous faisons la connaissance d'un des plus vieux clients du cabinet, Kenny, proxénète. Cette fois, c'est Lindsay et Ellenor qui essaient de le sortir de taule. Pendant ce temps, Jimmy n'hésite pas à user des tactiques les plus viles pour obtenir de forts dommages et intérêts dans une affaire de gamin mordu par un Rottweiller.

8 - FIRST DEGREE

Réal.: Joe Napolitano. Scén.: Michael R. Perry, Steven Gaghan et David E. Kelley.

Bobby sert de conseiller auprès d'une de ses anciennes maîtresses dans une affaire de meurtre. Eugene défend un flic raciste. Jimmy fait un rêve érotique auquel participe une de ses collègues.

9 - SEX, LIES AND MONKEYS

Réal.: Jonothan Pontell. Scén.: David E. Kelley, Ed Redlich, Stephen Gaghan & Michael R. Perry, d'après une histoire de David E. Kelley & Alexis Ganya.

Ellenor se fait attaquer en justice pour avoir heurté la sensibilité de George Vogelman, son petit ami pédiatre. Jimmy défend un homme qui a perdu son travail parce qu'il ressemble à un singe. Et Bobby essaie de faire sortir de prison une innocente.

10 - RACE WITH THE DEVIL

Réal.: Michael Schultz.
Scén.: David E. Kelley & David Shore.

Le curé de famille de Bobby est accusé de meurtre après qu'un de ses paroissiens a perdu la vie lors d'une séance d'exorcisme. ■ ■ ■



■ *De gauche à droite : Bobby Donnell (Dylan McDermott), Lindsay Dole (Keli Williams), Eugene Young (Steve Harris), Ellenor Frutt (Camryn Manheim), Jimmy Berluti (Michael Badalucco), Helen Gamble (Lara Flynn Boyle) et Rebecca Washington (Lisagay Hamilton)* ■

11 - THE CIVIL RIGHT

Réal.: Michael Pressman. Scén.: Joseph Telushkin & Allen Estrin and B.J. White.

Pendant qu'Ellenor et Eugene défendent un violeur récidiviste, Jimmy apprend que sa mère est gay et qu'elle veut épouser une autre femme.

12 - HIDE AND SEEK

Réal.: Steve Miner. Scén.: David E. Kelley.

Eugene se pose des questions sur ses choix de carrière quand il doit défendre un assassin violeur d'enfants. Bobby, de son côté, donne un coup de main à un de ses anciens mentors qui souffre de pertes de mémoire.

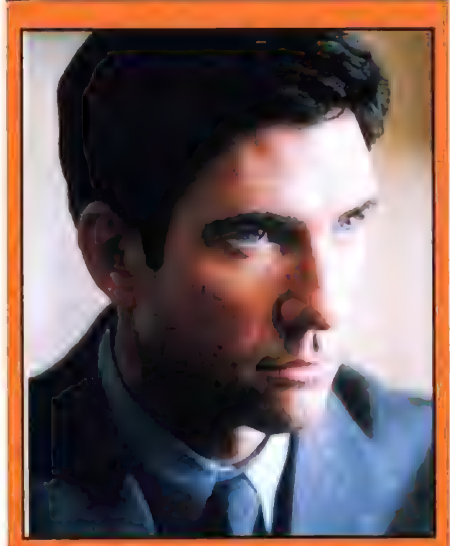
13 - THE PURSUIT OF DIGNITY

Réal.: Michael Schultz. Scén.: David E. Kelley.

Une ancienne petite amie de Bobby refait surface dans sa vie. Problème, elle est aujourd'hui une prostituée qui a besoin de son ex-amant pour la sortir d'affaire.

(Attention : cet épisode a été tourné pour la première saison, mais il ne sera finalement diffusé qu'un an plus tard, lors de la seconde saison sur ABC)

Bobby Donnell/ Dylan McDermott



Le vrai héros de la série. Il a créé la firme, elle lui appartient et il le sait. Même si aujourd'hui il a quatre associés, il reste le grand décisionnaire et l'avocat le plus talentueux de la boite, mais le moins regardant. Qu'il s'agisse de meurtriers, de violeurs ou de trafiquants de drogue, Bobby n'hésite pas à prendre leur défense. Son credo est des plus réalistes. «De temps en temps, on tombe sur un client innocent. C'est pour ça qu'on fait ce métier», aime-t-il à répéter. C'est sans doute pour cette raison qu'il excelle dans sa fonction. Avec les filles, ça marche pas mal non plus. Coureur au début de la série, il connaît une longue aventure avec le procureur Helen Gamble, avant de tomber amoureux de son associée Lindsay pendant la troisième saison. Lors de l'épisode final, il décide de sauter le pas et la demande en mariage.

Dylan McDermott a 37 ans. Après s'être fait remarquer dans **Home for the Hollyday** en faisant craquer Jodie Foster, il apparaît dans plusieurs téléfilms. Son interprétation de Bobby Donnell dans ***The Practice*** en a fait l'une des vedettes les plus regardées d'Hollywood et la coqueluche de ces dames qui l'ont élu «homme le plus sexy de la télé américaine».

SAISON 2
(1997-1998)

14 - REASONABLE DOUBTS

Réal.: Michael Pressman. Scén.: David E. Kelley.

Pour le début de la saison, Bobby prend des risques. Il couche avec une cliente accusée de meurtre. Bien qu'elle ait tiré cinq fois sur la victime, elle affirme avoir agi en état de légitime défense. Arrivée de Lara Flynn Boyle dans le rôle d'Helen Gamble, nouvelle venue au bureau du procureur.

15 - BETRAYAL

Réal.: Thomas Schlamme. Scén.: David E. Kelley.

A la demande d'un de leurs clients, Eugene et Ellenor se rendent au bureau d'un conseiller municipal de Boston et le découvrent mort, son corps percé de nombreux coups de couteau. Leur client devient le principal suspect.

16 - THE BLESSING

Réal.: Lee Bonner. Scén.: David E. Kelley.

Bobby et Helen se retrouvent face à face dans une affaire de suicide assisté. En défendant un vieux gangster sur le retour, Lindsay affronte un ancien petit ami devenu avocat.

17 - SEARCH AND SEISURE

Réal.: Michael Schultz. Scén.: David E. Kelley.

Eugene et Ellenor rendent service à Rebecca. Ils représentent un de ses amis qui cherche à avoir un ordre du juge pour obliger sa femme, très religieuse, à recourir à une césarienne pour mettre au monde leur enfant.

18 - THE MEANS

Réal.: Oz Scott. Scén.: Todd Ellis Kessler.

Contre l'avis d'Eugene, Bobby se sert d'un argument antiraciste quand son client, noir, est accusé de meurtre lors d'une émeute raciale.

19 - SAVE THE MULE

Réal.: John Patterson.
Scén.: Ed Redlich & Andrew Smith.

Lindsay refuse de prendre le cas d'un pourvoyeur de drogue. Bobby met fin à une histoire d'amour pour mieux se concentrer sur Helen.

20 - SPIRIT OF AMERICA

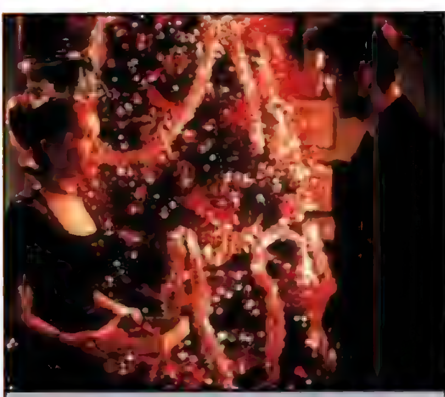
Réal.: Michael Schultz. Scén.: Ed Redlich.

Une équipe de télé suit les avocats dans leur lutte effrénée pour empêcher l'exécution d'un de leurs clients condamné à mort.

21 - LINE OF DUTY

Réal.: Robert Mandell. Scén.: David E. Kelley.

Lors d'une de ses soirées romantiques avec Helen, Bobby apprend que la police prévoit une descente chez un de ses anciens clients. Il essaie de le prévenir, mais ne peut empêcher un massacre.



■ *Bobby Donnell et la très excentrique nouvelle secrétaire, Lucy Hatcher (Marla Sokoloff)* ■

Ellenor Frutt/ Camryn Manheim



Il ne faut pas embêter Ellenor. C'est une femme forte, un avocat roublard et retors qui n'aime pas se laisser marcher sur les pieds. Elle compense par sa force de caractère sa solitude et son insécurité. Sa solitude la pousse à se trouver des amants sur Internet ou par petites annonces. C'est ainsi qu'elle hérite de George Vogelman, l'homme à la tête coupée dans son sac, ou d'un docteur spécialiste dans les arnaques à l'assurance. Son insécurité provoque une agressivité exacerbée qui est parfois bien utile dans les salles d'audience.

En gagnant son Emmy de meilleure actrice pour ***The Practice*** il y a deux ans, Camryn Manheim est devenue une sorte de symbole de réussite pour toutes les Américaines connaissant des problèmes de poids. Elle a d'ailleurs accepté son prix en hurlant : «C'est pour vous, les grosses !», rendant sa fierté à une grosse partie de la population US maintenue dans l'ombre. Depuis le succès de la série, Camryn profite de son temps libre pour apparaître dans des petits films indépendants comme **Joe the King** ou **Wide Awake**.

22 - TRUTH AND CONSEQUENCES

Réal.: Stephen Cragg. Scén.: David E. Kelley & Joseph Telushkin & Allen Estrin.

Ellenor, Jimmy et Lindsay se lancent dans une énorme affaire contre le fournisseur d'électricité de toute la ville.

23 - BURDEN OF PROOF

Réal.: Daniel Attias. Scén.: David E. Kelley.

A part Lindsay, personne au cabinet ne croit que Jimmy a la moindre chance de gagner son procès. C'est la première fois qu'il plaide un cas aussi important.

24 - TIES THAT BIND

Réal.: Mel Damski.
Scén.: David E. Kelley & Larry Mollin.

Ellenor et Lindsay défendent une star du porno accusée d'avoir tué son mari en tournant une séquence sado-maso. Pendant le procès, Ellenor apprend que le bureau du procureur se fait un devoir de combattre de toutes ses forces tous les clients de Donnell and Associates.

25 - THE TRIAL

Réal.: Dennie Gordon. Scén.: David E. Kelly.

Un serial-killer surnommé «le poète» fait régner la terreur dans les rues de Boston. Et le principal suspect n'est autre qu'un des meilleurs clients de Bobby.

26 - CLOUDY WITH A CHANCE OF MEMBRANES

Réal.: Dennie Gordon. Scén.: David E. Kelley.

Suite de l'épisode précédent. Le verdict du procès du Dr. Winslow, le client du cabinet soupçonné d'être le «poète».

27 - IN DEEP

Réal.: Oz Scott. Scén.: David E. Kelley.

Rebecca est appelée à la barre, en tant que témoin principal d'une affaire de meurtre. Elle était dans la station service où l assassin a commis son crime.

28 - ANOTHER DAY

Réal.: Arvin Brown. Scén.: David E. Kelley.

Plusieurs années auparavant, Joey Heric avait tué une de ses anciennes maîtresses. Et Bobby l'avait tiré d'affaire. Il récidive aujourd'hui... et appelle de nouveau Bobby à la rescousse.

29 - CHECKMATE

Réal.: Adam Nimoy. Scén.: David E. Kelley.

Pendant qu'Helen Gamble essaie de mettre une fois pour toutes Joey Heric en prison, Ellenor s'occupe d'une affaire de discrimination. L'accusé : un clown qui s'est moqué d'une grosse dame. Ellenor défend les intérêts de la femme forte. Une affaire qui lui tient à cœur.

30 - TREES IN THE FOREST

Réal.: Dwight Little.
Scén.: David E. Kelley & Frank Renzulli.

Branle-bas de combat dans le cabinet : Lindsay réclame des parts pour devenir actionnaire de Donnell and Associates. Dans la tourmente, Eugene défend le membre d'un gang accusé de meurtre.



■ Rebecca (Lisagay Hamilton) prête serment devant la Cour de Justice : enfin avocat ■





Eugene Young n'aime pas perdre. Quand Bobby le met sur une affaire, en général des plus délicates, ce n'est pas pour négocier une peine mineure, c'est pour gagner, quelque soit le client. Eugene est une masse, il sait user de sa stature, de sa voix imposante. Il impressionne les jurys, utilise les multiples ressources, même les moins morales, offertes par le code pénal. C'est également un père divorcé qui ne sait plus trop comment s'occuper de son fils. En somme, un personnage à la fois dur et terriblement humain comme les aime tant David Kelley.

Second couteau régulier à la télé comme au cinéma (**The Rock**, **Sugar Hill**), Steve Harris n'hésite pas un seul instant quand David Kelley lui propose le rôle d'Eugene Young. Son talent a fait le reste pour l'imposer comme une néo-star du petit écran.

31 - FOOD CHAINS

Réal.: Stephen Cragg.
Scén.: Ed Redlich & David E. Kelley.

Rebecca et Jimmy se font passer pour des clients d'une compagnie d'assurance pour mettre à jour une grosse escroquerie.

32 - AXE MURDERER

Réal.: Dennis Smith.
Scén.: David E. Kelley & Todd Ellis Kessler.

Les avocats de ***The Practice*** et ceux d'***Ally Mc Beal*** travaillent ensemble sur le cas d'une femme ayant assassiné son mari à coups de hache. Ce «crossover» est la conclusion de l'épisode d'***Ally McBeal*** (autre série produite par David Kelley) diffusé aux USA la même semaine.

33 - DUTY BOUND

Réal.: Elodie Keene. Scén.: David E. Kelley.

Jimmy mène l'enquête quand un adolescent est découvert assassiné dans le bureau de son curé. Alors qu'il allait découvrir le coupable, Jimmy se fait tirer dessus à bout portant dans le parking de l'église. Sa vie ne tient plus qu'à un fil.

34 - RHYME AND REASON

Réal.: Jesus Trevino. Scén.: David E. Kelley.

Un gamin de treize ans ouvre le feu sur sa mère. Bobby le défend alors qu'Helen essaie de convaincre le juge de juger l'adolescent comme un adulte.

SAISON 3

(1998-1999)

35 - PASSING GO

Réal.: Dennis Smith & Michael Schultz.
Scén.: David E. Kelley.

Bobby est renversé par une voiture. Le chauffeur n'est autre qu'un client d'Ellenor. Ne réalisant qu'après coup qu'il a failli tuer Bobby, elle lui donne les plus vils conseils pour se sortir de ce mauvais pas. Bobby s'en sort finalement sans bobo, mais Ellenor se pose de sérieuses questions sur son métier. Pendant ce temps, Rebecca apprend à tout le monde qu'elle prend des cours de Droit depuis cinq ans et qu'elle vient de réussir son examen.

JIMMY BERLUTI/ MICHAEL BADALUCCO

Rien n'est simple dans la vie de Jimmy Berluti. Quand il arrive dans la firme, sa réputation est désastreuse. Mais Bobby lui accorde le bénéfice du doute, en lui confiant d'abord de petites affaires, puis des cas de plus en plus importants. C'est même lui qui défendra l'honneur de la firme après l'affaire Vogelman. Côté vie privée, son amie est une juge de 50 ans, anciennement amoureuse de Bobby. Non, décidément rien n'est simple dans la vie de Jimmy.

Vrai new-yorkais, Michael Badalucco a joué pour Scorsese (**Raging Bull**), Woody Allen (**Broadway Danny Rose**), les frères Coen (**Miller's Crossing**) et deux fois pour Spike Lee (**Jungle Fever** et **Summer of Sam**). Son rôle dans ***The Practice*** lui a valu deux nominations aux Emmy.

36 - REASONS TO BELIEVE

Réal.: Jace Alexander. Scén.: David E. Kelley d'après une histoire de Joseph Telushkin, Allen Estrin et David E. Kelley.

Lindsay reçoit un coup de fil de son ancien professeur, celui qu'elle avait affronté au début de la première saison. Il vient de tuer quelqu'un et lui demande de le représenter.

37 - BODY COUNT

Réal.: Oz Scott. Scén.: David E. Kelley.

Le début de l'affaire qui tiendra en haleine le public américain toute la saison. Le Dr. Vogelman, ancien petit ami d'Ellenor, débarque au bureau avec la tête de sa maîtresse dans sa sacoche. Il jure de son innocence et demande a Ellenor de le défendre.

38 - THE DEFENDERS

Réal.: Oz Scott. Scén.: David E. Kelley.

Ellenor réalise qu'elle prend peut-être l'affaire Vogelman trop à cœur quand elle insulte le juge qui a refusé à George la liberté sous caution. Elle décide de laisser Eugene s'occuper de l'affaire mais reste persuadée de l'innocence de son client.

39 - THE BATTLEFIELD

Réal.: Alex Graves. Scén.: David E. Kelley.

Jimmy défend son cousin, accusé d'avoir renvoyé une de ses employées parce qu'elle est iranienne.

40 - ONE OF THOSE DAYS

Réal.: Oz Scott. Scén.: David E. Kelley.

Eugene et Ellenor font tout ce qu'ils peuvent pour innocenter George Vogelman. Il vont jusqu'à mettre en cause des personnes qu'il savent totalement innocentes histoire d'instiller le doute dans l'esprit des jurés. La tactique a une chance de payer.

41 - TRENCH WORK

Réal.: Oz Scott. Scén.: David E. Kelley.

Pendant le procès Vogelman, Eugene a émis des doutes quant à l'innocence du frère de la victime. Aujourd'hui, celui-ci attaque la firme en diffamation et réclame 30 millions de dollars de dommages et intérêt. S'il perd ce procès, Bobby devra mettre les clés sous la porte.

42 - SWEARING IN

Réal.: Dennis Smith.
Scén.: Alfonso H. Moreno & David E. Kelley.

Lindsay et Eugene se battent pour la survie du cabinet en contestant la validité du procès en diffamation consécutif a l'affaire Vogelman. Mais le juge ne veut rien entendre. L'affaire ira en justice. ■■■

43 - STATE OF MIND

Réal.: Adam Nimoy.
Scén.: Jill Goldsmith & David E. Kelley.

Le procès d'Evelyn Mayfield, accusée du meurtre d'un bébé dont elle avait la garde pendant quelques heures, débute. Bobby représente cette vieille amie de sa famille, même s'il n'est pas tout à fait sur de son innocence.

44 - LOVE AND HONOR

Réal.: Arvin Brown. Scén.: David E. Kelley.

Le procès en diffamation commence. C'est Jimmy qui représente les intérêts de la firme. Mais ses méthodes sont contestées par Eugene et Ellenor. Pendant ce temps, Bobby est en train de gentiment tomber amoureux de Lindsay avec qui il avait eu une aventure dans le passé.

45 - SPLIT DECISIONS

Réal.: Michael Schultz. Scén.: David E. Kelley.

Eugene représente un homme d'affaires respectable arrêté dans la rue pour prostitution, alors qu'il était déguisé en drag queen.

46 - A DAY IN THE LIFE

Réal.: Martha Mitchell.
Scén.: David E. Kelley et Jill Goldsmith.

Bobby et Eugene font face à un grave cas de conscience quand ils découvrent la vérité sur une affaire de meurtre d'enfant.

HELEN GAMBLE/ LARA FLYNN BOYLE



L'équivalent de Bobby du côté de l'accusation. Elle est le meilleur procureur de Boston, et a plusieurs fois affronté Bobby, le battant même à plusieurs occasions. Elle ne peut supporter l'injustice et commence de plus en plus à refuser un système qui remet à l'occasion des criminels en liberté, ce qui la pousse à détourner la loi pour gagner ses procès. Elle fut longtemps amoureuse de Bobby avant de connaître une longue aventure avec lui. Mais ça ne marchera pas car Bobby lui préfère Lindsay. Helen n'en veut pas trop à cette dernière : c'est sa meilleure amie et sa colocataire.

Lara Flynn Boyle est une ancienne de ***Twin Peaks***, sans doute la seule qui ait réussi sa reconversion télé après la série de David Lynch. Elle est arrivée dans la série au début de la deuxième saison et a immédiatement attiré l'attention des médias américains. Sa liaison récente avec Jack Nicholson n'y est pas étrangère, faisant de l'actrice une star glamour comme toute série à succès en exige.



■ *Le Juge Hiller (Linda Hunt) : Lindsay veut la pousser à reconnaître ses torts* ■

47 - JUDGE AND JURY

Réal.: Allan Arkush. Scén.: David E. Kelley.

Bobby travaille sur un procès qu'il a toutes les chances de perdre. Mais quand le juge Kittleson, une veuve âgée d'une bonne cinquantaine d'années, lui avoue faire des rêves érotiques à son sujet, il entrevoit la solution à ses problèmes.

48 - OF HUMAN BONDAGE

Réal.: Dwight Little. Scén.: Catherine Stribling, David E. Kelley et Jill Goldsmith.

Ellenor défend son tout premier client, un junkie qui n'arrive pas à s'en sortir et qui s'est fait pincer pour la énième fois par la police.

49 - LAWYERS, REPORTERS AND COCKROACHES

Réal.: Dennie Gordon. Scén.: David E. Kelley.

Ellenor est en colère. Elle vient d'apprendre que Lindsay gagne deux fois plus d'argent qu'elle. Bobby doit rétablir le calme dans le cabinet.

50 - END GAMES

Réal.: Keith Samples. Scén.: David E. Kelley.

Un junkie, client d'Ellenor, débarque dans le bureau et jette un sac de cocaïne sur les affaires de son avocate, permettant ainsi aux policiers présents de fouiller tout le cabinet. Dans leurs recherches, ils trouvent un couteau ensanglanté qui serait celui avec lequel George Vogelman aurait commis son crime. Ellenor crie au coup monté.

51 - TARGET PRACTICE

Réal.: John Patterson. Scén.: Cindy Lichtman et Alfonso H. Moreno.

Le fils d'Eugene est pris en possession de deux joints à l'école. Le cabinet soutient Eugene et obtient une légère punition pour l'enfant. Mais Eugene découvre une cassette vidéo dans laquelle son fils parle ouvertement de deal de drogue.

52 - CROSSFIRE

Réal.: Dennis Smith. Scén.: Jill Goldsmith et Alfonso H. Moreno & David E. Kelley.

L'ex-femme d'Eugene accuse son mari d'avoir une mauvaise influence sur son fils et demande au juge de lui accorder la garde de l'enfant sans droit de visite pour Eugene. Bobby représentera Eugene dans cette bagarre cruelle et vicieuse.

53 - CLOSET JUSTICE

Réal.: Alex Graves. Scén.: David E. Kelley.

Le cabinet met en cause le système judiciaire quand les avocats découvrent qu'une erreur des policiers pourrait provoquer la remise en liberté d'un criminel.

LINDSAY DOLE/ KELI WILLIAMS



Jeune, Lindsay rêvait de travailler dans une firme prestigieuse pour défendre des clients célèbres. Pas de bol, elle se retrouve chez Bobby Donnell, dans des bureaux minables, à s'occuper de trafiquants de drogue et de proxénètes. Pas le meilleur démarrage possible. Mais cet apprentissage à la dure lui permet de devenir rapidement la plus coriace des avocates de la ville.

Keli Williams est un pur produit télé. Elle a fait ses classes dans de nombreuses séries (***Law and Order, Earth 2, Party of Five***...) avant d'obtenir son premier rôle en vedette dans ***The Practice***.

54 - HOME INVASIONS

Réal.: Jeannot Szwarc.
Scén.: Jill Goldsmith & Alfonso H. Moreno.

Des images de la nouvelle secrétaire de Donnell and Associates, Lucy, nue dans sa salle de bain, prises par une caméra cachée, sont découvertes sur le net par Jimmy. Bobby saute sur l'affaire et veut à tout prix découvrir le coupable.

55 - INFECTED

Réal.: Dylan McDermott. Scén.: David E. Kelley.

Le premier épisode de la série réalisé par l'un de ses acteurs. Bobby représente un client dont la femme est morte suite à une opération bénigne.

56 - DO UNTO OTHERS

Réal.: Mel Damski. Scén.: David E. Kelley.

Eugene s'occupe d'un rabbin accusé du viol d'une femme. Ce que ne sait pas Eugene, c'est que son client est l'amant secret de son accusatrice depuis des années.

57 - HAPPILY EVER AFTER ?

Réal.: Dwight Little. Scén.: David E. Kelley.

Lindsay est poignardée dans le bureau par un individu portant un costume de bonne sœur. Alors qu'elle est entre la vie et la mort, tous les avocats se battent pour découvrir le coupable.

■ Didier ALLOUCH ■

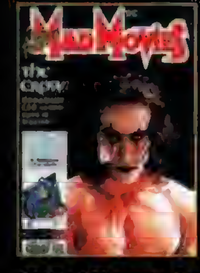


■ *Dylan McDermott, paré pour une quatrième saison...* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer







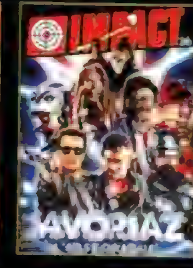


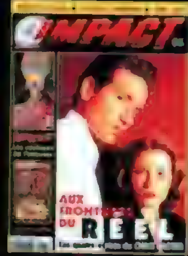


102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Résurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»

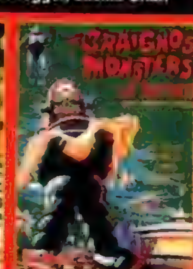
IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster Index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, FantastiX









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

par Jean-Pierre PUTTERS

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3e volume vient de sortir : 216 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et un [illegible] Masques Me[illegible]. Que du bon en 600 photos tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes [illegible] 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119 120 121 122

IMPACT 1 2 3 4 6 7 8 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42
43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81
82

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

FANTASTIX 2

Dracula, Frankenstein, Quasimodo, la momie, le loup-garou, les freaks, Freddy, Terminator, Edward aux mains d'argent, les sorcières, les aliens, les créatures virtuelles — toutes les grandes figures du fantastique et de la science-fiction ont subi, avec plus ou moins de sauvagerie (souvent plus que moins) ou de bonheur (souvent moins que plus) les outrages d'une «pornographisation» forcenée, mercantile, parfois miraculeusement créative ou simplement... drôle. Galerie de portraits des «hardos monsters» engendrés par une ribambelle de Mel Brooks libidineux nourris à la semence du Démon.

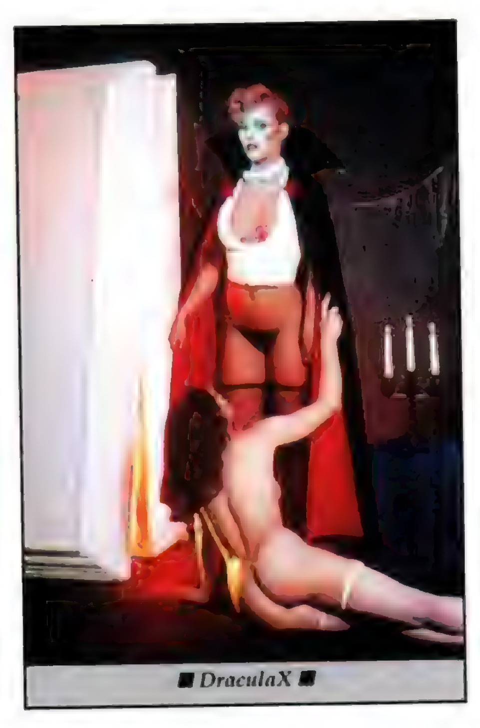
Le porno, imitant les pochades érotiques des années 60-70 («**Aventures ou Fantaisies Amoureuses**» de... Zorro, Maciste, Siegfried, Hercule, Robin des bois, etc.) ne limite pas sa furie parodique au seul fantastique : **ColumboX**, **DallaX** (suivi de **DallaX en Bavière**, on se demande bien pourquoi !), **Citizen Shane**, **Cinéma Paradisex**, **Tita Nick** (avec Jayson Di Caprillo !), **Niqueurs-nés**, **Sexual Suspects**, **Le Dîner de Connes**, **Clitorix et Obsédix** (garanti véridique !), **Chapeau Melon et B.... de Cuir**, **Wild Wild Sex**, j'en passe et des bien pires... Les Italiens, notamment, s'en sont fait une spécialité, avec leur Trinité infernale Joe d'Amato/Luca Damiano/Rocco Siffredi, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ratissent large : **Rocco est Bodyguard**, **Rocco et les Sex Mercenaires**, **Rocco ne Meurt Jamais** ; même Dante (**L'Enfer** de Mario Salieri), Choderlos de Laclos et Shakespeare (**Hamlet 1** et **2** - «Fourrer ou ne pas fourrer, telle est la question», **Lady M.** - pour Macbeth, évidemment) n'échappent pas aux élucubrations transalpines. J'arrête là, mais il fallait bien planter le décor, fût-il une simple façade commerciale masquant des produits la plupart du temps éhontément déconnectés des œuvres originelles réduites au pillage de leurs composantes de base. Sans aucune honte, le panorama suivant va donc faire cohabiter nanars et perles rares, abominables faussaires et authentiques auteurs, dans la mesure où le détournement barbare s'affirme comme une stratégie rhétorique majeure du genre qui nous occupe.

Premières cibles d'élection : Dracula et ses femmes-vampires, êtres protéiformes susceptibles de revêtir maintes apparences. Le Maître ne s'est-il pas successivement incarné (pour ne citer que ses plus célèbres enveloppes charnelles «classiques») en Bela Lugosi, Christopher Lee, Jack Palance, Paul Naschy, Klaus Kinski, Frank Langella ou Gary Oldman... Il a par conséquent régulièrement vécu, à l'instar du monstre de Frankenstein que nous retrouverons plus tard, le sacrilège de multiples récupérations pas toujours (euphémisme ?) délicates : relooké à la sauce «blaxploitation», il devient **Blacula, le Vampire Noir** (William Crain, 1972), tourné en dérision, **Le Vampire de ces Dames** (Stan Dragoti, 1979, où George Hamilton exigeait du sang «en petites coupures»), **Vampire Forever** (Howard Storm, 1985, un des plus consternants Jim Carrey) ou **Dracula, Mort et Heureux de l'être** (Mel Brooks, 1995, avec Leslie Nielsen dans le rôle-titre !). Le mythe peut également se pimenter d'érotisme soft, à la mode américaine (**Dracula, ce Vieux Cochon**, William Edwards, 1967, un «nudie» style Russ Meyer ; **Sang pour Dracula**, Paul Morrissey, 1974, plutôt «arty» et underground ; **Elvira, Maîtresse des Ténèbres**, James Signorelli, 1990, qui nous présente «la cousine sexy de Dracula») ou gauloise (**Spermula**, Charles Matton, 1975, fantaisie «auteuriste» franchement ridicule, à laquelle il faut ajouter les inévitables Jean Rollin et Jésus Franco). La liste serait longue et passablement décourageante.

Nous avons, dans la foulée, visionné quelques pornos aux jaquettes suggestives, dont l'informe **Ejacula la Vampira** (sic) et l'anodin **Vampires d'Amour** ; ils relèvent quasiment tous de la tromperie sur la marchandise, hormis, avec indulgence, **DraculaX**, obscure bricole jadis éditée en vidéo par *Fil à Film*, si l'on considère que ce naveton fait l'effort (pendant le premier quart d'heure !) de vaguement mimer la trame habituelle (arrivée de Renfield au château, découverte des cercueils), pour finalement se vautrer dans l'ordinaire trivial des culbutes en série. Oublions... Infiniment plus surprenante s'avère la démarche (mégalomane, avouons-le) de Mario Salieri, que les mateurs éclairés surnomment volontiers le «Visconti du hard», pour la magnificence de ses décors, la beauté de ses actrices, le soin qu'il apporte aux costumes et à la photographie de ses «superproductions». L'auteur de **Viva Italia**, des **Contes Immoraux** (nettement plus hot que ceux du mollasson Borowczyk) et de **L'Enfer**, visiblement titillé par Sieur Coppola, entreprit, en 1994, de livrer au Monde SA version de **Dracula** (*Colmax*), dont le texte d'ouverture annonce : «Ceci est une belle histoire narrée avec ingénuité et passion et librement inspirée du roman de Bram Stoker». Comme dirait l'autre, la liberté est un concept élastique. Néanmoins, une fois acceptées les obligations du genre (traitées ici de manière furieusement hard et montées sur un rythme trépidant qui exclut tout préliminaire amoureux et précipite les enchaînements), force est de constater que Salieri, rejoignant Gerard Damiano, se démarque considérablement de l'inanité formelle du porno pour élaborer une véritable mise en scène (travail sur le cadre, mouvements d'appareils signifiants, narration recherchée) accompagnée d'une esthétique nourrie par l'étrangeté des ambiances. Son **Dracula** opère en outre une fusion porno-gore rarissime assez réjouissante, entremêlant dans l'allégresse sperme et tripaille, pénétrations et



■ *Dracula de Mario Salieri* ■



■ *DraculaX* ■

éventrations, avec une férocité trash qui évoque le **Caligula** de Tinto Brass et Bob Guccione, humour en prime (maquillages très série Z, vomissements verdâtres à la **Exorciste**, régurgitations ostentatoires de sang, etc.). Bref, on en redemanderait presque !

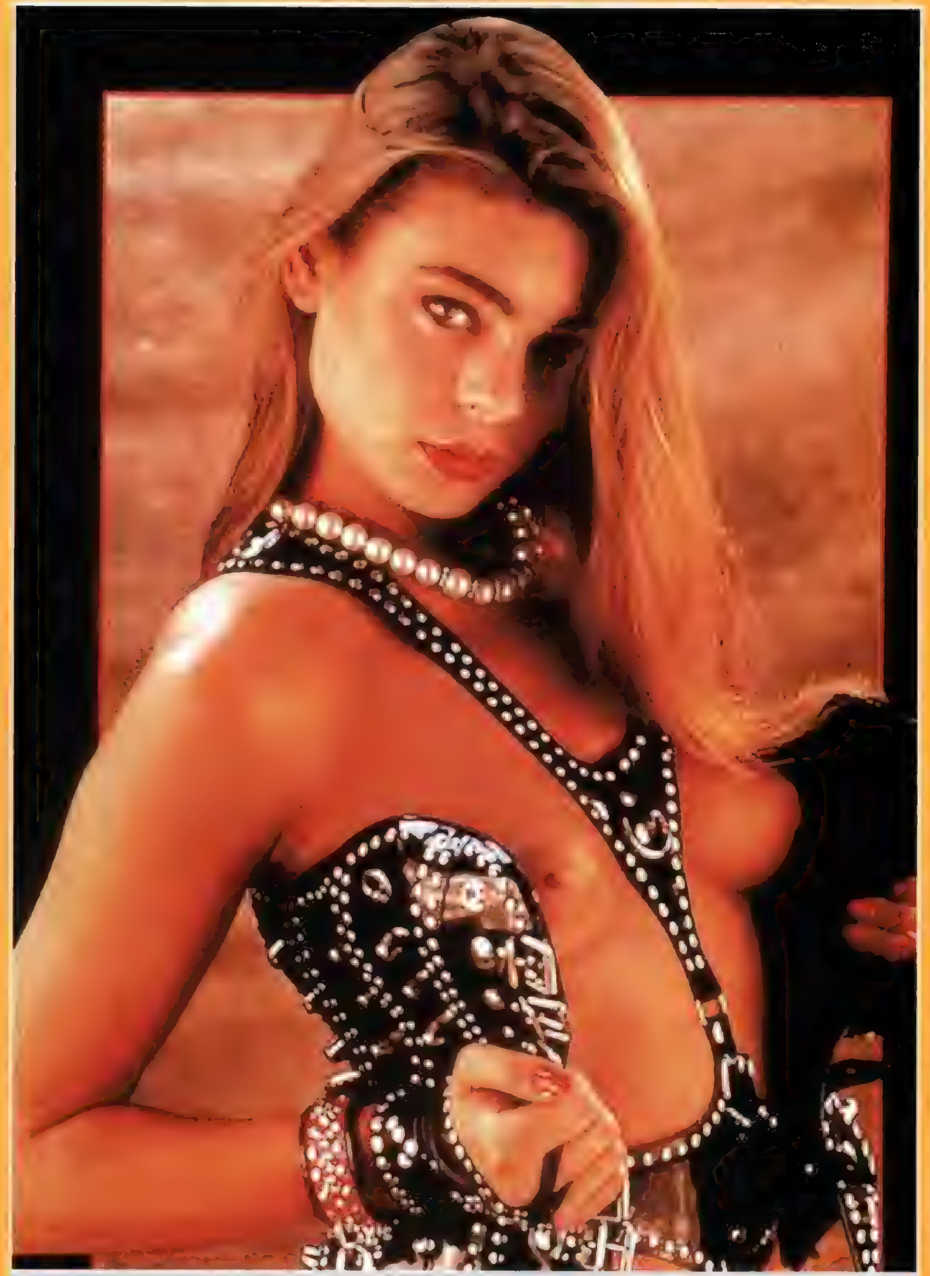
Passons du Comte au Baron... La tentation du «Copier/Coller» taraudant notre souris, résumons plutôt la situation : oui, il existe un **Blackenstein** (ainsi, d'ailleurs, qu'un **Dr. Black & Mr. Hyde** !) ; oui, maintes comédies stupides ont éclaboussé notre vénérable créature de leur crétinerie crasse : **Torticola contre Frankensberg**, de Paul Paviot (1952), avec Michel Piccoli, **Frankenstein 1990**, d'Alain Jessua (1984), avec Eddy Mitchell, **Plus Beau que Frankenstein, tu Meurs**, avec... Aldo Maccione ; oui, nous retrouvons Mel Brooks (**Frankenstein Junior**, 1974) et Paul Morrissey (**Chair pour Frankenstein**, 1973, toujours «arty» et underground, relief en sus !), flanqués d'un Jésus Franco déchaîné : **Les Expériences Erotiques de Frankenstein**, 1972, réunissant un casting — Britt Nichols, Howard Vernon, Dennis Price — savoureux, et, avec sensiblement la même équipe, **Dracula, Prisonnier de Frankenstein**, 1971, où le second ressuscite le premier puis s'ingénie à créer une armée de vampires femelles ; oui, les «nudies» sont aussi de la partie (**Lady Frankenstein, cette Obsédée Sexuelle**, de Mel Welles, 1971) ; non, Mario Salieri n'a pas souhaité récidiver, malgré Kenneth Branagh (produit par Coppola). Ouf ! On aurait pu croire un instant que ces braves gens manquaient d'imagination !
Heureusement, le roman de Mary Shelley va nous permettre d'évoquer un chef-d'œuvre du porno français, la délectable **Femme-Objet** de Frédéric Lansac (1981), que Marylin Jess irradie de sa plastique généreuse et de son ingénuité naturelle. Dans le rôle muet de Kim, créature sans couture fabriquée par un écrivain de science-fiction érotomane à cours de partenaires (il les a toutes épuisées !), elle traduit très subtilement (fait inhabituel chez les stars du X) l'évolution dialectique des sentiments de son personnage-robot. Il faut la voir (et la revoir !) glisser de la soumission à la révolte, de l'automatisme à l'autonomie, pour accéder au plaisir contrôlé dont son pitoyable créateur sera finalement exclu. Avec sa liberté de ton et son humour, Lansac apporte avec cette ultime comédie, baroque et satirique, une preuve supplémentaire de ses dons indéniables de caricaturiste.

Abandonnons le monstre karloffien et occupons-nous de ses petits camarades, les freaXs et autres entités fantaXtiques. A la recherche (désespérée) des «hardos monsters» susceptibles de peupler cet article, nous avons visionné une impressionnante pile de vidéos incertaines et ■■■

la star universelle

ZARA WHITES

Dans leur numéro hors-série, «100 films pour une vidéothèque» (décembre 1993), *Les Cahiers du Cinéma* honoraient le hard français en reproduisant, coincé entre **Poussières dans le Vent** de Hou Hsiao Hsien et **Un Roi à New York** de Chaplin, le visage absorbé de Zara suçant des *«queues cathodiques»* (l'expression vient de chez eux) dans **Rêves de Cuir**, tandis que Camille Nevers écrivait : *«Zara Whites (...) est une des seules actrices dans le genre»*. José Bénazéraf, quant à lui, s'excita métaphysiquement sur celle qu'il considère comme une incarnation bouleversante des univers conjugués de Sade et Georges Bataille — c'était lors d'un docucul haut en conneries (**Portrait Regard**) réalisé récemment par le Maître pour une nuit spéciale «hard» (mai 99) accessible aux abonnés de *Canal Numérique*. Enfin, ultime symptôme en date (octobre 1999), quand la revue *MustBeMad*, propose à un jeune gérant d'entreprise un «tête à tête» avec la star du X de son choix, devinez sur qui le pédégé encravaté jette son dévolu ? C'est dire si Zara Whites (*«un peu comme Zorro... au féminin»*, se plaît-elle à souligner malicieusement) est universelle !



■ *Zara Whites dans* **Rêves de Cuir** ■

Ceci étant et pour revenir à des considérations plus cinéphiliques, la jeune hollandaise découverte par Rocco S. himself lors d'une séance-photos de *Penthouse* et embauchée sur le champ comme partenaire du Casanova dans **Buttman Ultimate Workout** (John Stagliano, 1989), aura irradié de son charisme altier (elle possède une classe inégalable) et d'une pétillante intelligence bon nombre de productions mémorables signées Mario Salieri (**Viva Italia**, ou comment alterner décadence mussolinienne et parties de jambes en l'air, en une reconstitution dégoulinante propre au style pompier du cinéaste), Andrew Blake (**House of Dreams**, exemple typique du courant «porno chic»), Patti Rhodes, collaboratrice régulière de Gregory Dark (**La Marque de Zara**, **Zara's Revenge**), ou F.J. Lincoln. Quittant le support-vidéo, elle s'investit dans le CD-Rom (**Le Temple de l'Amour**, distribué en 1997 par *Colmax* et *Paradis Digital* — un collector) et l'interactivité (**Zara's Double Experience** et sa «Love Line» en 1995), alors que le néo-cronenbergien **Rêves de Cuir** (1992) de Francis Leroi a imposé son image définitivement «tendance» de «star virtuelle» à l'aube du XXIème siècle... Paradoxe s'il en est concernant l'actrice hard la plus sensuelle de la décennie !

■ M.B. ■

■ ■ ■ scabreuses, dénichées dans maintes liquidations de stocks et trocantes francophones, longues heures abrutissantes scandées par l'absorption répétée de caféine, tant il est vrai que la consommation abusive de mauvais pornos facilite la somnolence et provoque, à terme, une curieuse altération du sens critique : la niaiserie aqueuse de **L'Irrésistible Sirène** (avec Traci Lords) vous ferait presque prendre **Splash** de Ron Howard pour un film «art et essai» et Darryl Hannah pour une héroïne de Philippe Garrel ; **Sexcalibur** (mettez un masque et vous rêverez du Moyen-âge) arriverait à nous convaincre que John Boorman est un auteur profond...

L'expérimentation s'avère rude, émaillée d'espoirs déçus transformés en consternation furibarde : une nouvelle fois, la majorité des cassettes achetées au regard d'une jaquette alléchante se révèlent de condamnables supercheries, aussi fantastiques qu'un épisode des *Feux de l'Amour*. L'ancestrale momie de **Mummy Dearest**, débarrassée de ses bandelettes dès les cinq premières minutes, baise comme la voisine de palier (et encore !) ; «les plus belles filles de la planète Uretha, venues sur Terre chercher l'orgasme» (**Science-friction**) se téléportent chez Ron Jeremy (qui s'envoie une bière avec des potes) à peine le générique (fumigéneux) achevé ; le clone lubrique de Freddy (**Nightmare, le Sexe de la Nuit**)... eh bien, au début, il est habillé comme Freddy ! Topo identique chez les androïdes : **X-Terminator**, hormis des lunettes noires (qui cachent vraisemblablement son regard cybernétique), ressemble avant tout... à un hardeur impur et dur (**Penetrator 1 & 2** de Nic Cramer sont plus «fidèles» aux originaux, simple question de degrés dans le n'importe quoi). Seul regret notable, celui de n'avoir pu dénicher cette plaisante parodie d'**Edward aux Mains d'Argent** dont *Canal +* diffusa des extraits lors d'un «Journal du Hard» — il vous sera facile d'imaginer par quoi les ciseaux étaient remplacés !

On comprendra de toute façon que ces inepties besogneuses ne font guère l'effort de transposer quoi que ce soit et sont de surcroît filmées par des gogols de la caméra parkinsonienne. En revanche, nous confesserons un coupable penchant pour la trilogie des **Pyramid** de Pierre Woodman, d'une tenue assez honorable quoique peu inventive, fort divertissante et respectueuse du «client» ; certes, l'incarnation d'une momie débridée par la torride Tania Russof n'est peut-être pas étrangère à l'effet que procure cette oeuvrette de consommation courante. Enfin, si vous consultez l'encart complétant notre texte principal, vous saurez qu'en matière de «phénomènes», le Sauveur existe et s'appelle Gregory Dark. Rien à ajouter au tableau, hormis qu'en acquérant tous les titres de ce cinéaste disponibles en vidéo, vous rassemblerez la plus démentielle collection de déviations «zarbies» qu'une cervelle créative peut engendrer. Vous voilà prévenus.



■ *L'«innocence» vue par Gregory Dark dans* ***Devil in Miss Jones 5*** ■

Pour clore le chapitre, signalons l'une des plus belles séquences hard mettant en scène des «freaXs», laquelle ne se situe pas dans une œuvre a priori fantastique (encore que !), mais au sein de cet incroyable film malade (et intrinsèquement parodique), le **Caligula** de Tinto Brass et Bob Guccione (1979), lorsque Tibère (Peter O'Toole, copieusement vérolé) fait visiter son bordel impérial où, sur trois étages, satyres, nymphes, hermaphrodites, étalons surmembrés, hommes et femmes aux corps difformes et aberrants, composent des «statues vivantes» en rut perpétuel, condamnées à jouir mécaniquement en usant d'accessoires et de machines — magnifique et terrifiante architecture charnelle qui, par son esthétique visionnaire (proche de celle du duo Dream/Pope), préfigure les recherches plastiques du porno des années 90.



■ ***Caligula*** *de Tinto Brass* ■

Nous arrivons maintenant à la dernière étape de notre périple, face à la virtualité du troisième millénaire, disséquée depuis longtemps et reproduite en variations schizoïdes par son prophète filmique, le canadien David Cronenberg. Le porno moderne ne pouvait méconnaître **Videodrome** et s'interdire de succomber à un détournement que la métaphore originelle suppose implicitement. Ce sera donc **Rêves de Cuir** (1992), sacrée surprise dans la filmographie tristounette de Francis Leroi (**L'Infirmière n'a pas de Culotte** ou **Emmanuelle 4** n'étaient pas vraiment des œuvres glorieuses !) et, osons l'affirmer, éclatante réussite. Délaissant judicieusement la narration-cinéma et ses codes de cohérence fictive pour privilégier une construction-zapping en harmonie avec le projet, isolant chaque séquence grâce à une formalité spécifique souvent percutante (le générique stroboscopique, la scène d'amour dans l'obscurité zébrée par des flashes très rapides, la longue et sensuelle caresse des gants blancs sur le corps nimbé de bleu de l'héroïne, le cérémonial du peep-show à travers la glace, la cultissime séance de fellation télévisuelle, etc.) que scande Zara Whites manipulant sa télécommande, Leroi, curieusement «habité» par son sujet, flirte, à l'instar du Gregory Dark dernière manière, avec une certaine abstraction contemporaine et, surtout, livre au spectateur un objet-vidéo forclos, conceptuel, réfléchissant en abyme la matérialité intrinsèque du porno actuel. Ce qui amène à penser que la légitimité du genre se joue désormais à ce niveau ; l'enjeu ne serait plus de «faire du cinéma», mais «autre chose», de façonner peu à peu une forme inédite, affranchie des critères de structuration traditionnels — les meilleurs auteurs du moment y travaillent déjà...

Dès lors, s'il nous est permis de terminer sur une digression théorique générale étayée par quelques références symptomatiques, le recours à une combinaison élaborée d'opérations de détournement favorise considérablement l'émergence d'univers visuels novateurs, en ce qu'il déconstruit d'emblée l'ordonnance routinière des images, leur enchaînement, la prévisibilité d'un surgissement convenu du sens et des émotions. Rinse Dream et FX Pope, avec **Cafe Flesh** et **Night Dreams**, l'avaient développé brillamment, offrant à notre entendement la fulgurance de «collages visuels» incongrus stimulant le plaisir primaire de la sidération. Chacun à sa manière, les films dont nous avons souligné ici la richesse relèvent, peu ou prou, de l'expérimentation ; ils testent, explorent, déploient une «mise en jeu» qui dénote un souci profond de renouvellement du genre, une volonté de faire évoluer les schémas canoniques. Prenons le confondant **Devil in Miss Jones 5** de Gregory Dark (1995), saturé d'incrustations-télé parasitant l'action en cours, de bancs-titres clignotants déstructurant l'agencement des séquences, de discours énigmatiques sur le film, de dynamitages électroniques (un peu à la Jean-Christophe Averty !) brisant la narration, de syncopes, d'accélérations, de retours, de brusques arrêts suspensifs ou d'ellipses kamikazes. Il représente quelque part, sans être un cas isolé (voir, dans un registre approchant, le très lynchien **Antefutura** de Ian Nichols), le devenir du porno, vaste chantier de recherche perpétuelle où la contrainte d'une économie de moyens, assumée et réinvestie, pourrait générer, à terme, l'inespéré rayonnement d'une liberté retrouvée.

■ **Marc BRUIMAUD** ■

A suivre...

LES MONDES NOIRS DE GREGORY DARK

Au début de l'incontournable **Sex Freaks** (1996), un magicien sort de sa voiture avec une mallette contenant deux espèces de poupées Barbie et un Ken (vraisemblablement la version diffusée en Haïti) qui lui servent à zombifier une blonde, une black, un clown, et à les faire pénétrer dans le «Dark World» (Gregory est notre troisième mégalomane, après Damiano et Salieri !), seul refuge face à l'absurdité du monde réel, plongé dans le chaos d'une apocalypse imminente. Comme on peut s'en douter, le lieu en question est un lupanar frénétique aux allures de pandémonium obscène où notre malheureux trio va commencer par copuler devant une assemblée d'élus aux dégaines infernales. S'ensuivent (nous faisons une sélection) l'accouplement d'Artgirl, intello nihiliste, avec deux cafards géants, la performance conceptuelle (si, si) de Lucy, féministe post-moderne spécialisée dans la consommation avide de diablotins, ou le gang bang de Sweetmeat, créature russmeyerienne s'envoyant une armée de squelettes. Nous apprenons en parallèle que le magicien initial doit ses pouvoirs à une entité virtuelle nommée Lips dont la matérialité se résume à d'énormes lèvres pulpeuses enfermées dans un moniteur-télé et la mission à inculquer par l'exemple les rudiments d'une citoyenneté responsable aux freaks qui ingèrent son programme purificateur... Fichtre ! Le délire fumeux de Gregory Dark est tellement ahurissant et son humour caustique si délicat à interpréter qu'il s'affirme, malgré la concurrence (Ninn, Zen, d'Amato, etc.), comme l'auteur porno le plus singulier de notre fin de siècle.

D'autant qu'a priori aucune outrance ne le rebute : **Between the Cheeks 3** (1983) nous conte l'histoire délicate d'un «anus qui parle», plutôt bien d'ailleurs, puisqu'il éructe des aphorismes meurtriers du style : «Le sens de la vie et le trou du cul de la femme sont une seule et même chose parce que là se trouve l'âme de la femme et aussi celle de la nature toute entière». Le héros du film en sera à ce point bouleversé qu'il entamera, enturbané comme un gourou, un cycle de conférences pour transmettre la pensée profonde de l'orifice ratiocinateur : «Et c'est ainsi, mes chers auditeurs, que j'en suis arrivé à connaître tout sur la nature de l'Univers», conclut-il son exposé devant un parterre d'adeptes convertis à l'Adoration scatophile... On le devine, dans l'au-delà du (bon) mauvais goût, Gregory Dark rejoint sans peine John Waters ou les frères Farrelly.



■ *Between the Cheeks 3* ■



■ *New Wave Hookers 4* ■

Il nourrit en outre son style «azimuté» à la manne d'une constante audace formelle (fini le cinéma ; vive les bidouillages vidéo, ce qui contribue au cachet indéniablement moderne de ses productions) relayant des thématiques très actuelles (manipulations mentales et physiques, pouvoir des médias, philosophies «new age», totalitarismes ubuesques) que lamine une cinglante ironie parodique. Même ses films en apparence les plus anodins (**Flesh**, **Blue Dahlia**) ne résistent pas à un traitement ravageur des stéréotypes. Exemple parfait, **Vanessa, Captive du Vice** (1986), censé nous narrer la biographie de Vanessa del Rio, dont les étapes successives, loufoques et politiquement très incorrectes, développent de savoureux sketches provocateurs : née en Russie (dans une petite ville nommée **Small Town** !), la starlette fuit le régime communiste, échoue à Paris où elle s'initie aux partouzes, gagne le Paraguay l'espace d'un premier film (**On ne Parle pas la Bouche Pleine**), transite par l'Alaska et y rencontre l'amour en la «personne» d'un danois (pas un habitant du Danemark, mais un chien qui finira écrasé par un train), se réfugie aux Etats-Unis comme représentante en vibromasseurs, pour finalement être rapatriée et incarcérée à Small Town où elle fera le bonheur des prisonniers politiques... On conseille notamment les interviews décalées des divers autochtones ayant croisé sa route, recueillies avec un sérieux imperturbable digne du Woody Allen de **Prends l'Oseille et Tire-toi**.

Cette vision détonante (et foncièrement cruelle) de l'absurdité ambiante trouve sa traduction ultime dans la fameuse trilogie des **New Wave Hookers** (2, 3 et 4) que le filtre du fantastique distancié permet de radicaliser, à l'unisson d'un traitement visuel de plus en plus éclaté : la cité d'Atlantix sert de repaire à une étrange secte d'amazones-magiciennes occupées à asservir les hommes par le sexe (n°2), une organisation clandestine de prostituées conditionnées (grâce à une méthode «scientifique» de stimulation par le rock !) poursuit le même dessein ravageur (n°3), un nain philosophe nous guide à travers les multiples représentations de la féminité, afin de nous initier à la compréhension du Monde (n°4) ; scénarios répétitifs prétextes à un abandon quasi intégral de la continuité narrative, au profit d'une fantaisie kaléidoscopique s'épanouissant par associations d'idées et représentations stéréotypées perverties. Evolution notable d'un style confirmée par les œuvres très recentes : le diptyque **Psycho Sexuel 1 & 2** et surtout **Devil in Miss Jones 5**, affranchi de toute préoccupation linéaire et frisant l'abstraction.. Quelques efforts supplémentaires et Gregory Dark pourra bientôt proposer ses vidéos aux musées d'art contemporain.

■ M.B. ■

BONE COLLECTOR

Pas de répit pour Denzel Washington ! Deux ans après en avoir décousu avec l'esprit d'un serial-killer qui changeait de corps à volonté dans **Le Témoin du Mal**, le voilà de nouveau sur les traces d'un maniaque qui terrorise New York et fait tourner les forces de l'ordre en bourrique. Changement de taille, il devra cette fois le démasquer de son propre appartement, puisque son personnage est cloué sur un lit, suite à un accident qui l'a paralysé des quatre membres. Ancien criminologue, Lincoln Rhyme est devenu une légende au sein de la police grâce à ses facultés de déduction et son aptitude à déchiffrer les indices. Rongé par son état qui ne fait qu'empirer, Rhyme ne croit plus en rien et souhaite mourir. Pourtant, il va reprendre du service à la demande de son ancien collègue et ami Paulie Sellitto lorsque la jeune recrue Amelia Donaghy (Angelina Jolie) découvre un corps mutilé enterré près d'une voie ferrée. Les indices qu'elle trouve sur le lieu du crime, sous forme d'énigmes délibérément laissées par le tueur, laissent penser que cet homicide est le premier d'une longue série. Impressionné par les capacités d'Amelia, Rhyme va la convaincre de le seconder sur l'enquête. Elle sera ses yeux, ses jambes et ses bras dans une course contre la montre où la moindre erreur peut être fatale... Malgré un scénario des plus convenus, Phillip Noyce arrive à tirer le meilleur parti de ce thriller claustrophobique et morbide à bien des égards. Plus à l'aise que d'habitude niveau mise en scène, il évite les sentiers battus et fait de cette enquête un huis-clos partagé entre l'appartement classe de Rhyme (on ne peut s'empêcher de penser à **Fenêtre sur Cour**) et les égouts de New York (un décor glauque à souhait). Un contraste esthétique en phase avec ce duo pas banal en tête d'affiche : au vétéran immobilisé et donc cerveau des opérations, se joint une femme de terrain improvisée, pas fière de se retrouver en compagnie d'un cadavre. Comme ce jeune étudiant charcuté et laissé en pâture aux rats. Un de ces meurtres craspec sur lesquels **Bone Collector** ne lésine pas, chose plutôt surprenante pour un film de studio.

■ Damien GRANGER ■

Columbia TriStar Films présente Denzel Washington & Angelina Jolie dans une production **Columbia Pictures/Universal Pictures/Bregman** *BONE COLLECTOR* (*THE BONE COLLECTOR* - USA - 1999) avec Queen Latifah - Michael Rooker - Mike McGlone - Leland Orser - Ed O'Neill - Luis Guzman **photographie de** Dean Semler **musique de** Craig Armstrong **scénario de** Jeremy Iacone **produit par** Martin Bregman - Louis A. Stroller - Michael Bregman **réalisé par** Phillip Noyce
26 janvier 2000 1 h 58



■ Denzel Washington ■



■ Angelina Jolie ■



Interview : PHILLIP NOYCE

Grand espoir du cinéma australien durant les années 80, Phillip Noyce a la chance d'être produit par George MAD MAX Miller le temps d'un film, le thriller maritime CALME BLANC, dont le succès lui ouvre les portes d'Hollywood. VENGEANCE AVEUGLE avec Rutger Hauer, JEUX DE GUERRE et sa suite DANGER IMMÉDIAT, SLIVER ou encore LE SAINT confirmeront ce qu'on pouvait supposer : sans Miller, Noyce est un artisan besogneux, livrant du blockbuster pré-formaté pour la télé. Venant de lui, BONE COLLECTOR apparaît donc plutôt comme une bonne surprise. Explications de l'intéressé.

Quand le personnage d'une histoire est totalement immobile, coincé dans un lit, la réalisation doit-elle, selon vous, compenser l'immobilité du protagoniste par une mise en mouvement continue de la caméra ?

Tout d'abord, quand vous traitez d'un personnage qui ne peut bouger, vous devez faire très attention de choisir l'acteur parfait pour le rôle. Denzel est parvenu à compenser ce manque de mobilité en donnant une dimension supplémentaire à son personnage. Il l'a fait vibrer presque plus que nécessaire pour que le public parvienne à dépasser son handicap. Mais, ça ne m'a pas empêché d'employer quelques trucs.

Lesquels ?

J'approche toujours le style de mes films en essayant de trouver le vrai sujet que je traite. Dans ce cas, le handicap de mon personnage constitue l'axe autour duquel s'articule le récit. J'ai donc rencontré beaucoup de paraplégiques. Je suis allé dans des résidences spécialisées, aussi bien en Angleterre qu'ici, aux Etats-Unis. Et j'ai remarqué une chose. Bien sûr, les paraplégiques ne bougent pas, mais vous non plus. Vous vous placez devant la personne de façon à ce qu'elle vous voit le mieux possible et vous ne bougez plus de là. Comme si vous vous rendiez compte de l'effort que doit faire le paraplégique pour vous suivre du regard. J'ai donc réalisé que pour créer une scène réaliste autour de Denzel, personne ne devait bouger dans la salle. Et cela m'a obligé de donner du rythme à ces séquences uniquement en me reposant sur le montage.

Ça vous embête si on vous dit que *Bone Collector* ressemble

à une sorte de croisement entre *Le Silence des Agneaux* et *Fenêtre sur Cour* ?

Non, pas du tout. Ce sont des films que j'admire énormément. Mais je ne crois pas qu'il y ait eu véritable volonté de suivre une formule quelconque. Disons que **Bone Collector** est une sorte de cousin de **Fenêtre sur Cour** : le personnage est bloqué dans sa chambre et c'est une femme qui va pour lui sur le lieu du crime. Mais la relation entre les deux protagonistes est différente, ainsi que la transformation que chacun subit au contact de l'autre. D'autre part, l'aspect serial-killer de l'histoire n'est pas le plus important du film. Nous avons déjà vu des serial-killers de ce genre au cinéma, notamment dans **Le Silence des Agneaux**. Le mien n'apporte rien de nouveau sur la question. Attention, j'ai tout fait pour que cet aspect de mon film plaise au public, que ce soit effrayant et plein de suspense, mais mon intérêt s'est plutôt porté sur la relation si étrange qui se développe entre les deux personnages principaux.

Même si vous dites ne pas y attacher une importance particulière au niveau du fond, vous avez abordé la forme de vos scènes de meurtre avec beaucoup d'attention.

En fait, elles s'inspirent directement du film de Michael Powell, **Le Voyeur**. Il existe un certain détachement sur la façon dont les crimes sont montrés dans le film de Powell, parce qu'ils sont présentés à travers la caméra du tueur. Dans **Bone Collector**, je voulais le même détachement pour exprimer à la fois la froideur du tueur et le fait que rien n'est jamais vu directement dans cette histoire. Le personnage de Denzel se sert des yeux d'Angelina pour constater, et elle se sert de lui pour analyser et comprendre. Un jeu assez pervers qui justifie, selon moi, la froideur du regard. Mais, ce que l'on voit surtout dans le film, ce ne sont pas les meurtres eux-mêmes, mais plutôt leurs conséquences. Le fait de montrer ou de ne pas montrer un acte criminel à l'écran provoque un long débat sur le regard, la moralité d'un cinéaste. Je ne voulais pas rentrer là-dedans.

Mise à part le meurtre du policier, il y a peu d'effets de style dans le film. En fait, on pourrait presque dire que *Bone Collector* a une texture plutôt classique.

C'est totalement volontaire. Nous traitons deux sujets extrêmement sérieux dans le film : les meurtres et la situation extrême dans laquelle se trouve le héros. Il m'a semblé que je devais donc garder une certaine retenue dans la façon de réaliser le film, que trop d'effets de mise en scène détourneraient l'attention du public. Ils me semblait qu'il fallait laisser les acteurs guider les spectateurs. Tout repose sur leur performance.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

FOLLOWING
(LE SUIVEUR)

Pour son premier long métrage, l'anglais Christopher Nolan s'inspire d'une mésaventure dont il a été victime. Un simple cambriolage dont un détail l'intrigue : il se rend compte que le voleur n'a pris que ses CD et s'est servi d'un de ses propres sacs pour les emporter. Se sentant violé dans son intimité, le jeune réalisateur écrit et tourne dans l'urgence **Following**, un film qui évite astucieusement le nombrilisme cher à nos auteurs français.
Bill se voit romancier mais son obsession majeure reste celle de suivre les inconnus dans la rue. Un jour, il tombe sur Cobb, qui le repère immédiatement. Ce dernier le prend alors sous son aile et lui apprend à cambrioler des appartements. Rapidement, Bill devient un «voleur de vie privée» et rencontre une jeune femme dont il va tomber amoureux. Il ne sait pas encore qu'il va être victime d'une machination diabolique...
Avec soixante mille francs en poche et un script concis, Christopher Nolan livre une œuvre intrigante et fort réussie. Sur le principe de **Pulp Fiction**, il morcelle son intrigue et nous la propose dans le désordre. Si le procédé s'avère la plupart du temps assez gratuit, il est ici nécessaire afin de faire monter le suspense. Mais ce qui intéresse avant tout le réalisateur, ce sont les liens qui se tissent entre ses personnages. Des liens étranges et vénéneux à la manière du David Mamet de **La Prisonnière Espagnole**. Il évite alors les erreurs commises dans tant de premiers films et donne à son intrigue la dimension humaine requise pour la rendre crédible. Faisant preuve d'une bonne maîtrise cinématographique, il évite aussi la facilité (le côté «exercice de style») et s'avère être l'un des jeunes auteurs à suivre avec attention.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■



CCI - Les Acacias présente Jeremy Theobald & Alex Haw dans *FOLLOWING - LE SUIVEUR* (*FOLLOWING* - Grande-Bretagne - 1999) avec Lucy Russell - John Nolan - Dick Bradsell - Gillian El-Kadi **photographie de** Christopher Nolan **musique de** David Julyan **produit par** Emma Thomas - Christopher Nolan - Jeremy Theobald **écrit et réalisé par** Christopher Nolan

1er décembre 1999 **1 h 10**



■ *Jeremy Theobald* ■



■ *Adrien Brody* ■



■ *Maura Tierney* ■

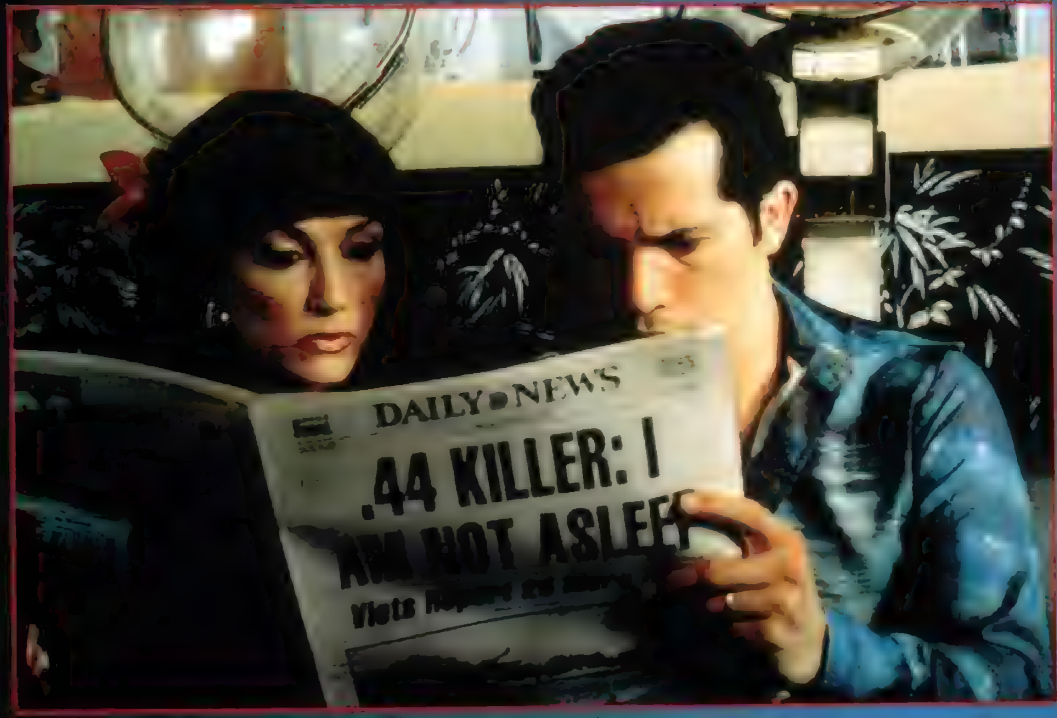
OXYGEN

Fait connu : Hollywood est devenu, depuis quelque temps, la capitale du thriller mou. Combien de **Meurtre Parfait**, de **Sliver** et de **Color of Night** pour un **Seven** ou un **Jennifer 8** ? Entre les mains d'une major quelconque, **Oxygen** aurait sûrement donné un film propre, semblable aux avatars pré-cités. Richard Shepard le sait. C'est pourquoi il opte pour un financement indépendant et une liberté totale plutôt qu'un tournage confortable et l'assurance d'une star aseptisée capable de rameuter les biftons des consommateurs crédules. Du coup, **Oxygen** ressemble à un thriller, un vrai, âpre et tendu.
Harry a kidnappé et enterré Frances, la femme de Clark Hannon, un riche collectionneur new-yorkais. D'ici 24 heures, elle suffoquera et mourra sans qu'on puisse la retrouver. A moins qu'Harry ne reçoive la rançon qu'il a exigée. Au moment de collecter l'argent, ce dernier est pris en chasse par l'inspecteur de police Madeline Foster qui parvient à l'arrêter. C'est dans la salle d'interrogatoire que se déroule alors une joute psychologique entre Madeline et Harry, dont l'enjeu est la survie de Frances Hannon. Et si Harry avait vraiment tout planifié...
Toute la saveur d'**Oxygen** vient donc du fait qu'il a été conçu en dehors du système. Le réalisateur offre le rôle principal à Maura Tierney (enfin débarrassée de ses emplois de secrétaire dans **Peur Primale** ou de femme au foyer dans **Menteur, Menteur**), une actrice peu connue du grand public, ce qui lui permet de la montrer sous un angle peu glamour. Elle fait de Madeline une femme fragile et forte à la fois, en proie au doute, adultère et sadomasochiste. Son face à face avec Harry n'en est que plus intriguant. Pourtant, Shepard ne réussit son film qu'à 90%. En confiant le rôle d'Harry à Adrien Brody (**La Ligne Rouge**), jouant sur son charisme de jeune niais, il décrédibilise son méchant et le rend presque attachant. Mais c'est sûrement l'effet escompté... Dans tous les cas, son **Oxygen** offre à Hollywood une (petite) leçon de cinéma.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

SND présente Maura Tierney & Adrien Brody dans une production **Curb Entertainment International Corporation/Paddy Wagon/Abandon Pictures** *OXYGEN* (USA - 1999) avec James Naughton - Laila Robins - Paul Calderon - Dylan Baker **photographie de** Sarah Cawley **musique de** Rolfe Kent **produit par** Carole Curb Nemoy - Mike Curb - Richard Shepard **écrit et réalisé par** Richard Shepard

22 décembre 1999 **1 h 27**



Bebe Neuwirth & John Leguizamo

SUMMER OF SAM

Pendant un temps, Spike Lee semblait se spécialiser dans un néo-académisme des plus moribonds, à grands coups de caméra équilibriste, d'effets parasites et dénués de tout engagement, en donneur de leçons pour génération *MTV* encéphalo-conditionnée. Puis vint l'étonnant **Clockers**, où, dans une tentative de rejoindre d'urgence le champ des cinéastes, Spike connaissait tout à la fois un bel échec commercial et un regain d'intérêt de ses premiers défenseurs. **Summer of Sam** pourrait l'entraîner plus encore dans cet exil forcé au pays du non-superficiel. Ayant cessé de poser, de ramener sa gueule à tout bout de champ, de cracher sur Eastwood, Scorsese, De Palma, et tous ceux qui osaient faire de meilleurs films que lui, Spike réfléchit, soupèse, modère son discours (au moins cinématographique) et donc, n'intéresse plus les médias. Et comme par miracle, sa manière de filmer change pratiquement du tout au tout. De free-styler nombriliste, il devient conteur d'histoire.

L'été 77 vit New York piégée par une canicule historique. Les excursions mortelles d'un tueur en série (une race alors non identifiée) allait donner de quoi raviver les potins et augmenter les tirages des journaux. L'atmosphère de paranoïa, cumulée à la chaleur ; l'extase du disco mêlée à un nihilisme punk naissant : tout cela fait tourner la tête de la police, de la mafia, de Joey T et sa bande de branleurs. Et tout ce beau monde va progressivement s'imaginer que le tueur, celui qu'on dénomme Le Fils de Sam, est quelqu'un de leur voisinage.

Ceci, bien sûr, n'est qu'une toile de fond sur laquelle notre cinéaste récemment converti va broder : peinture de caractères, personnages aux multiples facettes, complexes, ambivalents, fouillés, atmosphère d'époque et de communautés. **Summer of Sam** est un film qui évite l'implication immédiate et lui préfère un détachement anthropologue. Spike laisse ses personnages respirer, ne les juge pas, sa caméra se contentant de les suivre dans ce qu'ils pensent être des choses importantes, réfléchies ou justes. Un coup ils ont tort ; un coup on leur donne raison. Tantôt ils nous inspirent la sympathie ; le moment d'après on aimerait leur cracher à la gueule. Entièrement dédié à ses acteurs (Leguizamo et Sorvino largement en tête), ce film aux initiales bizarrement implorantes (SOS) est tout sauf un produit opportuniste, plus proche d'un **Mean Streets** que d'un «brûlot du jour» à la **Jungle Fever**. Sincère et modéré, laissant du temps à son spectateur sans rien lui montrer du doigt, il représente, quelque part, ce que le monde médiatique redoute le plus. En conséquence, vous ne devriez pas trop en entendre parler. Tant mieux, ça vous laissera l'esprit vierge pour plutôt aller le voir.

Rafik DJOUMI

Gaumont Buena Vista présente John Leguizamo & Mira Sorvino dans une production **Touchstone Pictures/Hostage Production** *SUMMER OF SAM* (USA – 1999) avec Adrien Brody - Anthony LaPaglia - Jennifer Esposito - Ben Gazzara - John Savage **photographie de** Ellen Kuras **musique de** Terence Blanchard **scénario de** Victor Colicchio - Michael Imperioli - Spike Lee **produit par** John Kilik & Spike Lee **réalisé par** Spike Lee

5 janvier 2000 — **2 h 22**

Interview : Spike Lee

Présenté en Sélection Officielle à Cannes en 1988, DO THE RIGHT THING fait l'effet d'une bombe et engendre un malentendu entre Spike Lee et les médias qui dure encore aujourd'hui. Interviewé comme le porte-parole de la communauté afro-américaine, Lee se retrouve la plupart du temps piégé et ne parvient pas à répondre en «simple cinéaste». Une forme de ghettoïsation insidieuse dont Spike Lee aura beaucoup de mal à s'extraire, JUNGLE FEVER ou MALCOLM X ne calmant ni le réalisateur «engagé», ni les médias «excités». Et si SUMMER OF SAM remettait les choses à plat ?

Vous avez des comptes à régler avec les années 70, non ?

Je crois que nous avons été au contraire très respectueux des seventies. Beaucoup de personnes parmi l'équipe du film ont adoré se replonger dans cette période, recréer les costumes, sélectionner la musique. De la disco essentiellement. La musique joue toujours un grand rôle dans mes films. J'aime la mettre à fond, et parfois certains ont même du mal à entendre les dialogues.

Comment êtes-vous intervenu sur le scénario de Victor Colicchio et Michael Imperioli ?

Ils l'ont d'abord écrit, me l'ont fait lire et je m'y suis replongé. Pour Victor et Michael, ce quartier, ce microcosme, c'était quelque chose de très autobiographique. Leur script se concentrait dessus. J'ai cherché à agrandir le champ d'action sur



Adrien Brody

la ville de New York. Le fait que je fasse un film sur des Italiens n'a semble-t-il pas plu. Pourtant, je ne me suis pas réveillé un jour en me disant : «Tiens ! Faisons un film sans noirs !». Les médias aiment vous faire porter un rôle. Ils m'avaient catapulté leader du mouvement des cinéastes black, mais moi-même je n'ai aucune idée de ce que c'est censé signifier. Je ne peux me considérer que comme un réalisateur indépendant travaillant en partenariat avec les studios. Je choisis mes sujets, je les fais à mon idée et ce sont les studios qui les distribuent en travaillant avec moi sur le marketing.

Votre style change. On dirait que vous êtes plus à l'aise dans les scène intimistes.

Mon style ne change pas, car je ne cherche jamais à imposer un style au sujet. Je lis le script et c'est lui qui m'indique ce que je dois faire. Si les scènes intimistes fonctionnent mieux, c'est parce que je suis un meilleur réalisateur qu'auparavant. Peut-être ai-je appris à mieux travailler le glamour et la résonance des histoires. Je suis avant tout un conteur d'histoires. Tous les réalisateurs en sont ou devraient l'être. Nous avons répété pendant deux semaines toutes ces scènes intimistes. L'équipe a activement contribué à l'élaboration du projet. Puis, dès le tournage, je me suis retransformé en dictateur. Le tournage est une période frustrante et stressante où tout se fait dans l'urgence. Je préfère par dessus tout la post-production.

Dans *Summer of Sam*, on note d'étranges similitudes avec le script de *M le Maudit*, sauf que votre psychopathe est totalement extérieur à l'histoire, comme s'il n'existait pas.

Je n'avais pas vu **M le Maudit** avant de tourner **Summer of Sam**. Le concept de la chasse aux sorcières est effectivement assez proche. Je connaissais l'histoire du film de Fritz Lang bien sûr, mais s'il y a des relations, c'est le fait de mon inconscient. Ce n'était pas une décision de ma part de me référer à **M le Maudit**. Sinon, Sam n'est pas étranger à l'histoire. Il est le déclencheur de toute cette histoire, celui par lequel tous ces gens agissent comme des fous. Donc il existe bel et bien.

Vous aimeriez faire un film de genre ?

Summer of Sam en est un, dans une certaine mesure. J'aime bien regarder les films de genre, mais en ce qui me concerne, je ne me sens pas vraiment d'en faire un à 100%. J'ai eu du mal à filmer les scènes de meurtre. Ce sont des événements qui ont réellement eu lieu. Des gens sont morts. Nous ne voulions pas les rendre graphiques, dans la grande tradition hollywoodienne. Il fallait que le spectateur puisse juger crûment de ce que ce monstre a pu faire.

■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

LE VOYAGE DE FELICIA

Si **Le Voyage de Felicia** n'était pas réalisé par Atom Egoyan, il ne se serait certainement pas retrouvé à Cannes en sélection officielle. Ses deux dernières œuvres, **Exotica** et **De Beaux Lendemains**, ayant respectivement récolté le Prix de la Critique et le Grand Prix du Jury, les organisateurs ont placé cette année, par automatisme, son dernier film en compétition. Malheureusement, **Le Voyage de Felicia** ne témoigne pas de la même subtilité que ses autres films.
Hilditch (Bob Hoskins) tue des jeunes filles. Il habite seul depuis la mort de sa mère, une femme castratrice, animant une émission culinaire qu'il repasse constamment sur l'écran noir et blanc de sa télévision.
Egoyan, avec son habileté à composer des personnages torturés, aurait pu donner à la figure du tueur en serie une conscience propre et un visage humain. Mais le réalisateur-scénariste, en voulant trop bien faire, explique en long, en large et en travers le passé de son protagoniste, les causes de sa folie, et le rend totalement victime des faits. Il devient peu à peu surchargé en psychologie bon marché et semble privé à l'écran de tout libre arbitre, de toute pulsion. Car Egoyan se refuse à filmer la moindre scène de meurtre ou une quelconque séquence illustrant l'hystérie du héros. Le personnage finit alors par ne plus exister. Et son inconsistance ne tarde pas à le rendre terriblement irritant. Lorsque Felicia (Elaine Cassidy, très bien), une jeune fille irlandaise, débarque à Birmingham pour rechercher son petit ami, Hilditch la convainc de séjourner chez lui. Quand il découvre qu'elle est enceinte, le tueur éprouve des remords, et lui propose de financer son avortement. Il pourra, de cette manière, faire ce qu'il veut d'elle en toute bonne conscience. Là, pendant quelques instants, le tueur gagne en contenance, les scènes deviennent lourdes de sous-entendus, le film commence à exister... Mais Egoyan rajoute mécaniquement une tonne de pathos, entame la rédemption de son héros de manière vraiment maladroite et le film entier, avec sa charge thématique et ses personnages, nous passe totalement sous le nez. Et il est encore plus rageant de constater qu'au travers des quelques plans de la séquence finale, le réalisateur retrouve cette grâce, cette narration suspendue, qui faisait tout le charme de ses deux précédents films. Cet épilogue, assez beau, achève ainsi de rendre **Le Voyage de Felicia** parfaitement frustrant.

■ **Erich VOGEL** ■

Bac Films présente Bob Hoskins & Elaine Cassidy dans une production **Icon Entertainment International** *LE VOYAGE DE FELICIA (FELICIA'S JOURNEY* - Grande-Bretagne/Canada - 1999) avec Arsinée Khanjian - Peter Mc Donald - Sheila Reid **photographie de** Paul Sarossy **musique de** Mychael Danna **scénario de** Atom Egoyan d'après le livre de William Trevor **produit par** Bruce Davey - Paul Tucker - Ralph Kamp - Robert Lantos **réalisé par** Atom Egoyan

5 janvier 2000 **1 h 56**





■ *Bob Hoskins & Elaine Cassidy* ■



■ *Susan Sarandon & Stephen Dorf* ■

LES FUGUEURS

Les **Fugueurs**, c'est en quelque sorte le **Bonnie and Clyde** du pauvre. Soit un road-movie sentimentaliste, où deux personnes que rien ne rassemblent (et surtout pas l'âge) deviennent amis puis amants. N'attendez pas pour autant une quelconque tension, ni même quelques scènes relatives à un film de genre, le réalisateur James Lapine lorgnant plutôt du côté de la bluette moraliste. Susan Saradon et Stephen Dorf peinent à faire exister leur personnage à l'écran. D'autant plus que le scénario ne fait rien pour les aider.
Charlotte s'est enfin décidée à quitter la petite ville de Clairon et son pasteur de mari. Lorsqu'elle va chercher toute ses économies à la banque, un hold-up a lieu et elle devient accidentellement l'otage d'un pauvre type prêt à tout pour aider sa petite amie enceinte. Charlotte découvre la vie dans cette virée et tente de réapprendre à son kidnappeur le sens des vraies valeurs...
Les Fugueurs est produit par *HBO*, la chaîne à péage américaine. Ce qu'on essaie de nous vendre comme un film est en fait tout au plus une actualité vidéo qui cache bien mal son jeu. La mise en scène est pathétique et des séquences d'interviews de gens qui ont croisé le couple en fuite viennent inutilement s'ajouter à une narration déjà bien lourde. A moins qu'on se prenne d'une soudaine sympathie pour des héros tels qu'une femme de pasteur ingénue et un adolescent de trente ans bête comme un âne, **Les Fugueurs** a peu de chance de convaincre sur grand écran. Mais on doit estimer qu'en France, le public ne sait pas faire la différence entre un film et un pur produit télé, et qu'avec deux célébrités en tête d'affiche il n'y verra que du feu. Encore une preuve qu'on n'hésite pas parfois à traiter le spectateur de cinéma comme un consommateur, susceptible d'avaler tout ce qu'on lui donne sans se poser de questions. Que voulez-vous, il y en a même qui en redemandent...

■ **Erich VOGEL** ■

Pretty Pictures présente Susan Sarandon & Stephen Dorf dans une production **HBO Pictures/Rastar Productions** *LES FUGUEURS (EARTHLY POSSESSIONS* - USA - 1999) avec Jay O. Sanders - Elisabeth Moss - Alan Pottinger - John Christopher Jones **photographie de** David Franco **musique de** Stephen Endelman **scénario de** Steven Rogers **produit par** Tony Mark & Sue Jett **réalisé par** James Lapine

29 décembre 1999 **1 h 39**

VOYEUR

Wilson, un détective technologiquement suréquipé, passe son temps à épier la vie des autres. Depuis qu'il a perdu femme et enfant, Wilson pète les plombs. Le fantôme de sa petite fille vient lui tenir compagnie dans son existence solitaire, où les seuls contacts qu'il a avec les gens se font par écrans interposés. Alors qu'il est chargé d'épier le fils d'un sénateur des Etats-Unis, Wilson est intrigué par la femme qui l'accompagne. Leurs regards se croisent, l'ombre d'un instant... Plus tard, la femme tue brusquement l'homme et s'enfuit. Wilson, contre toute attente, dissimule le corps et se met à suivre et à protéger cette femme fatale psychotique qui jonche sa route de cadavres. Allez savoir pourquoi, Wilson voit des points communs entre cette femme et sa fille. Lorsqu'elle décide de se ranger et de se marier avec un riche aveugle, le voyeur n'est pas loin et regarde cette union d'un très mauvais oeil...

Voyeur parvient admirablement à transmettre toute l'ambiguïté de la relation entre le détective et celle qu'il traque. Il offre respectivement aux deux acteurs principaux leur meilleur rôle et constitue (pour peu que l'on passe outre certains effets de style vraiment déplacés), un des films policiers les plus jouissifs qu'il ait été donné de voir ces derniers temps. Car Stephan Elliott, même s'il a un sérieux penchant pour l'esbroufe et le kitsch (voir **Priscilla, Folle du Désert**), possède un sacré talent quand il s'agit de rythmer son film, de diriger des acteurs ou de tirer le meilleur parti d'un postulat initial. Son personnage de voyeur devient ainsi d'autant plus frustré qu'il a à sa disposition une multitude de gadgets (caméras infra rouge, émetteurs, micros) qui lui permettent d'espionner son élue continuellement. Enfermés dans une relation sadomasochiste, les personnages n'ont cesse de fuir leur existence, à tort et à travers, donnant au film des allures de road-movie dantesque. Elliott, en adaptant le roman de Marc Behm, «The eye of the beholder», lui confère un côté excessivement romantique sans pour autant tomber dans la guimauve. La forme du film détourne ainsi peu à peu son fond, la mise en scène transforme un roman policier déjanté en histoire d'amour complètement opaque et surréaliste. **Voyeur** devient alors un film très original, avec des défauts flagrants, mais régulièrement traversé par de grands moments de mise en scène.

■ Erich VOGEL ■

Les Films de l'Astre présentent Ewan McGregor & Ashley Judd dans ***VOYEUR (EYE OF THE BEHOLDER*** - France/Canada/ USA - 1999) avec Jason Priestley - Geneviève Bujold - K.D Lang - David Nerman **photographie de** Guy Dufaux **musique de** Marius de Vries **scénario de** Stephan Elliott d'après le roman de Marc Behm **produit par** Nicolas Clermont & Tony Smith **réalisé par** Stephan Elliott

24 novembre 1999 **1 h 40**

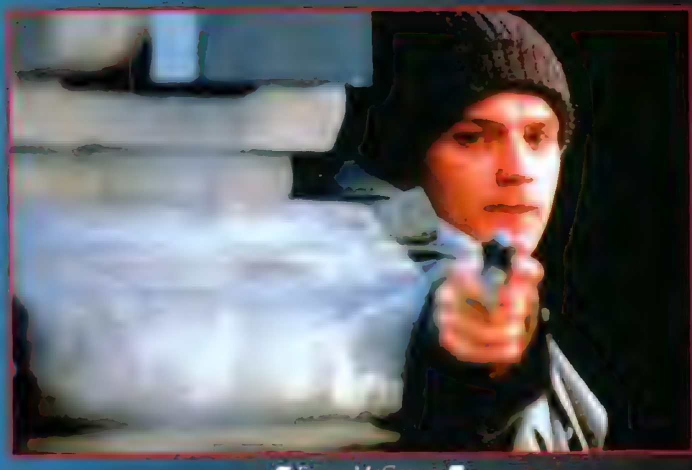
Interview : STEPHAN ELLIOTT

Après FRAUDS, un film fantastique inédit en France, et WELCOME TO WOO WOOP, le succès de PRISCILLA, FOLLE DU DÉSERT en 1994 a ouvert à Stephan Elliott les portes de budgets plus confortables. Le projet de VOYEUR lui a néanmoins pris plus de cinq ans à monter. Le roman de Marc Behm, dont VOYEUR est une libre adaptation, avait déjà été porté à l'écran en 1982 dans MORTELLE RANDONNÉE avec Michel Serrault, le meilleur film de Claude Miller.

Comment s'est effectué le casting ?

J'ai vraiment eu de la chance. J'ai rencontré Ewan McGregor par hasard dans un pub. Comme lui, j'aime beaucoup boire ! On est rapidement devenus amis. Je voulais à tout prix Ashley Judd dans le rôle de Joanna, c'est une très bonne actrice. Je connais Geneviève Bujold depuis un moment mais je ne pensais pas qu'elle accepterait un aussi petit rôle. Elle a une présence incroyable. Quant à Jason Priestley, je l'ai pris parce que ce type n'a fait que des rôles d'ados gentils à la télé. Il est, dans Voyeur, complètement à contre-emploi. Il était ravi de jouer enfin un mec méchant.

Vouliez-vous rester fidèle au livre de Marc Behm ?



■ Ewan McGregor ■

Mon film en est plutôt une interprétation. Mais j'ai repris beaucoup de dialogues du roman et accentué son côté surréaliste et romantique. Le livre mettait en place un personnage classique de détective. Le film de Claude Miller, **Mortelle Randonnée**, partait manifestement dans une optique plus fidèle.

Vous ne l'avez pas vu ?

Non. Quand j'ai acheté les droits du livre, on m'a dit que j'achèterais en fait des droits de remake. J'ai décidé de faire ma version du roman et de voir le film de Claude Miller quand tout le travail sur **Voyeur**, promotion y compris, serait terminé. Je tenais absolument à ne pas faire de remake.

Vous saviez qu'en traitant le sujet de telle manière, une grosse partie du public ne vous suivrait pas du tout ?

Oui. D'ailleurs, en projection-test, le public américain ne comprenait pas du tout le film. Devant leur rejet, j'ai discuté avec les producteurs et on a décidé de faire une version plus simplifiée de **Voyeur** pour le public américain. J'en suis moins content, évidemment. On a dû sérieusement adoucir le côté surréaliste du film. On a aussi rajouté des voix off et raccourci la durée.

Ça fait penser à la version coupée de *Blade Runner*...

Tout à fait. On sent d'ailleurs dans cette version, au timbre de sa voix, qu'Harrison Ford n'est pas content de faire ces voix off. Pour **Voyeur**, j'avais beau expliquer à McGregor que c'était pour le bien de tous, c'est tout juste si je n'ai pas eu à le menacer avec un flingue pour qu'il les fasse ! Il est arrivé dans le studio, il a maugréé son texte avec une mauvaise volonté évidente et est parti, furieux. Je n'avais que ces prises à utiliser. Mais, de toute façon cette version n'est que pour le public américain. Je m'en fous, ils ont eu ce qu'ils voulaient.

Vous comptez mettre les deux versions sur l'édition DVD ?

Probablement. Je mettrais aussi, dans les suppléments DVD, quelques scènes que j'aime beaucoup mais que j'ai dû enlever pour des questions de rythme.

***Voyeur*, comme *Priscilla*..., utilise beaucoup d'éléments du road-movie.**

Le roman de Marc Behm se trouvait à l'intersection des genres. Ce qui me permettait de commencer comme un film policier pour ensuite virer au thriller, au road-movie, au mélodrame et enfin à la tragédie.

Votre fin est assez nuancée...

A la base, pour réunir les fonds, on m'avait forcé de faire une «very happy ending». Je n'étais pas content de la tourner mais je n'avais pas le choix. Heureusement, j'ai réussi in extremis à l'enlever des deux versions, au profit d'une autre, plus subtile et plus sobre, qui cadrait mieux avec le récit.

Une question cliché pour finir. Vous avez des projets ?

Je travaille sur un film qui s'appelle **The Husband I Bought**. Je veux voir si je peux tourner un vrai mélodrame, sans émotion préfabriquée, dans la lignée de ceux produits dans les années cinquante.

■ Propos recueillis et traduits par **Erich VOGEL** ■



■ Ashley Judd ■

LE MONDE NE SUFFIT PAS

A l'orée des années 80, lorsqu'on voulait voir un film avec de l'action, de l'aventure, des cascades et des effets pyrotechniques, on allait pointer au nouveau **Bond**. Seul sur le marché, l'ancêtre «à la Broccoli» du blockbuster hollywoodien pouvait très bien se permettre d'être foireux : de toute façon, il n'y avait pas de concurrence. **Le Monde ne Suffit pas** n'est pas plus mauvais qu'un **Dangereusement Vôtre** (par exemple), sauf qu'il nous parvient dans une cinématographie qui s'est semble-t-il enrichie ces vingt dernières années. Au hasard : **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **Rambo**, **L'Arme Fatale**, **Piège de Cristal**, **True Lies**, sans compter les films d'un certain Jackie Chan facilement accessibles aujourd'hui. Passé le pré-générique rigolo («On est content d'y être»), **Le Monde ne Suffit pas** vire rapidement au fiasco («Vivement que ça se termine»). Résumons : James Bond doit protéger Elektra King (Sophie Marceau), la fille d'un magnat du pétrole assassiné dans les locaux mêmes du M16. Bond tombe un peu amoureux d'Elektra, mais pas trop (précision importante). Les soupçons se portent sur Renard (Robert Carlyle), un méchant précédemment ravisseur d'Elektra (voyez le truc, non ?) et qui a des vues sur le pipeline construit par King Enterprises (coup de coude dans les cotes). A la fin, James Bond rencontre Lara Croft (Denise Richards), et à deux, ils nous refont **Titanic** dans le port d'Istanbul (profondeur : 50 mètres !).
L'intrigue est plus intéressante que d'habitude, le méchant et la James Bond Girl aussi, mais les scénaristes (auteurs des **Maîtres du Monde** et du **Loup-garou de Paris**) perdent régulièrement la raison : James Bond a ainsi besoin d'un ordinateur type Deep Blue pour convertir les Livres en Dollars, Valentin Zukovsky délivre Bond à la Gérard Majax, et les répliques légendaires du flegmatique agent secret tournent à la vanne beauf. Techniquement, **Le Monde ne Suffit pas** se révèle au moins aussi indigent que le précédent **Bond** : c'est moche, c'est mou, ça traîne, ça s'essaye à l'image de synthèse le temps de trois laborieux effets... Ça ressemble à un film de (mauvaise) seconde équipe. Pour les bondophiles, le pire reste pourtant la volonté de cet opus de se mesurer aux plus beaux morceaux d'anthologie de la série : les poursuites à ski d'**Au Service Secret de sa Majesté** et de **L'Espion qui m'Aimait**. Expédiée en trois minutes, pompée sur le **Contre-attaque** de Jackie Chan, celle du **Monde ne Suffit pas** fait vraiment pitié. A part ça, les **Bond** n'ont jamais été aussi rentables que sous l'ère Pierce Brosnan, prouvant que c'est bien la concurrence (et non la qualité) qui crée le marché. Snif.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UIP présente Pierce Brosnan dans une production **Albert R. Broccoli's Eon Productions/MGM** ***LE MONDE NE SUFFIT PAS*** (***THE WORLD IS NOT ENOUGH*** - USA/GB - 1999) avec Sophie Marceau - Robert Carlyle - Denise Richards - Robbie Coltrane - Judi Dench - John Cleese **photographie de** Adrian Biddle **musique de** David Arnold **effets spéciaux supervisés par** Chris Corbould **scénario de** Neil Purvis - Robert Wade - Bruce Feirstein **produit par** Michael G. Wilson & Barbara Broccoli **réalisé par** Michael Apted
1er décembre 1999 **2 h 08**


■ *Robert Carlyle* ■


■ *Pierce Brosnan* ■





RÉSURRECTION

Il y avait le pire à attendre d'un ersatz de **Seven** commis par la «golden team» plus franchement à la mode des deux premiers **Highlander**. A nouveau réunis et copains comme cochons, Christophe Lambert et Russell Mulcahy s'attellent donc à leur thriller théologique à eux. Au lieu de John Doe et des sept péchés capitaux, les compères sortent de leur chapeau un serial-killer porté sur les puzzles humains. Il prélève là une jambe, ici un bras, ailleurs une tête... Une boucherie d'autant plus saignante que le tueur s'arrange pour que ses victimes souffrent un maximum. En fait, ses proies, il ne les choisit pas au hasard. Il les sélectionne selon leur âge (33 ans systématiquement) et le prénom qu'elles portent (celui des apôtres). En clair, le fada mystique se décarcasse à recréer le Christ sur la croix. Opération qu'il doit mener à son terme avant Pâques ! Pas sûr qu'il y parvienne, car le flic John Prudhomme (Lambert, plus crédible que dans ses derniers rôles) le marque à la culotte, d'autant plus déterminé à le court-circuiter qu'il a mutilé son partenaire et attenté à la vie de sa femme...
Pas très novateur, le scénario possède au moins ce mérite : il est solidement charpenté, écrit de manière à fournir une quantité importante de scènes saignantes, bien macabres et parfois bien complaisantes dans l'horreur. **Seven** avait tendance à suggérer, **Résurrection** prend son temps pour tout montrer. Avec l'objectif de remuer les tripes du spectateur. Une différence notable avec le chef-d'œuvre de David Fincher que, par ailleurs, Russell Mulcahy pille ouvertement. Il pille et le climat (pluvieux), et l'atmosphère de déliquescence urbaine, et les rebondissements de l'intrigue. Un vil plagiaire ? Sans doute, mais doublé d'un technicien compétent, qui sait ficeler un suspense, concocter des images fortes, ménager des coups de théâtre et distiller une atmosphère. Pas si courant que ça après tout. En clair, Russell Mulcahy présente une copie nettement supérieure à celles de ses petits camarades de **Copycat**, du **Collectionneur** et de **L'Ombre Blanche**. Finalement, **Résurrection** se hisse à un niveau tout à fait acceptable sur l'échelle de la série B sous influence.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Lolistar présente Christophe Lambert dans une production **Interlight/Baldwin/Cohen** ***RÉSURRECTION*** (***RESURRECTION*** - USA/Canada - 1998) avec Leland Orser - Robert Joy - Barbara Tyson - David Cronenberg - Rick Fox **photographie de** Jonathan Freeman **musique de** James McGrath **écrit par** Brad Mirman d'après une idée de Christophe Lambert **produit par** Howard Baldwin - Nile Miami - Patrick Choi - Christophe Lambert **réalisé par** Russell Mulcahy
12 janvier 2000 **1 h 44**

vidéo

RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE, Damien GRANGER & Cyrille GIRAUD

Des acteurs ? Scott Glenn - Dolph Lundgren - Ice-T - Casper Van Dien - F. Murray Abraham - David Bowie

Des réalisateurs ? Anthony Hickox - Jeremy Paul Kagan - Bob Misiorowski

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France.

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand.

g-men

Deux truands, Terry et son cousin, sortent d'une prison de Manchester et retrouvent leur gang, formé de Blacks et mené par un Blanc. Mais si Terry est un psychopathe aussi stupide que dangereux, Ray, lui, veut raccrocher pour se consacrer à sa véritable passion, la musique. Une décision qui déplaît sommairement à Terry, qui tente d'entraîner Ray dans la guerre qu'il mène contre les triades chinoises. Mais Ray s'éloigne de plus en plus de l'influence néfaste de son cousin. Celui-ci décide alors de s'attaquer aux proches de Ray, à commencer par la jeune femme dont il est tombé amoureux...
Histoire d'une amitié possessive qui vire peu à peu à la fixation homosexuelle, **G-Men** donne l'occasion à Goldie (qui apparaît aussi avec son dentier en or dans le dernier **James Bond**) de se lâcher dans un rôle extraverti, ce pour quoi il n'est malheureusement pas très doué. La lutte intestine qui oppose les deux cousins est ici nettement plus mise en avant que la guerre des gangs elle-même, qui offre malgré tout l'image inédite de Blacks et de Chinois se canardant dans la vaste campagne et les faubourgs british. Avantagé par un montage percutant, une réalisation correcte et quelques exécutions sommaires, **G-Men** possède un véritable potentiel, mais le principal enjeu dramatique étant relégué après le mot «Fin», on en sort plus frustré que convaincu. Quant à David Bowie, il fait de la figuration passive d'un air peu concerné par ce qui l'entoure.

New Tone présente **G-MEN** (Grande-Bretagne - 1998) avec Goldie - Andrew Goth - David Bowie - Rachel Shelley **réalisé par** Andrew Goth

storm catcher

Pauvre Anthony Hickox. Au lendemain de l'échec du film d'aventures **Prince Valiant** et du thriller **Invasion of Privacy**, le réalisateur de **Hellraiser 3** et des **Waxwork** n'a pas le choix : il accepte de s'atteler à une commande sans envergure, histoire de payer ses factures, et livre un ersatz de **Broken Arrow** de John Woo. Sans les moyens d'un blockbuster hollywoodien, il raconte comment un officier supérieur renégat et son staff détournent un avion furtif dont les instruments de bord permettent de contrôler un satellite militaire. Quoi de plus facile dans ce cas que de menacer le gouvernement américain de destruction massive s'il ne verse pas dans des délais très courts une somme considérable. Grain de sable dans l'engrenage : le pilote de l'engin trahi par son partenaire, prêt à tout pour déjouer le complot et prouver son innocence.
Récit très convenu donc, pour ne pas dire conventionnel dans son déroulement et son interprétation (Dolph Lundgren répète son numéro habituel). De son côté, Anthony Hickox assure correctement le minimum syndical, soignant tout particulièrement fusillades et empoignades dont il accentue la brutalité par une pointe de sadisme. Une manière de rappeler qu'il a brillé dans le fantastique saignant. Manière aussi d'ajouter un peu de piment à un plat sans trop de goût. Chassez le naturel, il revient au galop. Dans le cas de **Storm Catcher**, c'est plutôt bénéfique !



▲ *Dolph Lundgren dans* ***Storm Catcher*** ▲



▲ *Anthony Hickox dans* ***Storm Catcher*** ▲

PFC Vidéo présente *STORM CATCHER* (USA - 1998) avec Dolph Lundgren - Mystro Clark - Jon Pennell - Robert Miano - Anthony Hickox **réalisé par** Anthony Hickox

faux prophètes

D'un côté, un trio de bookmakers minables et froussards qui jouent les durs pour effrayer leurs créanciers. De l'autre, un gentil flic, vaguement incompétent, dont la femme enceinte fait pipi partout dans la maison dès qu'elle est émue, et qui vient fourrer son nez dans leurs petites magouilles. Via un traitement réaliste mais léger, bourré de dialogues hilarants, le réalisateur prend son temps pour nous attacher aux personnages, jusqu'à un coup de feu qui va les précipiter dans des embrouilles cocasses. Ce n'est certes pas du Scorsese, mais ça en a la saveur sans en avoir forcément le goût, la mise en scène restant très pépère, relevée par des acteurs qui semblent avoir pris un plaisir communicatif à tenir des rôles pittoresques. Il faut voir Scott Glenn, atteint de migraine, regarder une boîte de suppositoires et dire : «Pourquoi me carrer un machin dans le cul pour que ma tête aille mieux?», ou encore l'entendre surnommer les parieurs Kermit, Forrest Gump et Rainman. On s'amuse bien avec ces petits truands sympathiques qui ont des problèmes d'hémorroïdes et ce flic qui dort en pyjama Spiderman, d'autant que le réalisateur affiche une grande tendresse pour ses personnages. L'approche du film est parfaitement résumée par une ligne de dialogue, lancée par un des bookmakers quinquagénaires qui font dans leur pantalon dès qu'ils voient une arme : «Les tueurs, j'en ai rien à foutre. Quand je veux en voir, je vais au cinéma». Quant au titre, il faut attendre le dernier plan pour que sa signification soit révélée. Une des nombreuses surprises qui émaillent ce petit bijou aussi drôle que touchant.



▲ *Scott Glenn dans* ***Faux Prophètes*** ▲

TF1 Vidéo présente *FAUX PROPHÈTES* (*LESSER PROPHETS* - USA - 1997) avec John Turturro - Scott Glenn - Elizabeth Perkins - Amy Brenneman - Jimmy Smits **réalisé par** William DeVizia



▲ *David Bowie dans G-Men* ▲

▲ William McNamara & Amy Locane dans **Implicated** ▲

implicated (faux pas interdit)

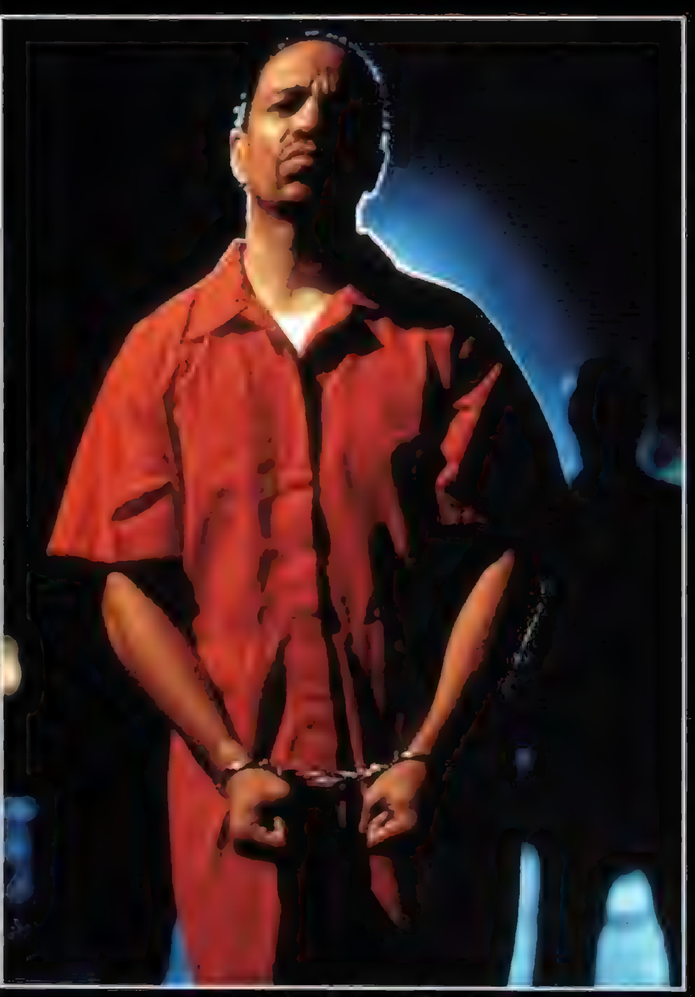
Sur la papier, cette série noire fait encore illusion. Y sévit Tom, un malfrat qui demande à sa petite amie de jouer les baby-sitters. Anna ne se doute d'abord pas que la gamine qu'elle doit garder, Katie, vient d'être kidnappée, que son petit ami attend le versement de la rançon après élimination de son complice qui se trouve être... le propre père de la gosse ! Mise devant le fait accompli et menacée de voir sa protégée liquidée, Anna n'a guère le choix : elle doit suivre Tom dans sa cavale. Peureuse au départ, la baby-sitter joue le jeu pour mieux tromper la vigilance de son boyfriend...
Un scénario plutôt bien écrit, en dépit des seconds rôles stéréotypés (la mère alcoolique, le grand-père bourré de thunes, la serveuse qui en sait long, le couple de flics aux trousses du méchant...) et de quelques ficelles un peu trop visibles. Le hic : le réalisateur qui n'en est qu'à son deuxième essai après **Saving Souls** (un thriller satanique commis trois ans plus tôt). Le scénario, dont il porte d'ailleurs la co-responsabilité, il le filme platement, suivant les péripéties à la lettre mais ne parvenant jamais à les relayer par des images efficaces. D'une consternante mollesse, **Implicated** s'achève par un sursaut spectaculaire. Mais c'est déjà trop tard : le film a depuis plus d'une heure plongé ses spectateurs dans un océan de torpeur.

Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo présente *IMPLICATED* (USA - 1998) avec William McNamara - Amy Locane - Frederic Forrest - Priscilla Barnes - Richard Tyson - Philip Baker Hall **réalisé par** Irving Belateche



▲ *Implicated : boum !* ▲

ICE-T tire des plans sur la comète dans JUDGEMNT DAY



▲ Ice-T dans *Judgment Day* ▲

Ice-T est-il rappeur ou acteur ? Difficile de répondre, l'ancienne superstar du hip hop tournant aujourd'hui plus qu'elle n'enregistre. Cependant, entre deux séries Z, il trouve quand même le temps de retourner en studio pour boucler dans l'anonymat son nouvel album, «The Seventh Sin», après cinq ans d'absence sur la scène musicale. C'est au milieu des années 80, alors qu'il sort son premier album «Rhyme Pays», qu'Ice-T fait ses débuts au cinéma, dans **Breakin'** et **Rappin'**, deux films influencés rap. Né Tracy Morrow le 16 février 1958 dans le New Jersey, il consacre la première partie de sa carrière à la musique et enchaîne succès sur succès avec ses albums. Suivent alors à un rythme régulier «Power», «The Iceberg» et «Original Gangster», avant qu'il ne décroche son premier grand rôle, celui d'un flic confronté à des dealers de crack dans le blaxploitation moderne **New Jack City**. Laissant sa carrière de chanteur en suspens pour se consacrer à plein temps au cinéma, il tourne **Ricochet**, **Les Pilleurs**, **Que la Chasse Commence !**, **Tank Girl** et **Johnny Mnemonic**. S'il embrasse le succès, Ice-T est néanmoins frustré par les rôles qu'on lui propose et décide de s'orienter vers la télévision (les séries ***New-York Undercover***, ***VIP*** et ***Players***) et les produits vidéo. Des polars et des films d'action bricolés par les spécialistes Albert Pyun, Jim Wynorski et Rodney Mc Donald, alias Fred Olen Ray. Des rôles de gangsters qui lui vont comme un gant, où il s'amuse à recréer devant la caméra ce qu'il a toujours professé derrière le micro.

Lorsqu'un météorite de quatorze mètres de diamètre menace de s'écraser sur Terre, pulvérisant tout sur son passage, la NASA alerte le Dr Corbett, inventeur du Projet Thor, une arme expérimentale qui pourrait dévier le gros caillou de sa trajectoire. Mais le leader fanatique religieux Payne fait kidnapper Corbett, persuadé que la catastrophe est un message de Dieu, son châtiment ultime. Chargée de l'enquête, l'agent du FBI Susan Tyrell va demander l'aide de Reese (Ice-T), qui purge une lourde peine de prison pour avoir dessoudé plusieurs hommes de Payne. Ensemble, ils vont devoir retrouver le gourou avant qu'il ne soit trop tard...
De nos jours, les gros nanars se font aussi rares que les vrais bons films. Mais à ce titre, **Judgment Day** fait figure d'exemple tant tout y est laissé à l'aléatoire. Acteur dans une pléiade de séries Z, John Terlesky est donc un novice dans la réalisation, et ça se sent. Sa mise en scène est tout simplement absente, et ses efforts se limitent à faire tenir tout le monde dans le cadre. Les dialogues, inutiles et interminables, ont sûrement été improvisés au jour le jour et partent du coup régulièrement en vrille. Hilarant à bien des égards, **Judgment Day** n'est pas mieux loti niveau distribution. Ice-T se contente de rouler des mécaniques et Mario Van Peebles surjoue à l'extrême, heureux d'être de la partie. **Judgment Day** fait donc partie de ces films à ce point nuls qu'ils en deviennent terriblement distrayants. Du contre-génie à l'état pur !



▲ Ice-T dans *Judgment Day* ▲

Imatim présente *JUDGMENT DAY* (USA - 1999) avec Ice-T - Suzy Amis - Mario Van Peebles - Tommy «Tiny» Lister - Max Gail - Coolio **réalisé par** John Terlesky

filmographie Ice-T

1984 - **Breakin'**/idem (Joel Silberg) *1985* - **Rappin'**/idem (Joel Silberg) *1990* - **Listen Up : The Lives of Quincy Jones/Listen Up** (Ellen Weissbrod) *1991* - **New Jack City**/idem (Mario Van Peebles) - **Ricochet**/idem (Russell Mulcahy) - **Trespass** ou **Looters/Les Pilleurs** (Walter Hill) *1993* - **Who's the Man ?** (Ted Demme) - **CB4**/idem (Tamra Davis) - **The Gift** (Perry Farrell et Casey Niccoli/TV) *1994* - **Surviving the Game/Que la Chasse Commence !** (Ernest Dickerson) - **The Legend of Dolemite** (Foster Gordon) *1995* - **Tank Girl**/idem (Rachel Talalay) - **Johnny Mnemonic**/idem (Robert Longo) - **Mr Payback : an Interactive Movie** (Bob Gale) *1997* - **Mean Guns**/idem (Albert Pyun) - **Below Utopia** ou **Body Count/Black Killers** (Kurt Voss) - **Rhyme and Reason** (Peter Spirer/documentaire) - **The Deli** (John Andrew Gallagher) *1998* - **Crazy Six**/idem (Albert Pyun) - **Exiled** ou **Exiled : A Law and Order Movie** (Jean de Segonzac/TV) *1999* - **Urban Menace** (Albert Pyun) - **Stealth Fighter** (Jim Wynorski) - **Sonic Impact** (Rodney McDonald) - **Point Doom** (Art Camacho) - **Judgment Day**/idem (John Terlesky) - **The Heist** (Kurt Voss) - **Corrupt** (Albert Pyun) - **The Alternate** ou **The Replacement** (Sam Firstenberg) - **Final Voyage** (Jim Wynorski) - **Jacob Two Meets the Hooded Fang** (George Bloomfield) *2000* - **Luck of the Draw** ou **Quicksand** (Luca Bercovici) - **Leprechaun 5 : In the Hood** (Brian Trenchard-Smith)

CASPER VAN DIEN chasse le requin dans SHARK ATTACK



▲ *Casper Van Dien dans* ***Shark Attack*** ▲

Sauf pour ceux qui n'ont pas raté un seul épisode de ***Beverly Hills***, Casper Van Dien était un illustre inconnu avant de s'en aller combattre des arachnides extraterrestres dans **Starship Troopers**. Et comme beaucoup d'acteurs de Paul Verhoeven, Casper Van Dien passe rapidement de la grosse production à la série B destinée à la vidéo, sans connaître les plaisirs du vedettariat. Rutger Hauer, Peter Weller, Elizabeth Berkley ont connu cela et Denise Richards, après sa prestation transparente dans **Le Monde ne Suffit pas**, ne devrait pas tarder à les rejoindre. Il n'y a donc aucune raison apparente pour que Van Dien soit l'exception qui confirme la règle. Surtout que cet acteur, né le 18 décembre 1968 dans le New Jersey, compte déjà 25 films à son actif, du genre de ceux qu'on hésite à ajouter à son curriculum vitae. Comme ses apparitions dans le thriller cochon **Night Eyes 4**, le troisième **Dar l'Invincible** et la suite de **Casper** (le film) qui sert à occuper le dimanche matin des plus jeunes. Toujours aussi abordable et d'autant plus rentable depuis **Starship Troopers**, Casper Van Dien continue de fréquenter les films de seconde zone, mais gagne un galon et tient désormais le haut de l'affiche. Dans le polar **Prise de Risque**, la comédie horrifique **Modern Vampires**, la biographie **James Dean : Race with Destiny** ou encore dans la romance **Chasing Destiny**. Ses admirateurs allergiques aux vidéo-clubs pourront bientôt le voir dans **Sleepy Hollow**, le nouveau Tim Burton. Va falloir sauter sur l'occasion !

Dans une petite ville côtière d'Afrique du Sud, le biologiste Mark DeSantis s'étonne de la recrudescence d'attaques de requins dans la région et alerte par message radio son confrère Steven McKray (Van Dien). Trop curieux, il connaît le même sort que les quelques touristes portés disparus : il est tailladé et jeté à l'eau par deux flics pas vraiment du bon côté de la loi. A peine arrivé, McKray apprend la mort de son ami par l'intermédiaire du Dr Craven, qui conduit d'étranges recherches visant à guérir toutes formes de cancer. Bien décidé à trouver une explication à l'agressivité anormale des squales, il demande l'aide de la sœur de DeSantis, Corinne, qui lui servira de guide. Ensemble, ils vont découvrir que l'appétit des requins a été augmenté par des expériences biochimiques...



▲ *Jennifer McShane, Casper Van Dien & Tony Caspari* ▲

En redoublant d'efforts, *Nu Image* va finir par damner le pion à Roger Corman pour s'accaparer toutes les parts de marché. Toujours à l'affût d'un bon coup, la compagnie sort désormais ses ersatz avant le film de studio qui les a motivés. Car **Shark Attack** ne lorgne pas du côté du classique **Les Dents de La Mer**, mais dans la direction de **Peur Bleue**, qui sera sur les écrans le 2 février prochain. Malgré l'élément légèrement fantastique du scénario, le routinier Bob Misiorowski (**Le Garde du Corps**, **Prise de Risque**) s'applique à réaliser un vrai film d'aventures, une série B de bonne facture, avec le chauffeur/sidekick, les indigènes hostiles et l'entrepreneur arriviste de rigueur. Niveau suspense, il soigne évidemment les attaques animales, filme les requins sous tous les angles, se laisse aller à quelques effets gore bienvenus. Un bon moyen pour qu'un produit aussi prévisible remplisse tout de même son contrat les doigts dans le nez.

Imatim présente *SHARK ATTACK* (USA - 1999) avec Casper Van Dien - Ernie Hudson - Jennifer Mc Shane - Bentley Mitchum - Tony Caspari **réalisé par** Bob Misiorowski

filmographie casper van dien

1995 - **P.C.H.** (Nelson McCormick) - **Night Eyes 4** (Rodney McDonald) - **Beastmaster 3 : The Eye of Braxus/Dar l'Invincible 3** (Gabrielle Beaumont) *1996* - **Orbit** ou **Vital Contact** (Ulli Lommel) *1997* - **Casper : A Spirited Beginning/Casper, l'Apprenti Fantôme** (Sean McNamara) - **Nightscream** (Noel Nosseck/TV) - **James Dean : Race with Destiny** (Mardi Rustam) - **Starship Troopers**/idem (Paul Verhoeven) *1998* - **Modern Vampires** ou **Revenant** (Richard Elfman) - **On the Border/Prise de Risque** (Bob Misiorowski) - **Tarzan and the Lost City/Tarzan et la Cité Perdue** (Carl Schenkel) - **Dream True** (Bob Misiorowski) *1999* - **Sleepy Hollow**/idem (Tim Burton) - **Chasing Destiny** ou **Romantic Moritz** (Tim Boxell) - **Partners** (Joey Travolta) - **The Omega Code** (Robert Maccarelli) - **Meltdown** (Ate de Jong) - **Shark Attack**/idem (Bob Misiorowski) - **The Collectors** (Sidney J. Furie) - **The Time Shifters** (Mario Azzopardi/TV) *2000* - **The Tracker** (Jeff Schechter) - **Python** (Richard Clabaugh) - **Cutaway** (Guy Manus)



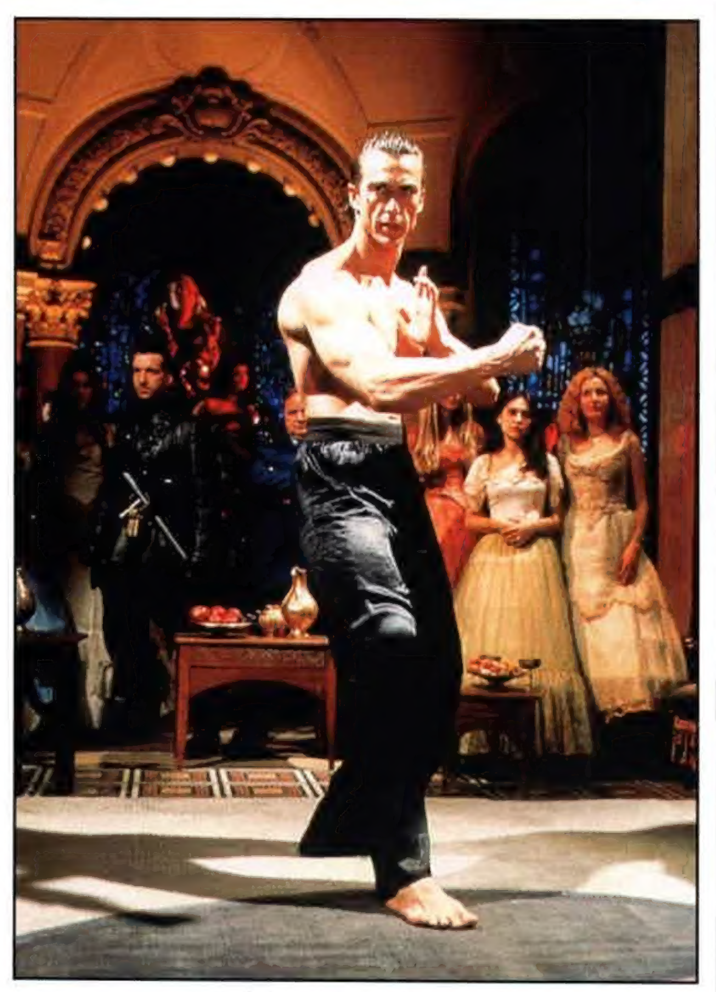
▲ *F. Murray Abraham dans* ***Color of Justice*** ▲

color of justice

Un excellent téléfilm vigoureusement emballé par le cinéaste de **Natty Gann** et de **Par l'Epée**, Jeremy Paul Kagan. Très loin des films de procès à la John Grisham, très loin des débats partisans, **Color of Justice** dresse sans concession le tableau d'une justice américaine contrôlée par les groupes de pression, téléguidée par les intérêts politiques et pseudo-religieux. Un constat accablant, crédible. Point de départ du réquisitoire : la mort d'une femme, une Américaine ordinaire tuée par une bande de voyous en virée qui en voulaient à sa voiture. Un fait divers d'une bouleversante banalité. Suit l'arrestation des «tueurs», des mineurs. Puis leur incarcération, puis l'arrivée sur l'affaire d'un cabinet d'avocats dirigé par un républicain (pour l'accusation), d'un révérend black militant pour la cause noire (pour la défense) et de médias voraces. Oubliée la défunte, au second plan la détresse de son mari... Les manœuvres politiciennes et juridiques prennent le dessus, la télévision jette de l'huile sur le feu et, conséquence d'un jeu de passe-passe, les adolescents devenus victimes du racisme policier bénéficient du statut plus souple de l'Etat d'à côté : ils sont libérés.
Une démonstration très efficace des aberrations du système judiciaire américain. Sans perdre un instant, servi par d'excellents acteurs et un scénario calculé au millimètre, Jeremy Paul Kagan situe son film à mille lieux de tout manichéisme. De données froides en informations viables, il atteint son objectif. En clair à poser sans détour une question : la constitution américaine ne mériterait-elle pas un sérieux ménage ?

Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo présente *COLOR OF JUSTICE* (USA - 1997) avec Bruce Davison - Gregory Hines - F. Murray Abraham - Lisa Pelikan - Saul Rubinek - Judd Hirch **réalisé par** Jeremy Paul Kagan





▲ *Daniel Bernhardt dans* ***Bloodsport 4*** ▲

bloodspsort 4 - the dark kumite

La série **Bloodsport** continue. Ouverte par Van Damme, elle compte aujourd'hui une série B convenable sans plus (le premier), deux séries Z ineptes (les deux suivants) et une autre, bouffie de prétention (celle-ci). Comme pour reléguer aux oubliettes la ringardise extrême de ses prédécesseurs, cette suite surenchérit dans le précieux. Exemple : le vilain en chef, genre pacha omnipotent (son nom : César !), systématiquement entouré d'une pléiade de beautés prenant la pose. Le réalisateur le filme très sérieusement, genre «auteur» fourvoyé ramant à tirer vers le haut un concept passablement éventé et une intrigue anémique. Celle-ci met en scène l'inévitable flic coriace, John Keller, infiltrant une prison sordide. Vengeance de la mort d'une partenaire, trafic d'organes, tournoi clandestin organisé avec la complicité du directeur du pénitencier...
Aucun cliché ne manque à l'appel. Des stéréotypes usés jusqu'à la corde, auxquels la mise en scène prétentieuse d'Elvis Restaino n'apporte aucun relief particulier. Même routine dans les combats, pas mal fichus, mais très convenus dans la brutalité. Quant à Daniel Bernhardt, son ego surdimentionné le rend immédiatement antipathique, même si ses dispositions pour les arts martiaux ne peuvent que susciter une certaine admiration.

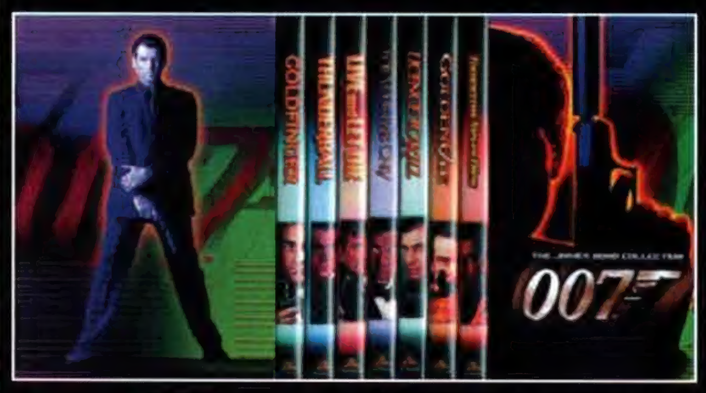
Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo présente ***BLOODSPORT 4 - THE DARK KUMITE*** (USA - 1998) avec Daniel Bernhardt - Stefanos Miltaskakis - Michael Krawic - Ivan Ivanoff - Lisa Stothard **réalisé par** Elvis Restaino

dernier round

Anthony John Denison n'a rien perdu de sa présence depuis la série ***Crime Story*** d'Abel Ferrara. Il incarne ici Angie Donatello, un truand et ancien boxeur, traumatisé par son arrestation, effectuée juste avant qu'il ne puisse disputer un match décisif. Ce combat qu'il n'a jamais pu livrer, il rêve que son fils Brian le remporte sur un ring prestigieux. Choyé par sa mère, étouffé par son père qui poursuit ses activités criminelles sous des dehors respectables, Brian est pourtant devenu un excellent boxeur, plus apte à rendre les coups qu'à les donner en premier, sauf lorsqu'on s'attaque à son meilleur ami Larry. Mais ce que Brian va découvrir sur la double vie de son paternel va tout remettre en question et réveiller chez lui des pulsions qu'il a toujours tenté de maîtriser...
Le point fort de **Dernier Round**, ce ne sont pas les combats, pourtant filmés sans frime et de manière parfaitement efficace. Ni les scènes illustrant la vie criminelle d'Angie, qui ne dépassent pas le stade du cliché mafieux. Non, le réalisateur préfère mettre l'accent sur les relations complexes entre Brian et sa famille : attendrissantes avec une mère malheureuse qui noie son chagrin dans l'alcool et qu'il tente de protéger du mieux qu'il peut, houleuses avec un père violent, incapable d'aimer puisqu'il se hait lui-même, et qui dissimule un terrible secret (même si on le devine assez rapidement et que son impact dramatique aurait pu être renforcé en y impliquant l'ami de son fils). Bien interprété, **Dernier Round** maintient l'attention en permanence.

CIC Vidéo présente *DERNIER ROUND* (*OPPOSITE CORNERS* - USA - 1995) avec Anthony John Denison - Cathy Moriarty - Billy Warlock - Frankie Valli - Jay Acovone **réalisé par** Louis d'Esposito

DVD collector



THE JAMES BOND COLLECTION

(MGM - Zone 1)

Une fois de plus, les ex-laserophiles vont se crisper. Il faut les comprendre. **Goldfinger** et **Opération Tonnerre** avaient autrefois fait l'objet d'éditions prestigieuses en coffret LD, à grand coup de suppléments (making-of, commentaires, photos etc...) et valaient chacun au minimum 700 F. La politique de prix ultra-agressive du DVD fait qu'aujourd'hui, cette box contenant sept films (dont les deux pré-cités) vaut moins de 1.500 F. Cela peut paraître onéreux pour une boîte d'à peine la taille de deux cassettes vidéo mais croyez-nous, le contenu a tôt fait de rentabiliser l'investissement. **Goldfinger, Opération Tonnerre, Rien que pour vos Yeux, Vivre et Laisser Mourir, Permis de Tuer, GoldenEye, Demain ne Meurt Jamais.** Il s'agit, on s'en doute, d'une première sélection, équilibrée entre les différents interprètes de Bond, et les différents tons de la série. Et chaque film est une box à lui tout seul, cumulant un making-of ou une featurette, une piste ou deux de commentaires (Guy Hamilton, John Glen, Terence Young, Martin Campbell, Roger Spottiswoode et quelques producteurs exécutifs), un documentaire sur les phénomènes médiatiques entourant le film (certains à la fois longs et passionnants), des photos (dépassant à l'occasion quelques centaines d'exemplaires), les diverses bandes-annonces, spots radio, partenariats publicitaires, les vidéo-clips (lorsqu'ils existent), et la musique de David Arnold est isolée sur **Demain ne Meurt Jamais** (plus du double du CD). **Goldfinger** et **Opération Tonnerre** reprennent donc le contenu des box-LD, quant à **Demain ne Meurt Jamais** il s'agit de l'édition spéciale déjà sortie en zone 1. Le reste est inédit. Chaque copie est exceptionnelle de clarté (malgré quelques malus sur **Goldfinger** et **GoldenEye**) et présentée au format cinéma en 16/9ème compatible 4/3. Les v.o sont en Dolby Digital 5.1 (sauf pour **Goldfinger** et **Vivre et Laisser Mourir** tournés en mono), les sous-titres français systématiques. Les v.f en mono d'origine pour les quatre premiers, en Dolby Digital 2.0 pour les trois autres. Les menus animés, adaptés à chaque histoire, tapent carrément dans le classieux. En clair, il n'y a rien à attendre d'une hypothétique édition française qui n'a d'ailleurs pas été annoncée. La seconde box de cet acabit devrait voir le jour prochainement. Il ne vous reste plus maintenant qu'à faire un gros caprice pour que votre entourage commence à cotiser en prévision des fêtes !

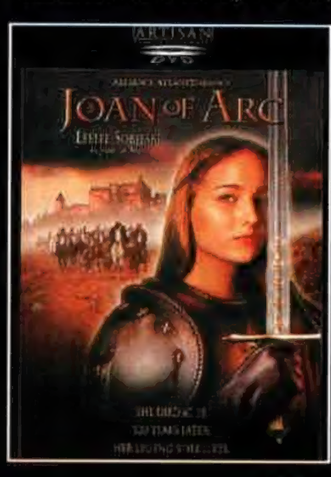
JOAN OF ARC

(Artisan - Zone 1)

Plutôt que de remplir le porte-monnaie de Besson en allant voir son adaptation des **Visiteurs**, essayez plutôt cette saga de trois heures au budget conséquent tournée pour la télévision canadienne. Ceux qui connaissent déjà le style du réalisateur Christian Duguay (**Contrat sur un Terroriste**, **Planète Hurlante**) apprécient certainement son style excessif, son montage nerveux et son goût pour les mouvements de grue. Armé d'un casting carrément appréciable, où Leelee Sobieski (**Deep Impact**, **Eyes Wide Shut**) incarne avec gravité une pucelle d'Orléans qui ne sort pas du catalogue des 3 Suisses Hystériques, et où Neil Patrick Harris (**Starship Troopers**) excelle en roi dégonflé, **Joan of Arc** est également interprété par une pléiade de seconds rôles pas vraiment débutants (Powers Boothe, Robert Loggia, Peter O'Toole, Maximilian Schell, Peter Strauss, Jacqueline Bisset, Shirley McLaine, Olympia Dukakis...). Lyrique et nerveux, très bien photographié et sans la musique de Serra, voilà autant d'arguments convaincants. Présenté en 16/9ème compatible 4/3, v.o en DD 2.0 sans sous-titres (mais avec l'accent français, et puis faites pas chier, vous connaissez déjà l'histoire).

■ **Rafik DJOUMI** ■

(Remerciements à *Fnac Import Service*)

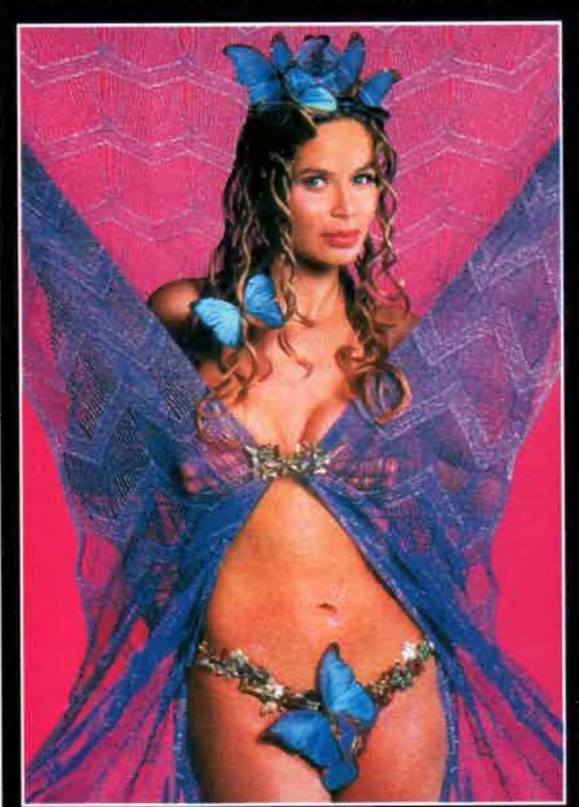


CHRISTINA FULTON

«Je n'ai jamais profité de ma liaison avec Nicolas Cage pour faire du cinéma»

Malgré une carrière qui en est encore à ses balbutiements, Christina Fulton est en passe de devenir la femme fatale du nouveau millénaire. Il faut dire qu'elle est consciencieuse dans ses choix, déclinant systématiquement les rôles transparents de bimbos et fuyant les séries (trop) Z. Née dans l'Idaho, Christina Fulton connaît une enfance malheureuse, sous l'emprise d'un père sévère, rarement présent sauf lorsqu'il s'agit de lui donner la fessée. *«Mon père est un scientifique, une sorte de professeur foldingue qui passait la majeure partie du temps dans son laboratoire à développer des formules qui ne lui servaient jamais à rien. Il était dur et très autoritaire. A table, il fallait se faire tout petit et ne jamais intervenir dans les discussions, sinon c'était la gifle. Ma mère, qui est catholique jusqu'au bout des ongles, ne lui disait jamais rien. Pour m'échapper de cet environnement, j'ai suivi des cours de théâtre, de chant et d'opéra. J'avais en quelque sorte une double vie dont personne n'était au courant. Aujourd'hui, je ne parle plus à mes parents».*
A la fin de ses études, elle quitte illico presto le cocon familial et part s'installer quelque temps chez un de ses quatre frères, à Hawaii, avant de s'en aller vivre la grande aventure à Los Angeles en 1988. C'est à cette époque, alors qu'elle essaie en vain de se lancer dans la chanson, que sa vie change radicalement. Alors qu'elle fait ses achats de Noël dans un centre commercial, Christina rencontre Nicolas Cage. *«Ça a été le coup de foudre immédiat ! Quand je pense que je ne savais même pas qui il était. Une amie m'a traînée dans un vidéo-club et m'a montré un de ses films. J'étais déçue, car je n'avais pas du tout envie de fréquenter un acteur. J'étais persuadée qu'il n'y avait pas plus inhumain et infidèle sur terre. Mais Nicolas m'a rappelée chez moi et a insisté pour qu'on se revoit. J'ai finit par craquer et, deux ans plus tard, Weston Coppola Cage est né».* De leur liaison, qui se terminera en 1992, Christina garde cette petite tête blonde en souvenir. Et l'envie de faire ses premiers pas dans le cinéma.

Pour Christina Fulton, devenir actrice n'aura pas été très difficile. Pas forcément pour les raisons qu'on croit. Avec sa plastique irréprochable et son enthousiasme débordant, elle s'investit corps et âme dans tout ce qu'elle entreprend. Lorsqu'elle se présente à une audition pour postuler au rôle de la chanteuse/actrice/mannequin Nico Otzak dans le film **Les Doors**, elle envoûte Oliver Stone. *«Je m'étais documentée sur Nico, j'avais écouté tous ses albums, vu* ***La Dolce Vita*** *des milliers de fois. Je voulais arriver à reproduire ses faits et gestes dans les moindres détails : son rire, son accent, sa façon de tenir sa cigarette. J'ai été embauchée sur le champ».* Suit une apparition vampirique dans le **Dracula** de Francis Ford Coppola qui sera finalement coupée au montage. *«Gêné, Francis m'a dit : «Christina, tu n'es pas faite pour les rôles secondaires. Tu envahis bien trop l'écran. Le spectateur ne comprendrait pas qu'on ne te revoie plus par la suite». C'est quelque chose qui s'est souvent répété dans ma carrière».* Comme dans **Snake Eyes** d'Abel Ferrara, où elle volait trop souvent la vedette à Madonna. *«Ils ont raccourci mes scènes de moitié. D'un rôle principal, me voilà pratiquement figurante. Abel m'a dit que mes scènes avec James Russo semblaient venir d'un autre film et que Madonna n'aimait pas tellement qu'on lui fasse de l'ombre. Je ne lui en veux pas, c'était son film. De toute façon, c'est déjà suffisamment flatteur de savoir que vous êtes meilleure qu'une star comme Madonna, au point qu'elle ait peur de vous !».*
La postérité, Christina Fulton la connaîtra peu de temps après, par l'intermédiaire du film de vampire à petit budget **The Girl with the Hungry Eyes** de Jon Jacobs, où elle tient le rôle titre, celui de Louise, une succube revenue d'entre les morts pour empêcher des entrepreneurs peu scrupuleux d'abattre son château pour y construire un supermarché. *«Ce film est arrivé juste après ma rupture avec Nicolas et m'a servi de thérapie. J'étais à fond dans mon personnage, que j'ai voulu créer sur le modèle de Max Schreck dans le* ***Nosferatu*** *de Murnau. Ce film m'a toujours impressionnée. En composant un vampire différent des autres, j'étais persuadée que* ***The Girl with the Hungry Eyes*** *deviendrait un film culte. Et je ne me suis pas trompée, car aux Etats-Unis, tout le monde me connaît et m'adule pour ce rôle».* Elle participe ensuite à quelques épisodes de la série érotique de Zalman King, **The Red Shoe Diaries**, aux côtés de David Duchovny (***X-Files***) et de Matt Le Blanc (***Friends***), au polar **Hard Drive**, aux thrillers **The Upstairs Neighbor** et **A Brillant Disguise**, apparaît dans le **Snake Eyes** de Brian De Palma et fait à nouveau la star dans le nouveau film de Jon Jacobs, **Lucinda's Spell**, où elle est une sorcière qui utilise ses pouvoirs pour récupérer son enfant, placé dans une famille adoptive. Dans l'avenir, Christina Fulton déclare vouloir se consacrer à l'écriture. D'ailleurs, elle vient de proposer à Francis Ford Coppola une adaptation pour le grand écran de la vie de Sharon Tate, l'épouse de Roman Polanski assassinée par Charles Manson et sa secte en 1969.





■ *Christina Fulton, dans des accoutrements auxquels ne nous avait pas habitué Marlene Dietrich* ■

■ **Damien GRANGER** ■